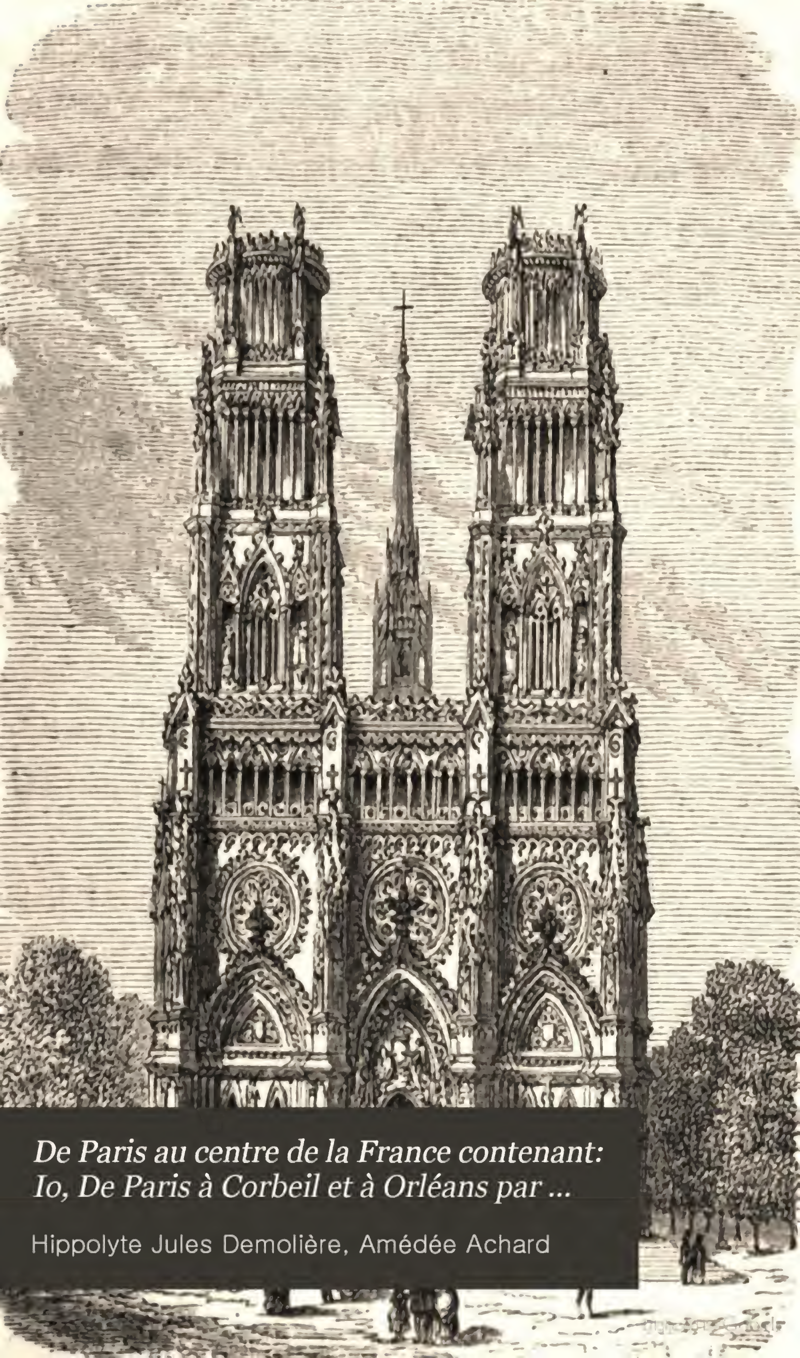




BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

PREMIÈRE SÉRIE

GUIDES DES VOYAGEURS



Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE PARIS
AU CENTRE
DE LA FRANCE

Ouvrage illustré de 90 vignettes et accompagné de 2 cartes

CONTENANT

1° DE PARIS A CORBEIL ET A ORLÉANS

PAR MOLÉRI

2° D'ORLÉANS AU CENTRE

PAR AMÉDÉE ACHARD

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854



Chemin de fer d'Orléans. — Embarcadère de Paris. — Côté du départ.

INTRODUCTION.

Le chemin de fer d'Orléans.

Il y a vingt ans, c'est-à-dire en 1835, Paris ne savait pas encore ce que c'était qu'un chemin de fer. S'il avait souvent entendu parler de ces nouvelles voies de communication dont se servaient déjà avec avantage les Anglais, les Américains, les Belges et les Allemands, il attendait, pour les connaître et pour en faire l'expérience par lui-même, l'ouverture du chemin de fer de Saint-Germain, qui n'eut lieu que le 24 août 1837. Aujourd'hui, janvier 1856, la France possède 5335 kilomètres de voies ferrées qui ont produit, pendant les trois premiers trimestres de l'année 1855, 196202814 fr. : 55 millions de plus que pendant la période correspondante de l'année précédente ; soit, en d'autres chiffres, 39 854 fr par kilomètre. Ces vingt années, comme on le voit, n'ont pas été mal employées. Malgré les diverses crises politiques, économiques et financières qui en ont troublé le cours, la France, accusée d'abord de lenteur et de pusillanimité, a bien réparé le temps perdu, et, si elle reste encore inférieure, quant au nombre total de ses kilomètres, à d'autres nations plus actives et plus entreprenantes, elle l'emporte sur toutes — cette vérité n'est point une flatterie — par le mérite de ses travaux d'art, la commodité de ses voitures, la régularité et la vitesse de ses services, la bonne tenue de ses chemins, de ses gares et des divers agents de ses compagnies.

Ce serait une intéressante et instructive histoire que celle de l'éta-

blissement des chemins de fer en France; véritable drame dont le dénoûment a satisfait tout le monde, sauf quelques égoïstes et quelques sots, mais dont les émouvantes péripéties resteront de tristes témoignages de la légèreté, pour ne pas dire de la sottise, française : tant d'espérances absurdes, tant d'engouements irréfléchis, tant de découragements insensés, tant de catastrophes inutiles. Heureusement il s'est trouvé dans ce pays, si simple parfois, malgré sa réputation d'esprit, des hommes assez sages, assez résolus, assez fermes, assez dévoués pour résister avec succès à tous ces déréglements de l'opinion publique, pour la ramener peu à peu à la vérité, à la réalité d'où elle tendait toujours à s'écarter, pour doter enfin leur patrie de ces nouveaux chemins, qui, dans un temps peu éloigné, sont destinés à opérer sur toute la surface du globe, à l'aide de la télégraphie électrique, la plus grande révolution politique, économique et sociale dont les annales de l'humanité aient jusqu'à ce jour gardé le souvenir.

Cette histoire, ce n'est pas ici le lieu de l'écrire; je dois me borner à résumer aussi sommairement que possible l'origine, les développements successifs et la situation actuelle de la *Compagnie d'Orléans*, qui, en 1845, ne possédait encore que 132 kilomètres, et qui, en 1855, en a exploité 1158 avec un produit hebdomadaire d'un *million* environ.

Le 17 septembre 1840, la ligne de Paris à Corbeil avait été inaugurée; le 2 mai 1843, eut lieu l'inauguration solennelle de la ligne de Paris à Orléans. Parmi les heureux invités qui assistèrent à cette fête brillante de l'industrie, bien peu songeaient assurément aux nombreuses et incroyables vicissitudes qu'avait dû subir, avant de pouvoir la leur donner, la Compagnie dont ils avaient la satisfaction d'être les hôtes. Quand on a recouvré la santé, on oublie promptement les souffrances et les angoisses de la maladie.

Les premières études d'un chemin de fer de Paris à Orléans dataient de 1830; mais ce fut seulement le 26 mai 1838 que le ministre des Travaux publics concéda la ligne de Paris à Orléans, avec l'embranchement de Corbeil, pour soixante et dix ans, à M. Casimir Leconte, qui s'offrait à l'exécuter à ses frais, périls et risques, sans subvention. Le 16 juin suivant, la chambre des députés adoptait à la majorité de 207 voix contre 29 le projetde loi présenté par le ministre des Travaux publics, et amendé par la commission. Mais à l'embranchement de Corbeil elle ajoutait deux nouveaux embranchements obligatoires, l'un sur Pithiviers, l'autre sur Arpajon.

La compagnie Leconte, formée au capital de 40 millions, se mit aussitôt à l'œuvre. Dès ses premières études plus sérieuses, avant même que les travaux fussent entrepris, elle s'était assurée que les devis présentés par les ingénieurs de l'État devaient être plus que doublés. Cette première déception fut suivie de beaucoup d'autres. Les capitaux anglais, effrayés de tant de dépenses imprévues, se retirèrent; les capitaux français s'alarmèrent à leur tour. Dès le 23 décembre 1838 la compagnie concessionnaire crut devoir demander au gouvernement d'importantes modifications à son cahier des charges. Elle obtint —

peut-on le croire maintenant ? — le droit de pouvoir *renoncer* jusqu'au 1er janvier 1841 à la concession pour toute la partie du chemin au delà de Juvisy, tout en restant tenue de terminer l'embranchement sur Corbeil. « Il faut avant tout, disait le ministre des Travaux publics, dans l'exposé des motifs du projet de loi, rendre la confiance à l'esprit d'association et le faire sortir victorieux d'une première et périlleuse épreuve.... Le courage de la Compagnie d'Orléans n'a pu la sauver du discrédit général. L'argent s'est resserré, les capitaux hésitent à prêter leur indispensable concours.... » Ces premières concessions ne donnèrent pas aux capitaux l'assurance et l'esprit qui leur manquaient. C'était, il faut le dire, à une époque où les actionnaires — toujours prêts à porter leur argent aux tréteaux des charlatans qui font le plus de bruit — venaient d'être rançonnés, dévalisés, pillés dans une foule d'entreprises impossibles. S'ils n'avaient pas vidé complètement leur bourse, ils en serraient les cordons avec une sorte de frénésie, tant ils étaient outrés de leur sotte confiance si cruellement déçue. Le deuxième versement qui devait être fait à la Compagnie d'Orléans se montait à 4 millions; il ne produisit que 584 000 francs. La baisse amenait la baisse, aucune somnambule n'ayant eu l'intelligence de prédire l'avenir. Pour relever le crédit abattu de la Compagnie d'Orléans, dont les ressources n'étaient pas du reste épuisées, l'État, après de longues discussions parlementaires inutiles à rappeler ici, garantit à cette Compagnie, par la loi du 15 juillet 1840, un minimum d'intérêt de 4 pour 100 sur 40 millions pendant 46 ans et 324 jours, à dater du jour où le chemin de fer serait terminé et livré à la circulation dans toute son étendue, à la charge par la Compagnie d'employer annuellement 1 pour 100 à l'amortissement de son capital. La même loi, qui modifiait en outre sur des points secondaires la loi de concession, supprimait les embranchements onéreux d'Arpajon et de Pithiviers, et prolongeait à 99 ans le délai de la concession. Mais la garantie par l'État d'un minimum d'intérêt — garantie qui fut toujours nominale — suffit aux capitaux. Les actionnaires, remis d'ailleurs de leur panique et de leur indignation bien légitime contre les fripons dont ils avaient été les trop complaisantes victimes, rouvrirent leur bourse aux entreprises honnêtes et prudentes, qui dans un temps peu éloigné devaient doubler, tripler, quadrupler leurs épargnes. Aussi, lors de l'inauguration de la ligne d'Orléans, M. Bartholony, président du conseil d'administration, eut-il raison de s'écrier, en terminant son remarquable discours : « Grâce à l'établissement des chemins de fer d'Orléans et de Rouen, qui seront les premiers anneaux de la chaîne qui doit unir les deux mers, l'esprit d'association n'hésitera plus à entrer résolûment dans cette carrière féconde des entreprises d'utilité publique que nous avons eu l'honneur d'ouvrir un des premiers; et l'industrie française, se développant rapidement, va rapprocher tous nos intérêts, concentrer toutes nos forces, décupler toutes nos richesses et augmenter la puissance de la nation. »

M. Jullien, l'ingénieur en chef de la Compagnie, avait été secondé

par MM. Delerue, Thoyot et Mourlhon, ingénieurs des ponts et chaussées : la construction du chemin était généralement regardée comme une œuvre d'une solidité romaine, comme un admirable monument de l'industrie française. Cependant ces magnifiques travaux, qui excitaient l'admiration universelle, plus encore par leur nouveauté que par leur mérite réel, avaient coûté 59 801 293 francs 45 centimes. Le fonds social n'étant que de 40 millions, la Compagnie d'Orléans dut donc recourir, pour combler le déficit, à deux emprunts de 10 millions. Malgré cette charge nouvelle, les actions augmentèrent constamment de valeur, car les recettes s'élevaient chaque semaine dans une proportion imprévue, et les dividendes suivaient la même progression. Chaque actionnaire, qui avait touché 32 francs en 1843, 39 fr. 25 c. en 1844, 47 fr. 30 c. en 1845, toucha 61 fr. en 1846 et 62 fr. 70 c. en 1847. Les actions montèrent jusqu'à 1200 francs après être restées longtemps au-dessous du pair, c'est-à-dire au-dessous de 500 francs, dans les débuts de l'entreprise.

La révolution de février vint arrêter pour un moment la progression jusqu'alors croissante des recettes. De 62 fr. 70 c. le dividende s'abaissa à 42 fr. 80 c.; il se releva en 1849 à 57 fr., et en 1851 il était de 63 fr. 50 c., c'est-à-dire plus satisfaisant qu'il ne l'avait jamais été. Au plus fort de cette crise passagère les actions tombèrent une fois encore au-dessous du pair, mais elles ne tardèrent pas à regagner tout ce qu'elles avaient perdu. En 1854, chaque actionnaire a touché 69 francs.

Telle était la situation de la Compagnie d'Orléans, lorsque le 27 mars 1852 parut dans le *Moniteur* un décret qui approuvait les traités relatifs à la fusion des quatre compagnies d'*Orléans*, du *Centre*, d'*Orléans à Bordeaux* et de *Tours à Nantes*.

Il serait inutile de raconter ici l'histoire des trois compagnies qui *fusionnaient* avec la Compagnie d'Orléans, et dont les chemins avaient été construits d'après le système d'exécution mixte qu'avait consacré la loi du 11 juin 1842. Leur existence, très-courte d'ailleurs — elles dataient de 1844 et 1845 — n'a rien offert de particulièrement intéressant. Il suffira donc de rappeler quelques chiffres.

La *Compagnie du Centre* reçut pour deux de ses actions une action entièrement libérée d'Orléans, soit 33 000 pour 66 000; — la *Compagnie d'Orléans à Bordeaux* en reçut une pour trois libérées de 275 fr., soit 43 334 pour 130 000; — la *Compagnie de Tours à Nantes* en reçut une pour quatre libérées de 425 fr., soit 20 000 pour 80 000. En ajoutant à ces 96 334 actions représentant, au capital nominal de 500 fr., une valeur de 48 167 000 fr., les 80 000 actions primitives d'Orléans, soit 40 000 000, la nouvelle compagnie, qui avait remplacé toutes les actions primitives par des titres nouveaux et qui avait conservé le nom de *Compagnie d'Orléans*, mais qui devrait s'appeler la *Compagnie du Centre*, possédait donc 176 334 actions, représentant un capital de 88 167 000 francs.

L'assemblée générale des quatre compagnies fusionnées décida, dans sa réunion du 25 mai 1852, que le fonds social serait égal au

montant des sommes réellement versées par les actionnaires des quatre lignes, soit environ 142 millions. En conséquence elle porta à 282 134 le nombre des actions, et, pour avoir le nombre rond de 300 000 actions, elle autorisa la création de 17 866 actions nouvelles de 500 fr., qui furent émises avec une prime de 200 fr. Le capital social de la Compagnie d'Orléans est donc aujourd'hui de 150 millions.

Mais si la Compagnie d'Orléans avait obtenu de l'État divers avantages, et surtout la prorogation à 99 ans des concessions faites aux chemins du Centre, d'Orléans à Bordeaux, et de Tours à Nantes[1], concessions qui n'étaient que de 39 ans 11 mois, de 50 ans, et de 34 ans 15 jours, elle s'était engagée à construire quatre prolongements importants : les trois premiers dans les conditions de la loi de 1842, le quatrième à ses frais, risques et périls, avec 4 millions de subventions locales.

1° De Châteauroux à Limoges.	135 kilomètres;
2° Du Bec d'Allier à Clermont.	155 kilomètres;
3° De Saint-Germain-des-Fossés à Roanne . .	66 kilomètres;
4° De Poitiers à la Rochelle et à Rochefort.	156 kilomètres.

En outre il restait d'importants travaux à terminer. Pour subvenir à toutes ces dépenses, les assemblées générales de 1852 et de 1853 autorisèrent de nouveaux emprunts supplémentaires montant à 145 millions, et sur lesquels la Compagnie d'Orléans a reçu déjà 101 889 095 francs; ce qui porte, avec 447 551 fr. 37 c. de recettes diverses, son capital actuel à 272 335 396 fr. 37 c. Au 28 février 1854, les dépenses s'étaient élevées déjà à 256 556 563 fr. 40 c.

Par un décret du 13 août 1853, la Compagnie d'Orléans a obtenu deux nouvelles concessions : 153 kilomètres.

1° De Tours au Mans.	93 kilomètres;
2° De Nantes à Saint-Nazaire	60 kilomètres.

Ces deux chemins, qui seront construits entièrement aux frais de la Compagnie, devront être achevés dans un délai de six ans.

Enfin, en 1855, elle a : — obtenu la concession d'un chemin de fer de Nantes à Châteaulin par Lorient et Quimper, avec embranchement sur Napoléonville; — acheté le chemin de fer d'Orsay, destiné, dit-on, à devenir la tête d'une ligne directe de Paris à Tours par Vendôme; — formé avec les compagnies de Lyon et du Grand-Central une société en commun pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer

1. L'État imposait à la Compagnie d'Orléans diverses obligations : 1° De couvrir et de fermer à vitres les voitures de 3e classe; 2° de transporter les troupes de toutes armes voyageant en corps au quart de la taxe du tarif, et à moitié les militaires ou marins voyageant isolément; 3° d'effectuer gratuitement, par un train régulier et journalier, les transports des dépêches sur toute l'étendue des lignes comprises dans la nouvelle concession, excepté de Paris à Orléans et *vice versâ*. Enfin il conservait la faculté de rachat à toute époque, après l'expiration des quinze premières années, à dater de 1857.

de Juvisy et Moret à Lyon par Nevers, Moulins, Roanne et Saint-Étienne d'un côté, et Tarare de l'autre : — et cédé à la Compagnie du Grand-Central la ligne de Saint-Germain-des-Fossés à Clermont.

Ce résumé historique terminé, constatons les principaux résultats de l'exploitation pendant le dernier exercice (1854).

En 1854, le chemin de fer d'Orléans allait de Paris à Bordeaux, à Nantes, à Clermont-Ferrand, à Nevers, à Argenton, à Corbeil. Or les recettes de toutes natures se sont élevées pour l'exercice de 1854,

à la somme de			46 732 027 fr.	56 c.
Les dépenses, y compris les charges d'emprunt, à celle de			24 187 469	60
L'excédant des recettes sur les dépenses était donc de			22 544 557	96
Les recettes se subdivisaient ainsi :				
1re partie. DOMAINE			490 086	05
2e partie. FINANCES et PORTEFEUILLE			523 391	11
3e partie. EXPLOITATION.				
Voyageurs (nombre, 3 325 945)	16 746 861 fr.	48 c.		
Bagages (poids, 4 336 952 kil.)	597 903	02		
Chiens (nombre, 26061)	51 625	40		
Chevaux (nombre, 9434)	243 219	»		
Bestiaux (nombre, 559 528)	2 486 662	12		
Service des dépêches (2920)	300 000	»		
Voitures de poste (nombre, 1713)	182 223	94		
Finances (sommes, 167 218 206 f. 98 c.)	218 143	14		
Denrées (poids, 22 579 838 kil.)	944 342	38	44 913 202	13
Articles de messagerie (poids, 15 947 474 kil.)	1 922 541	23		
Marchandises transportées à la petite vitesse (poids, 1 130 745 T. 3.)	20 537 232	34		
Subvention de l'administration des postes, pour l'entrepôt des dépêches et recettes diverses.	15 292	20		
Omnibus, factage et camionnage	667 155	88		
4e partie. RECETTES D'ORDRE. Reçu des voyageurs pour l'impôt du dixième sur le prix de leurs places			688 033	74
5e partie. RECETTES DES EXERCICES CLOS			117 314	53
Total			46 732 027	56

Que si on décompose les dépenses, les résultats ne sont pas moins instructifs. On y trouve en effet (en chiffres ronds) :

Appointements du personnel des bureaux	602 253	»
Personnel et matériel	4 987 458	»

Subvention aux omnibus et voitures de correspondance	1 897 255	»
Entretien des machines et frais de traction	5 740 939	»
Entretien des voitures et wagons	1 660 056	33
Entretien et surveillance de la voie et des bâtiments, etc., etc	3 754 615	»

La longueur moyenne du chemin exploitée pendant l'année 1854 était de 1143 kil. En 1853, elle n'avait été que de 1017 kil. L'augmentation était donc de 126 kil. ou de 12,39 pour 100. Les recettes se sont accrues la même année dans une proportion beaucoup plus forte. Elles ont monté en effet de 34 136 424 fr. 24 c. à 43 015 946 fr. 60 c.: soit 8 879 522 fr. 36 c. ou 26,01 pour 100 d'augmentation : — 37 634 fr. 25 c. par kilomètre.

Le fait principal qui ressort de l'étude comparée des recettes, c'est l'extension qu'a prise en 1854 (et cette extension s'est continuée en 1855) le transport des marchandises à petite vitesse. Ainsi, tandis que les recettes des voyageurs, voitures, chevaux, articles de messagerie et bestiaux, s'élevaient seulement de 1 529 282 fr. 91 c., soit de 7,12 pour 100, celles des marchandises transportées à petite vitesse s'accroissaient de 7 350 239 fr. 45 c., soit de 58,02 pour 100. En 1853, le chemin d'Orléans avait transporté 764 820 tonnes. En 1854, il en a transporté 1 130 745.

Pendant l'exercice 1854, les machines locomotives ont parcouru	7 607 938	kil.
Les trains à grande, à moyenne et à petite vitesse...	6 758 199	»
Les voitures de voyageurs, fourgons écuries, etc...	37 058 981	»
Les wagons à marchandises	78 218 116	»
Total....	115 277 096	»

Au 1er janvier 1855, le matériel roulant se composait de : 329 machines locomotives, 1166 voitures à voyageurs et 3974 wagons à marchandises. Sur les commandes qui se trouvaient en cours d'exécution, il restait à recevoir : 139 machines, 150 voitures et 930 wagons; ce qui devait porter le matériel roulant à : 468 machines locomotives, 1316 voitures à voyageurs et 4904 wagons.

Il est certain que, lorsque le réseau sera terminé, de nouvelles additions deviendront nécessaires, comme l'indiquait le rapport du 30 mars 1855, pour tenir les moyens de transport au niveau des développements.

Le nombre total des voyageurs, qui s'est élevé à 3 325 945, se subdivise ainsi :

1re classe	403 283	soit 12	pour 100.
2e —	522 557	soit 16	
3e —	2 400 105	soit 72	

Le tableau suivant montrera ce que chaque catégorie a produit et combien de kilomètres elle a parcourus :

	PARCOURS total.	PARCOURS moyen d'un voyageur.	RAPPORT 0/0 au parcours total.	RECETTE totale.	RECETTE moyenne d'un voyageur.	RAPPORT 0/0 à la recette totale.
	kil.	kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
1re classe..	70 246 137	174 2	22 80	6 304 838 23	15 38	38 99
2e classe..	45 591 596	87 2	14 80	2 803 338 31	5 36	17 33
3e classe..	192 239 041	80 1	62 40	7 065 819 75	2 94	43 68
Total...	308 076 774	92 6	100 »	16 173 996 29	4 86	100 »

Dès l'année 1845, la Compagnie d'Orléans avait associé ses employés à ses bénéfices. Après l'acquittement des charges et la distribution de 8 pour 100 aux actionnaires, il devait être fait, sur l'excédant des produits nets, un prélèvement de 15 pour 100 en faveur des employés. Sur l'exercice 1853, ce prélèvement avait produit 1 966 430 fr. 10 c. Les actionnaires se sont repentis de leur générosité et le conseil d'administration a eu la faiblesse de céder à leurs réclamations trop intéressées. Actuellement, les actionnaires doivent prélever 40 fr. par action, soit 12 millions sur les produits nets, amortissements déduits; au delà de 40 fr. et jusqu'à 70 fr., la part des employés est comme autrefois de 15 pour 100; mais, lorsque chaque action a touché 70 fr., le prélèvement en faveur des employés est réduit à 10 ; et, si les revenus des actionnaires dépassent 80 fr., la part des employés n'est plus que de 5 pour 100. En 1854, le prélèvement en faveur des employés a été de 1 541 635 fr. 19 c.

Chaque année, sur la somme attribuée aux employés de la Compagnie d'Orléans pour leur part ainsi réduite dans les bénéfices, avant toute répartition, il est opéré, pour le fonds de secours et d'encouragement, un prélèvement qui n'excède, dans aucun cas, ni le dixième de la somme à répartir, ni la somme nécessaire pour, avec le solde resté disponible de l'exercice précédent, compléter un chiffre maximum de 250 000 francs.

Des décisions spéciales du conseil d'administration, rendues sur la proposition du directeur, déterminent les sommes qui doivent être prises sur le fonds de secours et d'encouragement ainsi constitué, soit en cours d'année, soit en fin d'exercice, pour être attribuées :

1° Aux employés qui, dans l'exercice de leurs fonctions, ont reçu des blessures, contracté des maladies ou des infirmités qui les mettent dans l'impossibilité de continuer leur service;

2° Aux familles de ceux qui ont succombé par suite des mêmes circonstances ou d'événements extraordinaires;

3° Enfin, aux employés qui se sont distingués dans leur service.

Ce prélèvement opéré, le surplus de la somme à distribuer est réparti entre tous les employés dans la proportion du traitement dont chacun d'eux a joui dans le cours de l'année.

Un tiers de la somme attribuée à chaque employé lui est remis en espèces;

Un tiers est versé à son compte à la Caisse d'épargne de Paris;

Un tiers est versé à son compte à la Caisse de retraite pour la vieillesse, à l'effet de lui faire constituer une pension viagère à l'âge de cinquante ans, soit à fonds perdus, soit avec capital réservé suivant qu'il le préfère, le tout conformément aux lois et règlements qui régissent cette Caisse, et sauf les exceptions y contenues.

Si la somme totale attribuée à chaque employé n'atteint pas 30 fr. par 1000 fr. de traitement, cette somme lui est remise en espèces.

Un de ces partisans intéressés de l'ignorance humaine, qui attaque toutes les sciences, même l'agriculture, bien plus par amour du paradoxe que par conviction, demandait, il y a quelque temps, à quoi pouvait servir la statistique. On a dû le lui apprendre comme s'il ne le savait pas, comme s'il était possible de lui faire voir le soleil en plein midi dans un ciel sans nuages. Je ne suis point chargé de cette tâche; mais je le demande sincèrement, moi, à tous les hommes de bonne foi, n'est-ce point une science intéressante, utile, propre à dissiper bien des préjugés, que celle qui, pour ne citer qu'un seul exemple, nous fournit les enseignements contenus dans les pages précédentes? Quelle réponse plus convaincante peut-on faire aux ennemis, aux détracteurs de l'industrie humaine en général et de celle des chemins de fer en particulier, que ces chiffres extraits du rapport du conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans? Ainsi non-seulement cette Compagnie a depuis sa fondation, c'est-à-dire en moins de vingt années, dépensé plus de 256 millions, mais chaque année elle fournit à la classe ouvrière pour plus de 15 millions de travail direct, sans tenir compte de toutes les industries qu'elle alimente, sur toute la surface du territoire, par sa consommation de combustible, de bois, de fer, de pierres, de sable, d'huile, de denrées de toute espèce, et plus encore par le transport de 3 325 105 voyageurs et de 1 130 745 tonnes de marchandises. En présence de pareils résultats, que la statistique seule peut nous faire connaître, ne faut-il pas être privé de raison pour regretter, dans je ne sais quels intérêts égoïstes, le temps où l'espèce humaine, dépourvue de tout moyen de communication, de toute initiative, de toute industrie, de tout commerce, végétait misérablement dans une honteuse et stérile ignorance, comme si Dieu n'avait donné l'intelligence à l'homme que sous la condition de ne pas s'en servir; comme si le travail n'était pas un devoir, que dis-je, une nécessité pour tous les peuples de la terre!

Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans[1].

MM. François Bartholony, ✻, *président;* De Gascq, G. O. ✻, président de chambre à la Cour des comptes, *vice-président;* Comte de Morny, G. C. ✻, président du Corps législatif, *vice-président;* J. D. Barry; Benat, ✻, administrateur délégué; Vicomte Denis Benoist d'Azy, ✻, ancien représentant, administrateur délégué; Bourlon, ✻, membre du Corps législatif, administrateur des Messageries générales, administrateur délégué; De Bousquet, ✻, ancien chef de division à l'administration des postes; Ed. Caillard, administrateur des Messageries générales; Augustin Cochin, docteur en droit, maire du 10e arrondissement; Gustave Dufeu, ✻, administrateur délégué; Louis Dufour, banquier; Adolphe Durand, banquier, régent de la Banque de France; Foucher père, ✻, président honoraire de la Chambre des notaires de Paris; G. de Fougères, ✻, ancien conseiller référendaire à la Cour des comptes, administrateur délégué; Gladstone, représentant de la Compagnie à Londres; Albert Lacroix, ✻, administrateur des Messageries impériales; Lavallée, ✻, directeur de l'École centrale des arts et manufactures; A. Marc, ✻, ancien directeur de la Compagnie, administrateur délégué; De Monicault, ✻, ancien préfet; Monternault, ancien magistrat; Alph. de Rainneville, ✻, ancien conseiller d'État; Baron Paul de Richemont, O. ✻, membre du Corps législatif, administrateur délégué; Comte Philippe de Ségur, G. C. ✻, lieutenant général; A. de Waru, ✻, banquier; Pérodeaud, ✻, secrétaire du conseil, du comité et des commissions.

Comité de MM. les administrateurs délégués.

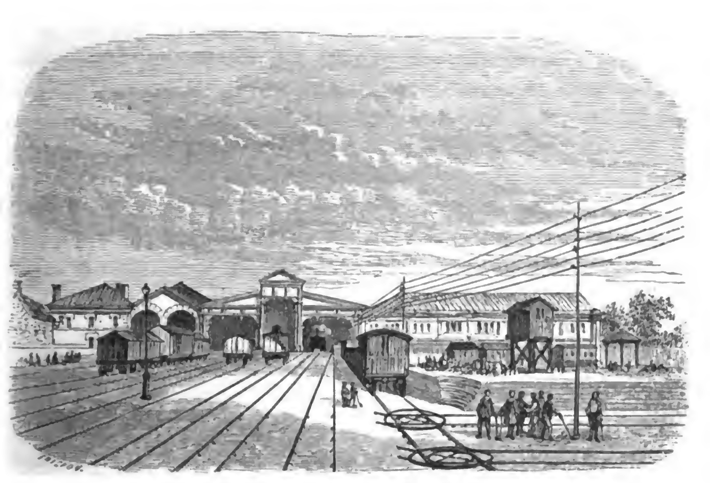
MM. Benoist d'Azy, *président;* Benat; Bourlon; Dufeu; De Fougères; Marc; De Richemont.

Direction.

MM. C. Didion, O. ✻, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur; Herman, ✻, ingénieur en chef de la Compagnie; Solacroup, ✻, ingénieur des ponts et chaussées, chef de l'exploitation; Lauras, secrétaire général; Beaussier, ✻, chef de la comptabilité générale et des finances; de Partouneaux, ✻, chef du service central (service du secrétariat du conseil et des titres).

Direction et exploitation : *boulevard de l'Hôpital*, 7.
Service central : *rue de la Chaussée-d'Antin*, 11.

1. Le conseil d'administration se subdivise en commissions ordinaires ou spéciales. Le président du conseil assiste de droit à toutes les réunions des commissions et les préside quand il le juge convenable.



Chemin de fer d'Orléans. — Gare de Paris. — Vue intérieure.

PREMIÈRE SECTION.

DE PARIS A ORLÉANS[1].

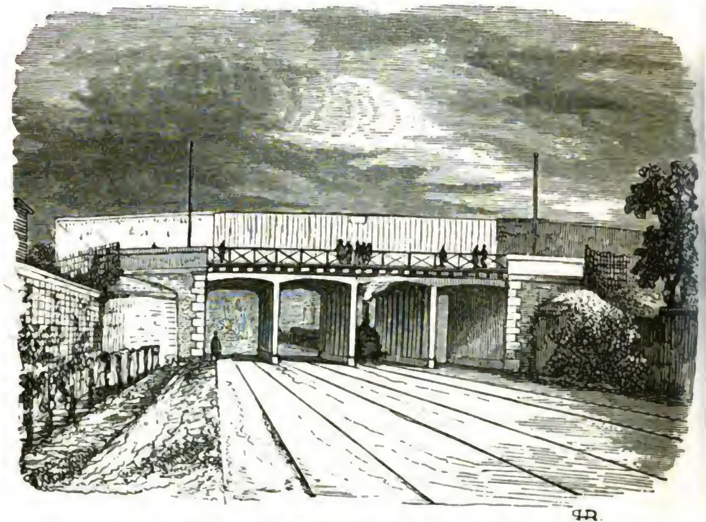
L'**Embarcadère** du chemin de fer d'Orléans est situé à l'entrée du boulevard de l'Hôpital, n° 7, au delà du Jardin des Plantes, qui l'a empêché de pénétrer plus avant dans l'intérieur de Paris. Lorsqu'on y arrive par le quai et par ce boulevard, on aperçoit d'abord la partie réservée à l'administration. Pour se rendre à la gare de départ, il faut prendre à gauche la *rue de la Gare*, sur laquelle, au fond d'une vaste cour fermée par une grille en fer, se développe la façade principale. Ce bâtiment n'a de remarquable que sa simplicité; mais il est peut-être plus commode que d'autres

1. 121 kil. — Dix convois par jour. Trajet en 2 h. 30 m. et 2 h. 40 m. par les trains express; en 4 h 10 m. ou 4 h. 30 m. par les trains mixtes. — 1re *classe*, 13 fr. 55 c.; — 2e *classe*, 10 fr. 15 c.; — 3e *classe*, 7 fr. 45 c.

La distance totale de Paris à Bordeaux est de 583 kil. On compte de Paris à Nantes 431 kil.; de Paris à Bourges, 233 kil. Voir à la fin du volume le tableau général des distances et du prix des places.

embarcadères admirés pour leur architecture. A gauche de la *salle des Pas-Perdus*, salle qui est devenue trop petite, sont les *bureaux* où se déposent, se pèsent, s'enregistrent, s'expédient les *bagages*, et, à droite, de belles et confortables *salles d'attente*.

A l'intérieur, l'*embarcadère* de Paris forme trois nefs. Il a 515 mètres de longueur, 26 mètres 50 centimètres de largeur, et 14 mètres 50 centimètres de hauteur. Les trains arrivent du côté opposé à celui d'où ils partent : les salles qui sont situées en face des salles d'attente, et où se délivrent les bagages, après la visite



Pont en fonte, près du mur d'enceinte.

de la douane, s'ouvrent sur une vaste cour dans laquelle stationnent les omnibus et les voitures de place.

A une faible distance de la gare on passe sous un *pont en fonte* qui sert au chemin de ronde. Ce pont, dont on remarque la construction, est partagé en deux parties par une cloison en madriers qui continue le mur d'octroi et ferme ainsi la brèche que le chemin de fer fait à ce mur ; il a coûté 288 607 fr. On est sorti de Paris, mais avant de franchir les fortifications on traverse les

magnifiques *ateliers d'Ivry*, qui prennent chaque année de nouveaux développements, et on laisse à gauche le *chemin de ceinture*, qui va franchir la Seine à peu de distance, sur un admirable pont, pour se relier au chemin de fer de Lyon, situé le long de la rive opposée du fleuve.

Quand on quitte Paris par un chemin de fer, quand on voit disparaître devant soi, avec une effrayante rapidité, les jolies villas qui le bordent et sur lesquelles on voudrait arrêter plus longtemps ses regards, on se reporte souvent par la pensée à



Une route au XVII[e] siècle.

ce temps où Mme de Sévigné racontait à sa fille, comme un prodige: « Mon fils est parti cette nuit d'Orléans, par la diligence qui part tous les jours à 3 heures du matin, et arrive le soir à Paris; cela fait un peu de chagrin à la poste. » A cette époque, il n'y a pas tout à fait deux siècles, l'art de voyager n'avait pas encore été inventé, ainsi que le prouve cette citation. Les routes d'ailleurs étaient rares, mal tracées, mal entretenues, peu sûres, et elles offraient parfois aux passants de tristes spectacles, qui,

du reste, ne les choquaient guère. Le 11 septembre 1675, Mme de Sévigné écrivait d'Orléans à M. de Coulanges: « Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus; sur le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté; ils faisaient une fort mauvaise mine, et j'ai juré que je vous le manderais. »

Les fortifications dépassées, on aperçoit à droite, dans la plaine et sur la colline, presque en face du château de Bercy et de



Source à Rungis.

Charenton, le village d'*Ivry*, qui compte actuellement près de 11 000 habitants. Des fabriques, des filatures, des raffineries y ont remplacé la plupart de ses anciennes villas. Parny y a composé quelques-unes de ses plus agréables poésies à Éléonore. Mlle Contat aimait à s'y reposer de ses triomphes passés en s'y préparant à ses victoires futures. Mme la duchesse d'Orléans, la mère du roi Louis-Philippe, qui y possédait le *petit château* actuellement morcelé, s'y est montrée si bienfaisante qu'elle n'y sera jamais oubliée. On découvre encore une belle vue sur la terrasse de son ancien château, qu'avait fait bâtir, au com-

mencement du XVIIe siècle, le prévôt des marchands, Claude Bosc Dubois, et qui fut démoli pendant la Révolution. Le docteur Esquirol y a fondé, il y a quelques années, une maison d'aliénés, dirigée actuellement par son successeur.

Au delà du *fort d'Ivry*, apparaît bientôt, du même côté, *Vitry*, village de 3000 habitants, qui compte autant de pépinières que de jardins. Son clocher blanc domine une église du XIIIe siècle. Sa plus belle maison de plaisance a appartenu sous l'Empire au préfet de police, le comte Dubois.

Près du village de *Thiais*, qui se montre à droite sur la hauteur, se trouve, au delà de la *Belle-Épine*, le village de *Rungis*, dont la belle source fournit aux quartiers élevés de Paris l'eau limpide que leur apporte l'aqueduc d'Arcueil. Bâti en 1618 sur les derniers débris d'une ancienne construction romaine, cet aqueduc, composé de 24 arches, a 400 mètres de longueur et 24 mètres de hauteur.

On commence à apercevoir et à longer la Seine avant de s'arrêter à Choisy-le-Roi.

Ire STATION. — CHOISY-LE-ROI.

10 kil. de Paris. — 111 kil. d'Orléans.

Choisy, simple hameau dépendant du village de Thiais, se composait, au commencement du XIIIe siècle, d'une vingtaine de cabanes que des pêcheurs et des bateliers avaient bâties sur le bord de la Seine, et d'une chapelle dédiée par les mariniers à leur patron saint Nicolas. La prospérité du hameau s'accrut rapidement; en moins de vingt années, la chapelle devint église paroissiale. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui; l'église actuelle ne date que du XVIIIe siècle. Sous Louis XIV, Mademoiselle de Montpensier, la petite-fille d'Henri IV, la fille de Gaston, duc d'Orléans, la nièce de Louis XIV, se fit construire un château à Choisy, sur les bords de la Seine. Ce fut dans ce château, où elle avait tant de fois pleuré l'absence de Lauzun, détenu à Pignerol, qu'elle donna au jeune duc du Maine son duché d'Aumale, son comté d'Eu et sa principauté de Dombes, en échange de la grâce de son amant, grâce qui avait été obtenue à ces conditions et que lui apportait elle-même Mme de Mon-

tespan, la mère du duc du Maine. Mais le chagrin l'avait tellement changée que Lauzun n'eut pas assez de reconnaissance pour lui rester fidèle. De l'abandon il osa même en venir à l'outrage. Un jour, dit-on, elle se jeta à ses pieds en lui disant: « Reviens à moi, qui t'aime tant. — Louise d'Orléans, lui répondit-il, tu as tort de pleurer, car tu me parais plus vieille et plus laide que jamais. » « J'ai ouï dire à Mme de Fontenelles, raconte Saint Simon dans ses *Mémoires*, femme très-aimable, de beaucoup d'esprit, très-vraie et d'une singulière vertu, depuis un très-grand nombre d'années, qu'étant à Eu avec Mademoiselle, M. de Lauzun y vint passer quelque temps, et ne put s'empêcher d'y courir des filles; Mademoiselle le sut, s'emporta, l'égratigna et le chassa de sa présence. La comtesse de Fiesque fit le raccommodement: Mademoiselle parut au bout d'une galerie; il était à l'autre bout, et il en fit toute la longueur sur ses genoux jusqu'aux pieds de Mademoiselle. Ces scènes, plus ou moins fortes, recommencèrent souvent dans la suite. Il se lassa d'être battu, et à son tour battit bel et bien Mademoiselle, et cela arriva plusieurs fois, tant qu'à la fin, lassés l'un de l'autre, ils se brouillèrent une bonne fois pour toutes, et ne se revirent jamais depuis.... il en avait pourtant plusieurs portraits chez lui et n'en parlait qu'avec beaucoup de respect. On ne doutait pas qu'ils ne se fussent mariés en secret. »

A la mort de la grande Mademoiselle, comme l'appelait Bossuet, le château de Choisy devint successivement la propriété du grand dauphin, de Mme de Louvois, de la princesse de Conti, du duc de La Vallière, et enfin de Louis XV, qui le fit démolir pour en construire un autre plus agréable, destiné à lui servir de *petite maison*. *Choisy-Mademoiselle* s'appela dès lors *Choisy-le-Roi*. Dans cette résidence favorite, pour laquelle il dépensa des sommes énormes, Louis XV venait souvent oublier sa royauté et la faire oublier aux autres. « Là, a dit un écrivain moderne, le roi s'efforçait de n'être plus roi, et les courtisans, pour se conformer au caprice du maître, feignaient de n'être plus courtisans, et déguisaient la flatterie sous une apparence de bonhomie ou de familiarité. On avait trouvé le moyen d'écarter jusqu'aux valets, pour laisser plus de liberté au roi, à ses amis et à ses maîtresses:

la table de la salle à manger, œuvre d'un habile mécanicien, s'abaissait à volonté jusqu'à l'étage inférieur, où étaient les offices, et remontait toute servie. » Aussi l'auteur de l'*Art d'aimer*, Gentil Bernard, fut, il est permis de le croire, pourvu d'une véritable sinécure, lorsqu'on lui confia la bibliothèque de ce séjour consacré au plaisir, pour ne pas dire à la débauche.

Le château a été détruit; des fabriques l'ont remplacé; Choisy n'y a point perdu. L'industrie et le commerce y sont florissants, surtout depuis l'établissement du chemin de fer; aussi la population, qui ne dépassait point 3000 âmes, il y a une vingtaine d'années, a-t-elle atteint aujourd'hui le chiffre de 8000.

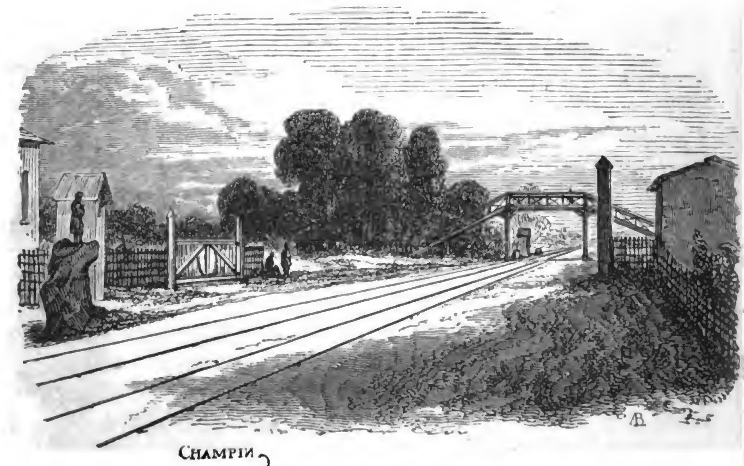
Choisy-le-Roi communique avec la rive droite de la Seine par un pont qui a été construit en 1810 et qui conduit à une charmante prairie. Il a des rues tirées au cordeau, de jolies maisons avec jardin, d'élégants magasins. Sa belle verrerie fondée en 1820 n'existe plus; mais il possède encore une manufacture de faïence (dans les ruines du château), des fabriques de maroquin, de soude, de produits chimiques, de toiles cirées, etc.

Rouget de L'Isle, l'auteur de *la Marseillaise*, né à Lons-le-Saulnier en 1760, est mort à Choisy-le-Roi le 27 juin 1836. M. Eugène Pelletan raconte ainsi l'origine de ce chant fameux qui a fait, dit-il, la plus grande chose de ce monde, c'est-à-dire qui a sauvé la patrie, et qui a suffi pour immortaliser son auteur : « Tandis que les rois de l'Europe, réunis dans la caverne diplomatique du Pillnitz, se partageaient la France, une sorte de fureur divine, l'âme tout entière d'un peuple odieusement attaqué passe dans le cœur d'un jeune homme, d'un lieutenant, d'un inconnu, qui n'avait rien fait auparavant, qui n'a rien fait depuis, digne du moins de compter, comme pour mieux marquer la grandeur mystérieuse de l'inspiration, soulève ce poëte d'un quart d'heure au-dessus de lui-même, et lui dicte dans une nuit de fièvre ce pas de charge sublime contre l'Europe.

« Le drapeau noir flotte sur l'esplanade du Pont-Neuf, le canon d'alarme tire de minute en minute. La patrie est en danger. L'ennemi a pris Verdun, il bloque Landau, il marche sur l'Argonne, il a déjà marqué ses étapes sur Paris; un chant passe dans l'air.... on ne sait d'où il vient, de quel ciel il descend; un

million de bouches l'a répété avant d'en connaître le poëte : *Allons, enfants de la patrie!* et, à l'appel de cette voix ignorée, la France frémit d'une secousse infinie et bondit à la frontière.

« Un jour, cependant, un matin, l'armée française improvisée d'un cri d'enthousiasme, arrachée du sol à peine de la veille, neuve à la guerre, neuve au feu, aperçoit devant elle, par un léger brouillard d'automne et par le ciel pâle d'un drame de l'histoire, l'armée ennemie concentrée, échelonnée sur les hauteurs, derrière quatre étages de batteries. Elle a toutes les chances



Chemin de fer d'Orléans entre Choisy et Ablon.

contre elle, la chance de la position, la chance de l'expérience ; elle ignore l'exercice à la prussienne et la grande manœuvre; mais elle a foi dans la Révolution, elle croit à la France. Elle fléchit le genou, elle tend la main vers le drapeau, le nouveau drapeau, le drapeau prédestiné, elle entonne en chœur l'invocation suprême : *Amour sacré de la Patrie!* et redoutes, obus, boulets, fleuves de mitraille, elle ne voit plus rien de cela; cela n'existe plus pour elle ou tombe devant son élan ; et, emportée sur le souffle de la *Marseillaise* comme sur un vent de colère, elle monte tous

ces étages de mort l'un après l'autre, elle escalade les pentes enflammées de Jemmapes, et, debout enfin sur la montagne éteinte et silencieuse, elle jette à l'Europe son cri de liberté. Et depuis, ces soldats, sûrs d'eux-mêmes, ont toujours marché en avant et à la victoire, aussi longtemps du moins que l'hymne sacré vibrait à leurs oreilles.....

« Autrefois, à la fin du moyen âge, l'inspiration divine avait pris, pour repousser l'étranger, la figure d'une bergère inconnue de la Lorraine; plus tard, elle a simplement revêtu la forme de la poésie. »

On a aperçu un instant la Seine, près de Choisy-le-Roi, mais elle disparaît bientôt pour ne se remontrer qu'aux environs d'Ablon. Après avoir laissé sur la droite le hameau de *Grignon* et le village d'*Orly*, toujours fier de la belle résistance qu'opposèrent, en 1360, deux cents de ses habitants à l'armée anglaise, puis celui de *Villeneuve-le-Roi*, dont la station a été supprimée et dont le château (il n'en reste qu'un pavillon) fut bâti en 1697 par le ministre Claude Le Pelletier, on remarque sur la rive opposée de la Seine le joli bourg de *Villeneuve-Saint-Georges*, traversé par le chemin de fer de Lyon. Le vin de Villeneuve-le-Roi a joui au moyen âge d'une renommée aussi grande que le vin de Suresne. Le roi Charles VIII n'en buvait pas d'autre. C'est une gloire déchue.

Entre Orly et Villeneuve-le-Roi, on est sorti du département de la Seine pour entrer dans le département de Seine-et-Oise.

2e STATION. — ABLON.

5 kil. de Choisy-le-Roi. — 15 kil. de Paris.

Ablon n'est qu'un hameau de 305 habitants. Il possède des caves renommées et de jolies maisons de campagne. L'édit de Nantes lui avait accordé un temple protestant, où Sully et ses coreligionnaires parisiens venaient assister au service divin. Des éboulements de terrain, qui eurent lieu près d'Ablon lors de la construction du chemin de fer, retardèrent de trois mois l'ouverture de la ligne de Corbeil et nécessitèrent une dépense extraordinaire de plus de 800 000 francs. Il fallut abandonner une tranchée profonde de 8 mètres et longue déjà de plus de 400 mètres, dans laquelle ces éboulements s'étaient manifestés, et

détourner le tracé qui se trouve plus rapproché de la Seine et qui offre de frais et gracieux paysages au voyageur placé de ce côté.

3e STATION. — ATHIS-MONS.

2 kil. d'Ablon. — 17 kil. de Paris.

Athis-Mons sont situés près de l'embouchure de l'Orge dans la Seine, sur une colline boisée qui est parsemée de jolies maisons de campagne. Leur population réunie s'élève à 771 habitants. Ils sont très-anciens; car, lorsque les Normands menacèrent Paris, on y transporta la châsse de sainte Geneviève pour l'y mettre en sûreté dans leur modeste église. Louis XI et Philippe le Bel ont habité Athis, le premier en 1230, le second en 1305. Le duc de Roquelaure, auquel on a prêté tant de bons mots et tant de mauvaises plaisanteries dont il n'était pas l'auteur, se retira à Athis. Mlle de Scudéri y composa un grand nombre de ses romans. Athis-Mons dépassés, on laisse à droite le château de *Chaige*, et bientôt on s'arrête à Juvisy.

4e STATION. — JUVISY.

3 kil. d'Athis-Mons. — 20 kil. de Paris. — 11 kil. de Corbeil. — 26 kil. d'Étampes. — 101 kil. d'Orléans.

Juvisy, village de 409 habitants, s'étend, à droite de la station, sur la rive gauche de l'Orge, au pied d'une gracieuse colline qu'embellissent son château et son parc planté par Le Nôtre. Il possède de jolies maisons de campagne. Sur la rive opposée de la Seine se montre le beau château de Draveil.

Au-dessus de Juvisy, sur l'ancienne route de terre de Paris à Fontainebleau, se trouve, près de la *Cour de France*, le hameau de *Fromenteau*. Ce fut dans la maison de poste de ce hameau, que, le 30 mars 1814, au matin, l'empereur Napoléon, qui se rendait aux Tuileries, reçut la dépêche par laquelle le duc de Vicence lui apprenait la capitulation définitive de Paris : il retourna à Fontainebleau, où, le 20 avril suivant, partant pour l'île d'Elbe, il fit ses célèbres adieux aux aigles et à la garde impériale.

A Juvisy le chemin de fer se bifurque. L'embranchement de droite, qui remonte la vallée de l'Orge, conduit à Orléans; celui de gauche, qui longe en la remontant la rive gauche de la Seine, mène à Corbeil.

EXCURSION A CORBEIL.

31 kil. de Paris. — Six convois par jour. Trajet en 1 h. 2 min., pour 3 fr. 25 c., 2 fr. 25 c., et 1 fr. 70 c.

En s'éloignant de la gare de Juvisy, on laisse, sur la rive droite de la Seine, le village de *Draveil*, et, sur la rive gauche, entre le chemin de fer et le fleuve, le hameau de *Châtillon*. Un peu plus loin apparaît sur la droite le village de *Viry*. Son beau château



Pont Godot, à Viry-Châtillon.

attire les regards. Ce fut dans une de ses maisons de campagne que Perrault, le célèbre architecte de la colonnade du Louvre et de l'Observatoire, composa quelques-uns de ses *contes* les plus célèbres. Cette maison, l'auteur de *Peau d'Ane* et de *Cendrillon* l'avait fait bâtir pour son père.

Dans le temps où il y avait un royaume d'Orléans, ce royaume finissait à Viry; il avait pour frontière le *pont Godot*, que représente notre gravure, et qui se trouve à peu de distance du pont construit tout exprès pour le chemin de fer.

Ris (4 kilomètres de Juvisy, 24 kilomètres de Paris), où l'on s'arrête, est un village de 864 habitants, qu'un pont suspendu, jeté sur la Seine, relie à *Champrosay* et à la forêt de Sénart, qui s'étend le long de la rive droite du fleuve. Ce pont a été construit par M. Aguado. Il en porte le nom. M. Léon Gozlan raconte l'anecdote suivante dans ses *Tourelles :* « On payait autrefois un sou pour passer sur ce pont, qui avait coûté 700 000 francs; on assure que Mme Aguado se plaignait un jour d'être obligée de faire arrêter sa voiture pour acquitter comme les autres son droit de péage. « Il n'y a qu'un remède à cet inconvénient, » ré-

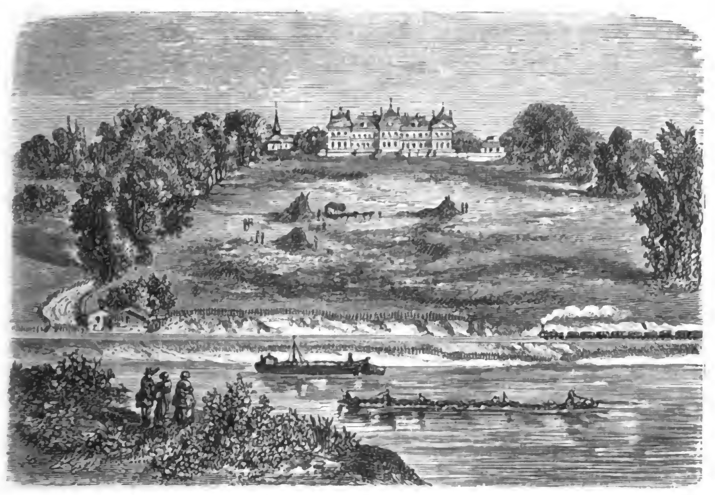


Château de Formont.

pondit M. Aguado, « personne ne payera plus rien pour passer « sur le pont. » Et le droit de péage fut aboli. »

A l'extrémité de Ris s'élève, au milieu de magnifiques jardins, le château de *Formont.* Ce château a eu d'illustres propriétaires: les Templiers d'abord, le roi de France ensuite, puis Jacques-Auguste de Thou, l'intègre président, l'historien sévère, le poëte qui chantait en vers latins la fauconnerie, le chou, la violette et le lis. Il y médita aussi plus d'un chapitre de l'*Histoire de mon temps.* « Peut-être, dit M. Moléri, était-il sous quelque riant bosquet de cette retraite favorite, lorsque sa main, traçant l'arrêt de mort du fils qui allait lui naître, écrivit cette

phrase sur l'un des oncles du cardinal de Richelieu : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgo dictus Monachus, quod eam vitam professus fuisset, dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* « Antoine du Plessis-Richelieu, surnommé le « Moine, parce qu'il avait embrassé la profession monacale et y « avait renoncé plus tard pour se livrer à toute sorte de licence « et de débauche. » Le ministre de Louis XIII, à la lecture de ce passage, s'écria : « De Thou a mis mon nom dans son histoire; « je mettrai son nom dans la mienne. » Et ne pouvant plus se venger du père, mort en 1617, il fit tomber la tête du fils en 1642. »



Château de Petit-Bourg.

Le château de *Trousseau* a succédé à celui de Formont; il est bientôt remplacé à son tour par celui de Petit-Bourg, qui couronne la colline au pied de laquelle le chemin de fer traverse son parc en face du joli village de *Soisy-sous-Étiolles*.

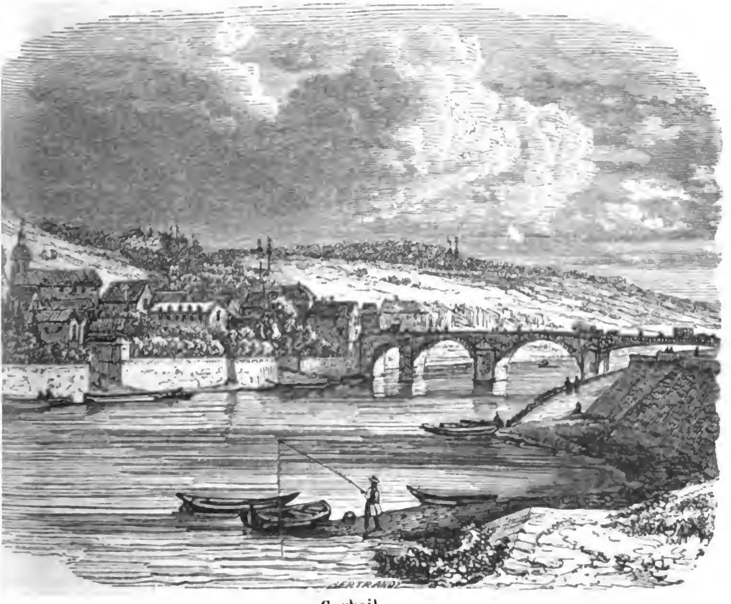
Petit-Bourg a eu d'étranges vicissitudes. Fondé par un chanoine, cédé, en 1639, par l'archevêque de Paris, à un greffier, en échange d'une maison de la rue Bourg-l'Abbé, agrandi par l'abbé de La Rivière, le favori du duc d'Orléans, il passe en 1695 à Athénaïs de Rochechouart, qui a immortalisé le nom du marquis

de Montespan en supplantant Mlle de La Vallière dans le cœur inconstant de Louis XIV. Le fils légitime de Mme de Montespan, le duc d'Antin, en hérite; il y reçoit avec un luxe inouï l'ancien amant de sa mère, alors l'époux de Mme de Maintenon, qui, vieux et fatigué, consent à s'y reposer un jour en allant de Paris à Fontainebleau; il y donne sa fastueuse hospitalité à Pierre le Grand, qui, au dire de Saint-Simon, s'y montra peu civilisé. Louis XV y vient souvent oublier les fatigues de la chasse avec des maîtresses d'un jour. Il appartient ensuite à la duchesse de Bourbon, qui y succède aux marquis de Poyanne et de Raye. Devenu, à la Révolution, propriété nationale, il est acquis par un M. Perrin, fermier des jeux. En 1814, le prince Schwarzenberg y établit son quartier général, et le 4 avril y accepte la défection de Marmont, aux conditions que ce dernier lui avait posées. En 1827, M. Perrin le vend à M. Aguado, qui l'embellit, l'agrandit et le répare pendant treize années, et qui l'abandonne quand, en 1840, après une résistance inutile, il se voit obligé de céder une partie de son parc au chemin de fer de Corbeil. Enfin, en 1843, M. Allier y fonde une colonie d'enfants pauvres, qu'un arrêté ministériel, du 29 avril 1848, a transformée en une maison correctionnelle de jeunes détenus (550).

Si l'on veut visiter Petit-Bourg, il faut s'arrêter à la station d'*Évry* (4 kilomètres de Ris, 28 kilomètres de Paris), village de 883 habitants, dont l'église se fait remarquer par son ancienneté. En face de la *Folie Barbeau* se montre le village d'*Étiolles*. — 3 kilomètres séparent Évry de Corbeil, qui se trouve à 11 kilomètres de Juvisy et à 31 kilomètres de Paris.

Corbeil — (Hôtels et restaurants : de la *Belle Image*, du *Grand Balcon*, de *Belle Vue*, etc.) est une ville de 5000 habitants environ, chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Oise, située à l'embouchure de l'Essonne dans la Seine, et divisée par la Seine en deux quartiers, que réunit un pont de cinq arches. De ces deux quartiers, l'un, celui de la rive gauche, se compose de rues étroites et peuplées; il renferme de nombreux magasins; il possède un quai bordé de jolies maisons, une halle construite par l'architecte Viel, en 1780, un immense magasin pour les farines destinées à l'approvisionnement de Paris, une promenade

plantée d'arbres, un théâtre, un abattoir, de beaux moulins, exploités par M. Darblay, etc., etc.; c'est le quartier commerçant de Corbeil. L'autre, celui de la rive droite, est le quartier aristocratique. Une rue longue, propre et bien bâtie, le traverse dans toute sa longueur. Il n'a pas de quai. Les terrasses de ses jardins sont bâties dans le fleuve. Derrière ce quartier, appelé le *Vieux Marché* ou l'*Ancien Corbeil*, s'élève un riant coteau qu'embellit un château



Corbeil.

moderne. Un peu plus haut, se montre le village de *Saint-Germain*, dont l'église est ornée d'un beau portail gothique.

L'histoire de Corbeil peut se résumer en quelques lignes. Que son nom vînt de *Cœur Bel* ou de *Corbeille*, elle existait déjà au IXe siècle. On l'appela plus tard *Corbolium* et *Metiodesum*, quand son premier comte Haymon, dont le peuple a fait un saint, songea à la fortifier. En 1019 elle fut détruite par un incendie. Ses comtes la relevèrent peu à peu de ses ruines; mais ils étaient si

turbulents que Louis le Gros la réunit à la couronne. Elle devint dès lors une châtellenie royale. Un moment Abailard, chassé de Melun, y établit son école; épuisé par un excès de travail, il dut aller se reposer dans son pays natal (1119). En 1262, saint Louis y reçut la visite de Jacques Ier, roi d'Aragon, dans son château fort, qui avait été bâti auprès du pont et dont elle dut plus d'une fois déplorer la construction : car les divers partis qui se disputèrent la France, Armagnacs et Bourguignons, catholiques et protestants, essayèrent tour à tour de s'en emparer ou de s'y défendre. Condé l'assiégea en 1562 sans pouvoir la prendre. Le 19 avril 1590 elle ouvrit ses portes à Henri IV; mais, aux mois de septembre et d'octobre de la même année, elle résista avec tant de succès au duc de Parme, que ce général furieux ordonna un dernier assaut en promettant le pillage à ses soldats; elle fut prise de vive force et saccagée. Le 10 novembre suivant, M. de Sivry, gouverneur de la Brie, la reprit par escalade en moins d'une heure.

Corbeil possédait autrefois cinq églises : *Saint-Jean en l'Isle*, fondée par la reine Ingeburge, l'épouse répudiée de Philippe Auguste (elle était desservie par douze prêtres de la règle de Saint-Augustin); *Saint-Jean de l'Ermitage*, prieuré[1]; l'*église* de *Notre-Dame*, qui avait un chapitre de douze chanoines présidé par un abbé; la collégiale de *Saint-Guénault*; et *Saint-Exupère* ou *Saint-Spire*, dont le chapitre se composait d'un abbé séculier, de douze chanoines et de six chapelains.

De ces cinq églises une seule, la plus ancienne, a survécu aux ravages du temps et des hommes. Son histoire est ainsi résumée à gauche du grand portail (en entrant par ce portail) :

Haymon, premier comte de Corbeil, a élevé cette église paroissiale et royale en l'honneur de saint Spire et des douze apôtres. Elle a été

Bâtie l'an de Notre Seigneur 950.
Brûlée par feu des méchefs en 1138.
Rebâtie vers la fin de l'année 1144.
Consacrée le 10 octobre 1437.
De l'année 950 à l'année 1790, création et suppression du chapitre de Saint-Spire.

On trouvera, en outre, sur la même muraille, les noms des

1. Le prieur de Saint-Jean de l'Ermitage jouissait d'un singulier privilége : le

bienfaiteurs et des abbés de Saint-Spire. Sur le mur opposé, ou à droite de l'entrée principale, on a placé les patrons des cinq églises de Corbeil, supprimées en 1793 : saint Léonard, saint Jacques, saint Martin, saint Guénault, et au milieu la sainte Vierge.

Ce fut à la suite d'une victoire qu'il avait remportée sur un dragon ailé, à deux têtes, que le comte Haymon fonda l'église de Saint-Spire, si l'on doit en croire la tradition. Qu'il ait tué ou



Cloître et église Saint-Spire, à Corbeil.

non un dragon, ce comte Haymon dut être, dans son temps, le bienfaiteur de ses vassaux, car il a toujours été vénéré comme un saint. On peut voir son *tombeau* dans la chapelle qui s'ouvre à la droite du grand portail et qui renferme aussi le monument

curé de Saint-Port (diocèse de Sens) devait, chaque année, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, lui apporter en personne et à l'heure de son dîner trois chapeaux ornés de roses vermeilles et trois paires de gants rouges, faute de quoi il était condamné à payer une amende de cinq sous.

élevé à la mémoire de Jacques de Bourgoin, le fondateur du collége de Corbeil, mort en 1661.

L'extérieur de Saint-Spire, surtout la façade (dont la terrasse, au pied de laquelle coule l'Essonne, offre une jolie vue sur les prairies voisines), aurait grand besoin de réparation. L'intérieur a été restauré en partie avec un goût contestable; il y a beaucoup de jaune dans les vitraux du chœur, qui renferme cinq châsses dorées.

A la fin du siècle dernier on voyait encore dans cette église un grand nombre d'œuvres curieuses en orfèvrerie, en sculpture et en peinture. Le *Magasin pittoresque* a publié, dans le tome II de son intéressante collection, les scènes sculptées sur les *miséricordes* ou *patiences* des stalles du chœur, qui ont été détruites par le feu, ainsi qu'un dessin de la *châsse* en vermeil où étaient conservées les reliques de saint Leu, de saint Regnobert et de saint Spire, et dont la municipalité fit don à la Convention, qui l'envoya à la Monnaie. Cependant, bien que privés de leur belle châsse, les habitants de Corbeil n'en célèbrent pas avec moins de constance la fête de leur saint patron, le dimanche du mois de mai qui précède les Rogations. Cette fête, l'une des plus célèbres des environs de Paris, attire chaque année une affluence considérable.

L'église qui se trouve dans le quartier de la rive droite de la Seine est consacrée à saint Léonard.

Essonnes (3500 habitants) est situé à 15 minutes de Corbeil, en remontant la rivière d'Essonne, sur la route de terre de Paris à Fontainebleau. On peut y visiter (à 30 minutes environ), outre la maison habitée par Bernardin de Saint-Pierre, une *papeterie mécanique.* Cette papeterie est un des plus beaux établissements industriels des environs de Paris. Son importance n'a pas été égalée même en Angleterre, même aux États-Unis. Fondée en 1840, et dirigée aujourd'hui par M. Amédée Gratiot, elle a été établie dans le lieu même où un ouvrier nommé Louis-Robert inventa, en 1799, la machine à fabriquer le papier continu. Elle s'étend sur 22 hectares de terrain traversés par l'Essonne, qui s'y divise en plusieurs chutes. Trois bâtiments distincts la composent. Le premier est consacré à l'emmagasinage, au triage et au délissage des chiffons, dont il renferme plus de 800 000 ki-

logrammes empilés, classés et rangés; des femmes y sont occupées à revoir, à classer et à découper chaque fragment. Dans le second bâtiment s'opère le grillage, le lessivage, le défilage et le blanchiment. Le grillage consiste à expulser la poussière du chiffon, au moyen d'une espèce de blutoir. Le lessivage se fait dans huit magnifiques cuviers en tôle pouvant contenir ensemble 4000 kilogrammes de chiffons, et munis chacun d'une cheminée de dégagement et d'une soupape de sûreté. La salle où est établi l'atelier de blanchiment est sillonnée de voies de fer longeant les caisses où les wagons viennent déposer, pour être blanchi par le gaz, le chiffon commun arrivé au premier degré de fabrication; dans une salle contiguë, huit énormes cuves en pierre reçoivent les chiffons fins et les cotons qui ont été blanchis au chlore liquide dans huit piles laveuses-blanchisseuses en fonte d'une seule pièce, munies chacune d'un tambour laveur.

Le troisième bâtiment, où s'opère le raffinage des pâtes, contient huit machines à fabriquer le papier continu, les lisses, les presses hydrauliques et la salle d'apprêt. Un atelier de ce bâtiment renferme sur un seul plancher trente-deux piles, garnies de leurs cylindres qui font chacun 200 à 225 tours par minute. Dans ces piles, on colle et l'on colore les pâtes. Un autre atelier contigu en renferme vingt.

Ces trois grandes divisions de la papeterie d'Essonnes sont desservies par un chemin de fer de 300 mètres, terminé par un plan incliné qui permet aux wagons de chiffon blanchi de monter jusqu'au premier étage, où se trouvent les cylindres raffineurs.

Vingt moteurs (huit moteurs hydrauliques et douze machines à vapeur) mettent en mouvement l'immense matériel de cet établissement, qui consomme annuellement plus de 3 millions de kilogrammes de chiffons, et produit dans le même temps près de 2 500 000 kilogrammes de papier. Parmi ces moteurs, qui représentent une force totale de 360 chevaux, on remarque six petites machines à vapeur de 7 chevaux, pour lesquelles la papeterie d'Essonnes a pris un brevet sous le titre de *piles à vapeur*.

La papeterie d'Essonnes fabrique toutes les sortes de papier connues, mais spécialement les papiers d'impression, les papiers de couleur, et les papiers pour fleurs, dits *serpentes*, dont le

monopole, même en France, appartenait, il y a quelques années encore, aux Anglais. Elle produit en outre environ trente millions d'enveloppes par an, à un prix de revient extrêmement bas. En 1850, quinze millions d'enveloppes chamois, commandées par les États-Unis et livrées en quelques mois, ont coûté moins cher aux Américains, malgré les transports, la douane, le fret, la commission des intermédiaires et les droits d'entrée, que s'ils les avaient fabriquées eux-mêmes avec leur propre papier.

Quatre cent cinquante ouvriers sont occupés dans ce vaste établissement; deux cents y sont logés gratuitement et ont la jouissance d'un jardin. Un réfectoire chauffé y reçoit, aux heures des repas, les ouvriers du dehors. Dix ou douze bains chauds y sont distribués gratuitement par jour aux ouvriers. Un médecin y donne des soins gratuits aux malades. Enfin, les enfants dont la famille est occupée dans l'usine y sont admis depuis l'âge de deux ans dans une salle d'asile et dans une école primaire gratuites où ils sont chauffés et fournis de livres, de cartes et de tableaux.



Maison de Bernardin de Saint-Pierre.

Bernardin de Saint-Pierre se retira en 1793, à Essonnes, dans une île où il avait fait construire avec ses économies une jolie petite maison que représente notre dessin. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint l'autorisation d'y demeurer. Après plusieurs mois de sollicitations et de démarches infructueuses, il reçut une lettre ainsi conçue : « Tu trouveras ci-joint ton certificat de civisme. Te voilà donc avec un motif de plus pour reconnaître la Providence et la bénir. » Il ne quitta sa retraite chérie que lorsqu'il fut nommé, en 1794, professeur de morale à l'École normale. Il la conserva cependant, car il l'aimait beaucoup, et il y revint souvent jusqu'à la mort de sa première femme.

On trouve à l'embarcadère de Corbeil des voitures de correspondance conduisant : à *Beaumont*, par Milly, Malesherbes et Puiseaux, 62 kil. de Paris, 4 fr. 40 et 3 fr. 40 c. ; — à *Melun*, par Nandy, Savigny-le-Temple et Cesson, 17 kil. pour 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.; — à *Mennecy*, 7 kil. pour 1 fr. et 75 c. ; — à *Ponthierry*, par le Coudray, 12 kil. pour 1 fr. 50 c.

DE JUVISY A ORLÉANS.

En quittant la gare de Juvisy, le chemin de fer d'Orléans re-



Pont des Belles-Fontaines.

monte la vallée de l'Orge et ne tarde pas à passer sous la route de terre de Paris à Lyon par Fontainebleau. L'Orge coule à droite au-dessous de deux ponts superposés appelés le *Pont des Belles Fontaines*, parce qu'au milieu du pont supérieur sont en face l'une de l'autre deux fontaines ornées de génies et de trophées. Ce remarquable monument est décoré d'inscriptions la-

tines. L'une de ces inscriptions résume ainsi les travaux exécutés pour la construction de la route :

Ludovicus XV, rex christianissimus,
Viam hanc difficilem, arduam ac pene inviam,
Scissis disjectisque rupibus,
Explanato colle, ponte et aggeribus constructis, planam,
Rotabilem et amœnam fieri curavit, 1728.

« Louis XV, roi très-chrétien, en faisant fendre et briser des rochers, aplanir la colline, construire un pont et des chaussées, a transformé cette voie difficile, escarpée et presque impraticable, en une route unie, carrossable et agréable, 1728. »

La vallée de l'Orge est plus étroite et plus variée d'aspect que celle de la Seine. Du chemin de fer, construit à mi-côte, on découvre presque sans interruption de charmants paysages : à droite, des coteaux et des vignes ; à gauche, des prairies au milieu desquelles serpente l'Orge bordée de peupliers, et sur la rive gauche de laquelle on a passé au delà du pont des Belles-Fontaines.

5e STATION. — SAVIGNY.

2 kil. de Juvisy. — 22 kil. de Paris. — 99 kil. d'Orléans.

A **Savigny-sur-Orge**, village de 925 habitants, on traverse l'avenue d'un beau château entouré de fossés et flanqué de quatre tours. Ce château princier fut restauré et fortifié en 1480, par Étienne de Vèze, chambellan de Charles VIII. Agnès Sorel y avait reçu plus d'une fois la visite de Charles VII. Les Ligueurs y soutinrent un siége en 1592. Plus tard, il fut habité par trois sœurs, qui devinrent, l'une après l'autre, les maîtresses de Louis XV : Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme la duchesse de Châteauroux. Enfin il abrita les derniers jours d'un des plus illustres généraux de l'Empire, le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Il appartient maintenant à Mme la maréchale.

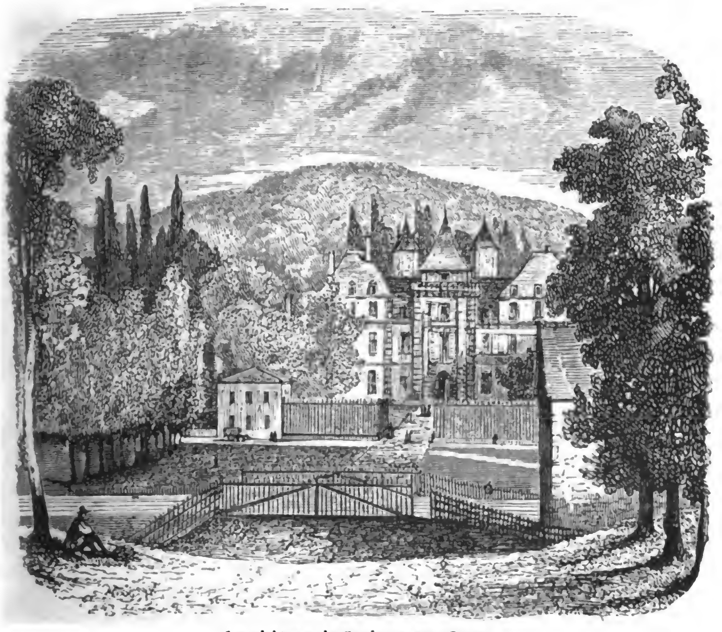
Sur la pente d'une colline, au milieu d'un hameau qui dépend de Savigny, et qu'on nomme *Grand-Vaux*, s'élève sur la droite le château de M. Vigier. On en longe le parc. A peine a-t-on eu le temps d'y jeter un regard qu'on franchit l'*Yvette* sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mètres au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mètres d'ouverture. L'Yvette, qui descend de la belle vallée de Chevreuse, se jette dans l'Orge, à peu

de distance d'Épinay, entre *Morsang* et *Villemoisson* qui attirent les regards sur la rive droite de la rivière.

6e STATION. — ÉPINAY.

2 kil. de Savigny. — 24 kil. de Paris. — 97 kil. d'Orléans.

On trouve à cette station des voitures de correspondance



Le château de Savigny-sur-Orge.

pour *Longjumeau* par Balisis. Trois départs par jour. 5 kil. en 30 m. pour 30 c.

Épinay-sur-Orge, village de 523 habitants, situé à la droite de la station, n'a de remarquable que son beau château, dont le parc a été planté par Le Nôtre. Ce château s'appelait autrefois la *Gilquinière.* M. Le Bailly de Crussol obtint du comte de Provence (Louis XVIII) l'autorisation de changer son nom. Le

comte de Provence lui donna, à cause de ses belles eaux, celui de *Vaucluse*, qu'il a conservé. On remarque au bas de la colline, du côté qui regarde Longjumeau, une charmante maison de campagne à laquelle ont été adaptés, d'une manière très-heureuse, divers ornements provenant de l'église de Notre-Dame de Corbeil. L'église d'Épinay est ornée d'un *saint Jean-Baptiste*, attribué par quelques amateurs au Guide, par d'autres à Murillo.

A peine a-t-on quitté la station, qu'on traverse l'Orge sur un viaduc de cinq arches ayant 8 mètres d'ouverture et 15 mètres de hauteur.



Le château de Grand-Vaux.

A gauche s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Seguigny*, qui rappelle un souvenir historique. Un jour que Louis XIV y chassait, le vent emporta la coiffure d'une fille d'honneur de Madame, Marie de Fontanges, qui était, au dire de l'abbé de Choisy, « belle comme un ange, mais sotte comme un panier. » Cependant la sotte eut l'esprit de remplacer aussitôt sa coiffure par un nœud de ruban; et ce nœud de ruban était si joli, si gracieux, il faisait si bien ressortir la beauté de celle qui venait de l'imaginer, que Mme de Montespan, alors la maîtresse en titre de

Louis XIV, eut bientôt une rivale. « Quelque étrange que fût ce doublet, dit Saint-Simon, il n'était pas nouveau : on l'avait vu de Mme de La Vallière et de Mme de Montespan, à qui celle-ci ne fit que rendre ce qu'elle avait prêté à l'autre. Mais Mlle de Fontanges ne fut pas si heureuse ni pour le vice, ni pour la fortune, ni pour la pénitence. Sa beauté la soutint un temps, mais son esprit n'y répondit en rien. Il en fallait au roi pour l'amuser et le tenir. Avec cela il n'eut pas le loisir de s'en dégoûter tout à fait. » En effet la nouvelle favorite ne jouit pas longtemps de son triomphe ; elle mourut à vingt ans, moins heureuse que sa coiffure, dont la vogue fut durable en France et s'étendit dans toute l'Europe.

Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, voulut remplacer par un château moderne celui qu'avaient habité, à Sainte-Geneviève, Louis XIII et Louis XIV ; il n'eut que le temps d'en faire construire un pavillon. Le parc est d'environ 300 arpents ; on y arrive par une magnifique avenue.

En face de la forêt de Seguigny, sur l'autre rive de l'Orge, est le petit village de *Villiers-sur-Orge*, dont la seigneurie appartint à la fameuse marquise de Brinvilliers, et plus loin, au delà du château de *Villebousin*, se montre *Longpont*, ainsi nommé parce qu'on y arrive par une longue chaussée percée de plusieurs arches. Une vieille chapelle attirait jadis de nombreux pèlerins à Longpont. En 1061, Guy de Montlhéry fonda dans son voisinage un monastère qui devint plus tard un prieuré célèbre. De ce monastère il ne reste qu'une maison de campagne et l'église, — une des plus anciennes des environs de Paris. — Remarquable surtout pour les sculptures de son portail, cette église a été classée en 1852 au rang des monuments historiques. Mais, si l'on ne se hâte pas d'y faire les réparations nécessaires, elle sera bientôt une ruine. On n'ose plus y dire la messe, si ce n'est dans une chapelle du bas côté gauche, assez solide encore, croit-on, pour que les fidèles aient le temps de se sauver le jour où la grande nef s'écroulera. La tour de la façade penche de plus d'un mètre. La statue de la Vierge, qui orne le pilier du milieu dans le portail, a été restaurée il y a quelques années seulement. On lui a remis une tête, un bras et un enfant Jésus.

Au sortir de la longue tranchée que l'on traverse avant de s'ar-

rêter à Saint-Michel, on découvre sur la droite un vaste et beau paysage, au milieu duquel la tour de Montlhéry attire les regards sur la colline haute de 104 mètres qu'elle domine.

7e STATION. — SAINT-MICHEL.

5 kil. d'Épinay. — 29 kil. de Paris. — 92 kil. d'Orléans.

On trouve à cette station des voitures de correspondance pour *Marcoussis*, — trois départs par jour, 6 kil. en 45 m. (gratis), — et pour *Montlhéry* par Linas, — trois départs par jour, 3 kil. en 20 m. (gratis).

Saint-Michel n'a rien d'intéressant; mais de ce village de 615 habitants, où la compagnie d'Orléans a établi de vastes ateliers, on peut aller visiter cette *tour de Montlhéry*, dont les murs, qui ne se dérobent pas à la vue, quoi qu'en ait dit Boileau:

Sur la cime d'un mont s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Après avoir franchi l'Orge au *moulin de Groteau*, on monte en 30 minutes environ à Montlhéry, en laissant à droite le beau château de *Lormoy*, dont les grands arbres excitent l'admiration des promeneurs.

Montlhéry est une petite ville de 2800 habitants environ avec *Linas*, située sur la route de terre de Paris à Orléans, entre Longjumeau et Arpajon, et sur les pentes de la colline que couronne le vieux château auquel elle doit sa célébrité. « Est-ce Montlhéry qu'il faut dire ou Mont-le-Héry ? se demandait La Fontaine en 1663. C'est Montlhéry quand le vers est trop long, et Mont-le-Héry quand il est trop court. » Quelle qu'ait été son origine, la seigneurie de Montlhéry fut donnée, en 991, par Hugues Capet, à Théobald ou Thibaud, surnommé File-Étoupe, qui bâtit sur cette colline une forteresse redoutable. Cette forteresse n'avait pas moins de cinq enceintes et de trois terrasses élevées l'une audessus de l'autre. On n'y arrivait qu'après avoir ouvert cinq portes. Aussi, sous un successeur de File-Étoupe, devint-elle un vrai repaire de brigands. Le plus fameux de ces bandits, Guy de Trousselle, s'était même rendu si redoutable que, pour tirer

Montlhéry de ses mains et en faire une propriété royale, le roi de France, Philippe Ier, n'hésita point à contracter une alliance avec lui, en lui donnant pour gendre son fils naturel Philippe. Ce fut alors que, confiant à Louis, son fils légitime, la garde d'un château si chèrement payé, Philippe Ier prononça ces paroles rapportées par Suger :

« Mon fils, garde bien cette tour qui m'a causé tant de peines et de tourments; car, par la perfidie et la méchanceté de son seigneur, j'ai passé ma vie entière à me défendre contre lui, et je suis arrivé à un état de vieillesse sans avoir pu obtenir de lui ni paix ni repos. »



La tour de Montlhéry.

Ce sacrifice devait être inutile : Philippe de Mantes, le bâtard de Philippe Ier, disputa la possession de Montlhéry à son frère légitime Louis le Gros. Une guerre éclata, et le roi finit par se dessaisir de Montlhéry en faveur de Milon de Braie, vicomte de Troyes. Celui-ci avait pour cousin Hugues de Crécy, qui affichait aussi des prétentions sur cette seigneurie, et les soutenait les armes à la main. Hugues surprend Milon dans une embuscade, le saisit, le fait garrotter, le conduit prisonnier de château en

château jusqu'à Montlhéry, dont il s'empare; et là, pendant une nuit, il le précipite par une fenêtre, après l'avoir étranglé de ses propres mains. Le bruit de ce forfait se répand et soulève partout la plus vive indignation. Hugues est cité devant la cour de son suzerain, Amaury de Montfort, pour répondre de sa conduite et se purger par le combat de Dieu de l'accusation portée contre lui. Il se présente au jour dit: le roi de France, le roi d'Angleterre, une foule de barons et de chevaliers siégent autour du champ clos. Hugues s'est avancé d'abord avec assurance; mais tout à coup il se trouble, pâlit, déclare qu'il ne peut accepter le combat; puis il fait l'aveu de son crime, abandonne au roi de France la forteresse de Montlhéry, et va dans un monastère cacher sous une robe de moine sa honte et ses remords.

Devenus définitivement maîtres de cette importante seigneurie, les rois de France s'occupèrent d'ajouter de nouvelles fortifications au château et de fonder dans la ville des établissements utiles ou religieux. Saint Louis et sa mère, fuyant devant une insurrection des principaux seigneurs du royaume, se réfugièrent dans le château et s'y tinrent renfermés jusqu'à leur délivrance par le comte Thibaut de Champagne, qui avait été d'abord au nombre des révoltés. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit pendant que ses troupes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de Paris. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les Armagnacs, tantôt par les troupes du Dauphin, qui pillèrent ou rançonnèrent également les malheureux habitants du bourg. Enfin, dans les premières années du règne de Louis XI, il donna son nom à l'une des plus étranges batailles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La noblesse féodale venait de s'insurger contre la royauté qui s'apprêtait à la détruire ou du moins à diminuer son pouvoir. Les principaux seigneurs du royaume avaient formé la *ligue du bien public*, et marchaient sur Paris. Louis XI dévoila publiquement leurs véritables projets. « Si j'avais voulu, dit-il, augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au bien public; » puis il prit avec autant d'activité que de sagesse toutes les mesures nécessaires pour les empêcher de réussir. Heureusement

pour lui il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Les princes de Bourbon et d'Armagnac furent forcés de conclure une trêve; le comte de Charolais, — ce fils du duc de Bourgogne qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Charles le Téméraire, — ne put s'emparer de Paris ni par ruse, ni par trahison, ni par force. Le roi s'était d'abord avancé dans le Berry contre le duc de Bourbon; il revint à marches forcées au secours de sa bonne ville qui se trouvait menacée. Le comte de Charolais marcha de son côté à sa rencontre, espérant d'ailleurs se joindre au duc de Bretagne qui se faisait attendre. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry. Ni le roi ni le comte ne voulaient risquer une bataille; mais le sénéchal de Brezé, qui commandait l'avant-garde de l'armée royale, et qui se vantait d'avoir donné sa parole aux seigneurs et son corps au roi, dit : « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. » En effet, il engagea le combat malgré l'ordre formel du roi, et il fut tué un des premiers sans qu'on sût pour qui il se battait. Le mouvement donné, il fallut suivre; le roi et le comte de Charolais chargèrent; mais ils restèrent bientôt presque seuls sur le champ de bataille. Les deux armées s'enfuirent. « Du costé du roy, dit Philippe de Commines, fut un homme d'Estat qui s'enfuit jusques à Lusignan, sans repaistre, et, du costé du comte, un autre homme de bien, jusqu'au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. » Qui avait vaincu? on n'eût pu le dire. Louis XI se retira sur Corbeil, et le comte de Charolais occupa le champ de bataille. Peu de temps après, Louis XI, pour dissoudre la ligue, conclut le traité de Conflans, le plus humiliant que jamais roi de France eût souscrit avec ses sujets, et « par lequel, dit Commines, les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage; chacun emporta sa pièce. » Le roi accorda aux confédérés toutes leurs demandes, bien résolu, à l'avance, de ne pas exécuter le traité. Jamais, a dit avec raison un historien, la féodalité n'avait remporté une si grande victoire; elle se trouvait, pour ainsi dire, reconstituée, et Louis XI n'était plus, comme Louis VI, que le suzerain de ses vassaux.

Détruit en partie par les guerres de religion, le château de

Montlhéry devint peu à peu une carrière où les habitants de la ville voisine venaient chercher les pierres dont ils avaient besoin « pour se clore de murailles. » Le 15 septembre 1603, un sieur de Bellejambe obtint des lettres patentes qui l'autorisaient à exploiter les murs du château, pour en tirer des pierres et les employer à la construction de sa maison de Bellejambe, située à l'ouest et à une demi-lieue de Montlhéry; mais ces lettres patentes portent ces mots: « sans qu'il puisse toucher à la tour du donjon. »

Les ruines de Montlhéry ont encore un aspect imposant : elles se composent des débris de quatre tours qui fortifiaient la plate-forme, de portions de murailles, et de la tour du donjon presque entièrement conservée. Ce donjon, décrit dans un procès-verbal que la chambre du trésor fit dresser en 1547, était construit en « pierres grossières, de seize pieds en carré. Par dedans œuvre, les murs ont neuf pieds par bas, six, cinq, quatre par haut d'épaisseur. Les premier et deuxième étages de ladite tour ou donjon sont voûtés en dedans, et dans le premier étage est un moulin à bras; trois enrayures de charpente par le haut; le comble de charpenterie couvert en ardoises et en plomb, et garni de mardelles et allées au pourtour. » La tour de ce donjon a encore aujourd'hui 32 mètres d'élévation; une tourelle un peu moins haute y est accolée; elle renferme l'escalier. Une autre tour, moins bien conservée, ne s'élève pas à plus de 10 mètres au-dessus du sol. Quelques travaux ont été faits pour empêcher une plus grande dégradation de ces intéressants débris, et pour permettre aux curieux de les visiter sans danger. Un gardien y guette du matin au soir les étrangers afin de les faire descendre dans les caveaux et monter au haut de la tour, d'où l'on découvre un vaste et beau panorama. Du reste, on jouit déjà d'une vue magnifique en se promenant dans les jardins nouvellement plantés qui conduisent à ces ruines pittoresques.

Entre la tour de Montlhéry et la route de Saint-Michel est un *tumulus* gaulois qu'on appelle la *Motte de Montlhéry*.

Pour entrer dans la ville, après avoir visité la vieille forteresse féodale, on peut passer par une porte, la *porte Baudry*, sur laquelle on lit l'inscription suivante : « Cette porte, bâtie dès l'an 1015,

par Thibaud File-Étoupe, fut rebâtie en 1589, sous Henri III, et restaurée sous le consulat de Bonaparte, l'an VIII de la République, par Goudron du Tilloy, maire. » En sortant, au contraire, de Montlhéry par cette porte, on descend à *Linas*, village de 1300 habitants, dont les maisons se confondent avec celles de Montlhéry.

Montlhéry est une petite ville bien bâtie, mais triste. Elle possède un théâtre, de beaux magasins, plusieurs pâtisseries, de beaux cafés, une grande place, etc. On remarque les vieilles sculptures qui ornent la porte de son hospice civil. Son église ne vaut pas une visite : c'est un mélange assez laid de constructions appartenant à diverses époques.

Quand on a quitté la station de Saint-Michel, on découvre encore, à sa droite, une jolie vue sur la vallée de l'Orge, dont on ne tarde pas à s'éloigner pour monter sur le plateau qui la sépare de la vallée de la Juine. Ce plateau n'a rien de pittoresque.

8e STATION. — BRETIGNY.

2 kil. de Saint-Michel. — 31 kil. de Paris. — 90 kil. d'Orléans.

Bretigny, village de 829 habitants, est situé à l'extrémité du plateau, dans un petit vallon arrosé par plusieurs ruisseaux tributaires de l'Orge. Son église, qui couronne une hauteur, se nomme le *Guet Saint-Pierre.* Un beau parc entoure le château voisin *de la Fontaine.* Son vin *fait danser les chèvres*, si l'on en croit un proverbe bien connu. Le traité si humiliant pour la France, qui suivit la bataille de Poitiers, fut signé dans un village du même nom situé près de Chartres.

9e STATION. — MAROLLES.

6 kil. de Bretigny. — 37 kil. de Paris. — 84 kil. d'Orléans.

Des voitures de correspondance conduisent de Marolles à *Arpajon*, 4 kil. en 30 m. pour 30 c., cinq départs par jour ; — à *Saint-Chéron* par Boissy Saint-Yon, 15 kil. en 1 h. 15 m. ; — à *Dourdan* par Saint-Chéron, 24 kil. en 2 h. 30 m. pour 2 fr. et 1 fr. 50.

Marolles, village de 430 habitants environ, est situé sur le point le plus élevé du plateau auquel il donne son nom ; car le

chemin de fer, qui a monté de 52 mètres 36 centimètres depuis Juvisy, y est à 90 mètres 50 centimètres au-dessus de la mer. Il n'offre, du reste, absolument rien d'intéressant.

Arpajon ne mérite pas une visite; mais la vallée de l'Orge, dans laquelle sont situés *Saint-Chéron* et *Dourdan*, est une des plus belles et des plus intéressantes vallées des environs de Paris On en trouvera la description détaillée dans l'*Itinéraire des environs de Paris* ou dans l'*Itinéraire de la France* (*centre et midi*), par Adolphe Joanne.

C'est à la station de Marolles que l'on doit s'arrêter si l'on veut visiter la *poudrerie du Bouchet*. Cette poudrerie, qui existait depuis le commencement du XVII[e] siècle à Essonnes, a été transférée en 1824 au Bouchet, situé à 5 kilomètres de Marolles, ou à 6 kilomètres de la station de ce nom. On y fabrique les diverses espèces de poudres dont l'usage est autorisé en France, savoir : la poudre à canon, la poudre à fusil, la poudre de chasse, la poudre de mine et la poudre pour le commerce extérieur. On y emploie concurremment tous les procédés de fabrication en usage dans les autres poudreries. Les usines marchent au moyen de trois chutes d'eau successives fournies par la petite rivière de Juine, qui se jette dans l'Essonne à quelques pas au-dessous de l'établissement.

La quantité de poudre que peut produire le Bouchet en une année peut être évaluée en moyenne à 700 000 kilogrammes.

Bien que l'entrée des poudreries soit généralement interdite aux étrangers par mesure de précaution contre les accidents auxquels sont exposés ces établissements, ils peuvent être admis à les visiter lorsque le commissaire des poudres qui dirige la fabrication le juge convenable.

Afin que les explosions ne soient pas trop dangereuses, on a multiplié le nombre des ateliers, dont chacun, formant un petit bâtiment isolé, se trouve séparé de ses voisins par un espace assez grand qui est en outre planté de bouquets d'arbres pour arrêter les matériaux que pourrait projeter la poudre.

Près du Bouchet, et dans la vallée de l'Essonne, on exploite d'immenses *tourbières*, dont les produits, réduits de volume au moyen de la presse hydraulique, sont expédiés sur Paris, où ils

sont employés de diverses manières, et notamment au chauffage des fourneaux dans lesquels on fond l'asphalte avant de l'étendre sur les trottoirs.

Après avoir laissé, à droite, le village de *Cheptainville*, on décrit une forte courbe pour venir s'arrêter à la station de Bouray.

10e STATION. — BOURAY.

3 kil. de Marolles. — 40 kil. de Paris. — 81 kil. d'Orléans.

Des voitures de correspondance conduisent de Bouray (quatre départs par jour) à la *Ferté-Aleps*, 8 kilomètres en 1 h. pour 75 c., et à *Malesherbes* (deux départs par jour) par Vayres, Maisse, Gironville et Boigneville, 32 kil. en 4 h. pour 1 fr. 75 c.

Bouray, qui compte une population de 660 habitants, se trouve situé à plus d'un kilomètre de la station, sur la rive droite de la Juine, près de laquelle on remarque le beau château de *Frémigny*.

Au delà de la station de Bouray, on traverse le beau parc du *château de Mesnil-Voisin*, dont on aperçoit, sur la gauche, une aile et un bastion. Le château, qui appartient actuellement à M. le duc de Polignac, est sur la rive droite de la Juine. Une avenue qui aboutit à sa façade remonte le versant boisé de la vallée que domine à cent vingt-quatre mètres une tour moderne. Rien de plus charmant que cette partie du trajet. Partout où l'on porte ses regards on aperçoit des arbres, des rochers, des châteaux, des maisons de campagne.

11e STATION. — LARDY.

3 kil. de Bouray. — 43 kil. de Paris. — 78 kil. d'Orléans.

Lardy — 724 habitants — rappelle tout à la fois Marguerite de Valois, qui s'y était fait construire une charmante retraite et qui y composa, dit-on, quelques-unes de ses poésies, le marquis de Dangeau, qui y naquit en 1638, et son dernier seigneur, le maréchal duc de Broglie, qui termina une vie glorieuse de combats et de victoires, dans l'exil, à Münster, en 1804. On vit longtemps sur la porte du château de Lardy les quatre canons dont le roi avait fait présent au brave maréchal, en souvenir de ses batailles.

Lardy dépassé, apparaît un moment, dans la jolie vallée de la Juine, le château de *Gillevoisin*, dominé par le bois d'Auvers. Plus loin, à gauche, on remarque, au bout d'une avenue que le chemin de fer a coupée pour passer, le château de *Chamarande*, construit au XVII[e] siècle par Mansard. Les murs sont en grès d'Étrechy et en briques. Une eau vive circule dans les fossés qui l'entourent. Une magnifique futaie décorait autrefois le parc planté par



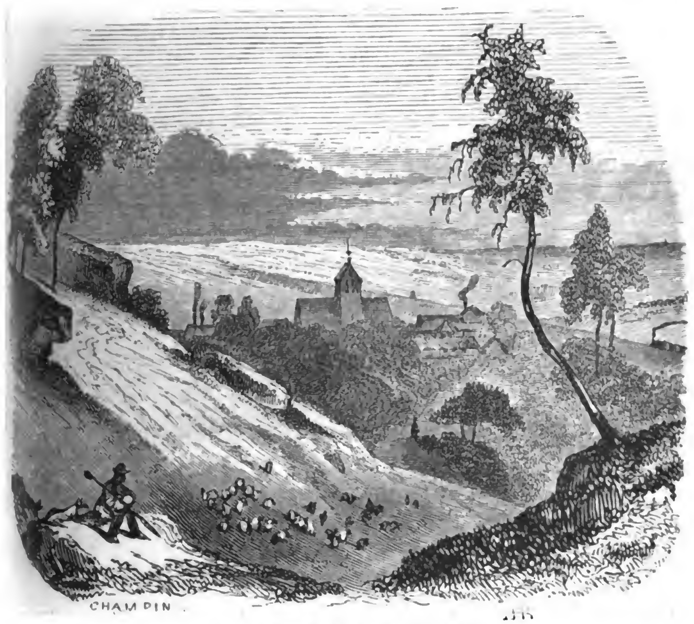
Le château de Chamarande.

Le Nôtre, qui a semé tant de chefs-d'œuvre dans toute cette partie du département de Seine-et-Oise. Elle vient d'être abattue par les spéculateurs qui ont acquis cette belle propriété à la mort du marquis de Talaru. Quelques-uns de ses chênes ont rapporté, dit-on, plus de 1000 francs. Enfin, le château de *Gravelles* se montre sur la rive droite de la Juine, au-dessous du village d'*Auvers-Saint-Georges*.

12ᵉ STATION. — ÉTRECHY.

6 kil. de Lardy. — 49 kil. de Paris. — 72 kil. d'Orléans.

Étrechy — 1200 habitants environ — doit sa prospérité à l'exploitation des rochers des grès qui l'entourent et à son commerce de chevaux. Il s'appelait autrefois Étrechy le Larron, et l'auteur des *Antiquités des villes de France*, André Duchesne.



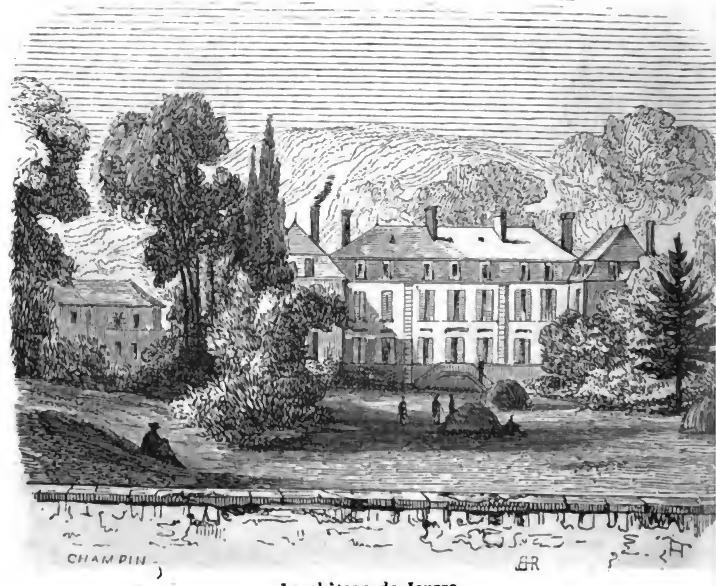
La montée de Fontaine-Livault.

ajoutait que c'était un « lieu duquel un long bois de hestres et futeaux s'estendoit jusques en cette vallée de Tourfour (Torfou), vraye retraite de voleurs et recommandable à si longues années par les pilleries et les meurtres qui s'y sont faits aux siècles passés. »

Sur la droite, au fond d'un vallon sauvage et au milieu d'un

bois pittoresque, on voit encore quelques ruines d'un ancien château fort jadis flanqué de hautes tours et environné de fossés profonds ; c'est le château de *Roussay*, construit, dit-on, par les Templiers. La colline, parsemée de rochers et d'arbres, au bas de laquelle il est situé, se nomme la montée de ***Fontaine-Livault.***

Le convoi, en sortant d'Étrechy, traverse la grande route de Paris à Orléans sur un pont en biais, élevé de 7 mètres et demi,



Le château de Jeurre.

long de 20 mètres, et dont les arches ont 8 mètres d'ouverture : près de la butte Saint-Martin, il n'est plus qu'à 77ᵐ,50 au-dessus du niveau de la mer, mais il ne tarde pas à remonter, car il s'élève de 13ᵐ,50 pour venir passer sur les coteaux qui bordent au nord et à l'ouest la ville d'Étampes. Avant d'entrer dans les tranchées qui précèdent la gare d'Étampes, on a encore le temps de jeter un coup d'œil à gauche sur la vallée de la Juine. Le ***moulin de Pierre Brou*** attire d'abord l'attention, près du ***moulin de Vaux***,

par l'originalité de sa construction. On laisse ensuite à droite le *château de Jeurre*, entouré de canaux où court une eau vive. Près de ce château est le village de *Champigny*, dans lequel Diane de Poitiers s'était fait bâtir un château aujourd'hui détruit entièrement. Ce fut là que, déchue de son pouvoir, elle alla, résignée, chercher dans l'ombre l'oubli de sa grandeur et de sa disgrâce. Henri n'avait pas encore rendu le dernier soupir, lorsque Catherine de Médicis lui envoya l'ordre de restituer les pierreries de la couronne et de s'éloigner de la cour. « Le roi est-il mort? demanda-t-elle au messager de la reine. — Non, madame; mais il ne passera pas la journée. — Eh bien, je n'ai donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que, quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre longtemps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. »

Plus loin, enfin, sur la rive gauche de la Juine, un beau massif d'arbres, au-dessus duquel s'élève la tour de l'église de *Morigny*, cache le château *Brunehaut*, l'une des plus agréables promenades des habitants d'Étampes. On s'enfonce dans les tranchées au sortir desquelles on aperçoit la ville d'Étampes entourée d'arbres et dominée par la tour Guinette.

13e STATION. — ÉTAMPES.

7 kil. d'Étrechy. — 56 kil. de Paris. — 65 kil. d'Orléans. — 180 kil. de Tours. — 375 kil. de Nantes. — 527 kil. de Bordeaux.

Un BUFFET a été établi à la station d'Étampes, où tous les trains s'arrêtent au moins cinq minutes. Les HÔTELS situés dans la ville sont ceux du *Grand-Courrier*, du *Bois de Vincennes* et de la *Ville de Rouen* (Grande rue Saint-Jacques). Des VOITURES DE CORRESPONDANCE partent de l'embarcadère pour *Auneau* par Anthon, 32 kil. en 2 h. 30 m. pour 4 fr. 25 c. C'est à Toury que l'on prend maintenant les voitures pour Pithiviers (*voir* ci-dessous).

Étampes. — en latin *Stampa*, — ne doit pas son nom et son origine à des Troyens fugitifs qui l'auraient appelée *Tempé* en souvenir de la célèbre vallée de la Thessalie. Clément Marot adopte

cette opinion dans les vers qu'il adressait à la duchesse d'Étampes, Anne de Pisseleu.

Ce plaisant val que l'on nommoit Tempé
(Dont mainte histoire est encore embellie),
Arrousé d'eaux, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie :
Jupiter roi, qui les cœurs gaigne et lie,
L'ha de Thessale en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué,
Car pour Tempé veut qu'Estampes s'appelle.
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

L'époque de la fondation d'Étampes et l'étymologie de son nom sont inconnues. On sait seulement qu'elle existait déjà au VIe siècle, et qu'en 604 le roi Thierry y remporta une victoire complète sur son oncle Clotaire, dont il fit prisonnier le fils Mérovée. 30 000 hommes restèrent sur le champ de bataille. On appelle encore le *champ des morts* le terrain dans lequel ils furent ensevelis.

En 911, Étampes fut prise, pillée et saccagée par les Normands, sous la conduite de leur roi Rollon.

Plusieurs conciles se tinrent à Étampes aux XIe et XIIe siècles. Dans celui de 1130, appelé à se prononcer entre les papes Anaclet II et Innocent II, saint Bernard fit triompher la cause d'Innocent II. Dix-sept années plus tard, 1147, les principaux seigneurs du royaume, convoqués à Étampes par Louis le Jeune, qui se préparait à partir pour la Terre sainte, y décidèrent que, pendant l'absence du roi, le pouvoir serait confié aux mains habiles de l'abbé Suger.

Le château des *quatre-tours*, bâti au XIe siècle, à Étampes, par Constance, épouse en secondes noces du roi Robert, et habité par plusieurs rois de France, servit de prison, de 1200 à 1212, à la reine Ingeburge, sœur du roi de Danemark, pour laquelle Philippe Auguste conçut le jour même de son couronnement (1193) une antipathie si étrange et si invincible que les contemporains l'attribuèrent à un maléfice. On sait les conséquences que cet inexplicable divorce eut pour la France. Trois ans après avoir répudié la reine qu'il avait confinée d'abord dans un couvent du

Tournaisis, à Cisoing, où il n'eut pas même l'humanité de pourvoir convenablement à ses besoins, Philippe, en dépit des menaces du souverain pontife, Célestin III, épousa Agnès de Méranie. Le successeur de Célestin, Innocent III, le somma d'abord vainement de rentrer dans le devoir et de renvoyer sa concubine; en 1200 il l'excommunia et il interdit l'exercice du culte dans tout le royaume. Philippe lutta longtemps contre le souverain pontife, mais il dut lui céder. Il se sépara d'Agnès de Méranie, reconnut la nullité de leur union, et reprit provisoirement Ingeburge. Agnès mourut bientôt de douleur, et Philippe, désespéré de sa mort, renvoya une seconde fois Ingeburge à Étampes, où il l'emprisonna avec une dureté impardonnable pendant onze années. Enfin, en 1212, comme il ne pouvait ni la forcer à prendre le voile, ni obtenir du pape l'annulation de son mariage, il la reprit dans un moment où de graves intérêts politiques lui rendaient nécessaire l'appui de Rome; mais elle ne fut jamais heureuse avec lui. Elle lui survécut plusieurs années. Sa prison devint, après sa mise en liberté, une prison d'État.

Philippe Auguste fut le dernier roi de la troisième race qui posséda Étampes en toute propriété. Elle appartint tour à tour à Blanche de Castille, mère de saint Louis, au frère de Philippe le Bel, à Charles d'Évreux, en faveur duquel Charles le Bel l'érigea en comté (1325), au duc de Berri (1355), qui la céda au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Pendant les sanglantes rivalités des Bourguignons et des Armagnacs, elle fut souvent envahie, rançonnée, pillée par le parti d'Orléans. En 1411, le dauphin, qui faisait alors ses premières armes, vint l'assiéger avec les ducs de Bourgogne, les comtes de Nevers, de la Marche, de Penthièvre, etc. Elle s'empressa de lui ouvrir ses portes, mais le sire de Boisrodon s'enferma dans la forteresse, où il soutint un siége si long que le dauphin allait le lever, lorsqu'un bourgeois de Paris, nommé Roussel, fit construire au pied d'une haute tour, dernier refuge des assiégés, une sorte de toit incliné, à l'abri duquel des ouvriers pratiquèrent une brèche. Boisrodon fut forcé de capituler. On rendit à leurs familles les dames et demoiselles de sa compagnie, qui, « pendant le siége avaient, au dire de la chronique, tendu leurs tabliers aux assiégeants en signe de bra-

vade, comme pour y recevoir les pierres qu'on leur lançait et qui ne pouvaient les atteindre. » Boisrodon obtint la vie sauve, mais ses soldats, pour lesquels il n'avait rien stipulé, furent massacrés, à l'exception de trente, emmenés garrottés à Paris. Du reste, il eut une fin tragique. La reine Isabeau de Bavière le prit pour amant, et Charles VI, las de son insolence croissante, le fit jeter à la Seine, enfermé dans un sac sur lequel on lisait cette terrible inscription : « Laissez passer la justice du roi. »

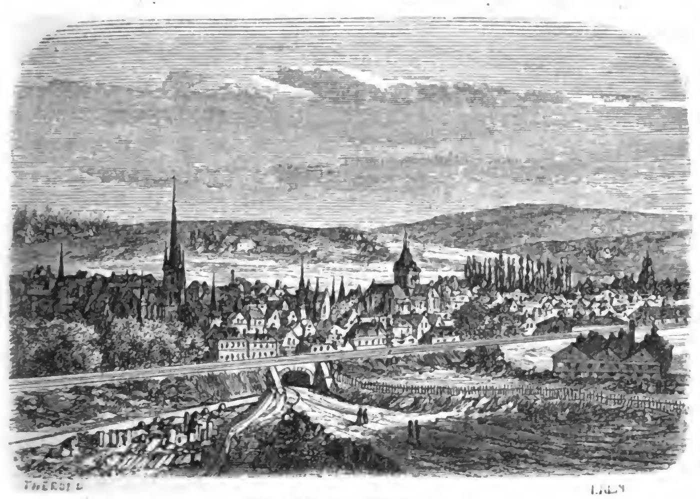
Louis XI s'était emparé du comté d'Étampes : il le donna à Jean de Foix, comte de Narbonne. Après la mort de Gaston de Foix, tué à Ravennes, Anne de Bretagne hérita de ce comté qu'elle transmit à sa fille Claude de France, femme de François Ier. Au commencement du XVIe siècle, François Ier en fit un duché en faveur de Jean de Brosses, qu'il maria avec Anne de Pisseleu, sa maîtresse. Vaincue, sous Henri II, par Diane de Poitiers, Anne se retira dans un cloître, cédant à sa rivale l'amour du roi et le titre de duchesse d'Étampes.

A demi ruinée par le séjour de six semaines que les troupes allemandes y firent en 1562, pendant les guerres de religion; prise d'assaut en 1567 par le capitaine Saint-Jean, frère du comte de Montgommery ; rendez-vous des troupes de la Ligue en 1589 ; tombée enfin au pouvoir d'Henri III dans la même année, la ville d'Étampes vit, en 1590, ses fortifications rasées par ordre d'Henri IV, sur la demande de ses habitants.

Pendant les troubles de la Fronde (1652), Turenne vint assiéger à Étampes l'armée du prince de Condé, que commandait le comte de Tavannes. Louis XIV, encore enfant, amené à ce siége par Mazarin, y eut, dit-on, le courage de passer d'un quartier à l'autre sous le feu d'une canonnade assez vive. Comme il demandait, le soir, à Laporte, son valet de chambre, si le canon lui avait fait peur, celui-ci, qui était ce jour-là créancier du roi et qui aurait bien voulu cesser de l'être, répondit : « Ordinairement on n'a point peur, quand on n'a point d'argent. » Laporte ajoute dans ses *Mémoires* : « Il m'entendit et se prit à sourire; mais personne n'en devina la cause. Le roi voyait quantité de malades et estropiés qui couraient après lui, demandant de quoi soulager leur misère, sans qu'il eût un seul douzain à leur donner : de quoi tout le

monde s'étonnait fort. » En effet, le cardinal Mazarin venait d'enlever au jeune roi les cent louis d'or que lui avait comptés le surintendant des finances pour qu'il en fît une distribution aux soldats blessés.

Après deux semaines de bombardements et d'assauts inutiles qui avaient été très-meurtriers, Turenne dut lever le siége d'Étampes pour aller attaquer l'armée du prince de Lorraine, campée près de Paris. Mais la ville était à moitié détruite, et la peste en



Vue générale d'Étampes.

décima bientôt les habitants ruinés. Vincent de Paul accourut à leur secours. Il soigna les malades, il enterra les morts, il pourvut au sort des orphelins ; enfin, il releva complétement le moral de cette population abattue par tant de fléaux. Mais en 1663, La Fontaine, allant dans le Limousin, faisait encore d'Étampes la description suivante : « Nous regardâmes avec pitié ses faubourgs. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous côtés ; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la Grande. »

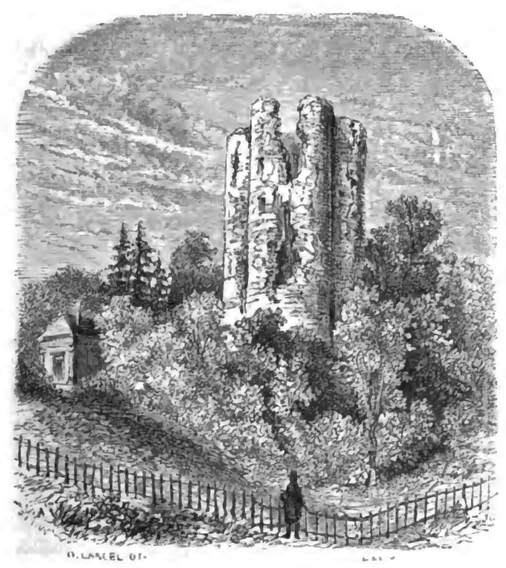
Le 3 mars 1792, le marché d'Étampes fut envahi par une bande d'imbéciles et de forcenés, armés de sabres et de fusils, qui taxèrent de force le prix du pain. Le maire, Henri Simonneau, les menaça de faire exécuter la loi martiale. Blessé par l'un de ces misérables, il leur dit avec fermeté : « Ma vie est à vous, vous pouvez me tuer, mais je ne manquerai pas à mon devoir. » Deux coups de feu l'étendirent mort. L'Assemblée nationale décréta en son honneur l'érection d'un monument qui n'a jamais été commencé. On se contenta de célébrer une fête que le même vote avait instituée.

Étampes a réparé, par son industrie et par son commerce, tous les désastres des siècles passés. Elle est aujourd'hui une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, et elle a une population de 8083 habitants, parmi lesquels on compte de riches propriétaires. Elle doit sa prospérité actuelle à ses beaux moulins, au commerce des grains et des farines, à ses lavages de laine, etc. Elle possède, outre un *tribunal de première instance*, un *collége communal*, dont la fondation remonte à François Ier, un *Hôtel-Dieu*, un *vaste grenier de réserve* pouvant contenir 14 000 quintaux métriques de blé et une *salle de spectacle* récemment construite. On lui bâtit une nouvelle *sous-préfecture*.

La gare du chemin de fer, située à mi-côte, dans la partie supérieure de la ville, est dominée par les ruines gigantesques et étrangement crevassées de la *tour Guinette*, seul reste de ce château formidable si souvent assiégé, pris et repris, et qui avait aussi, dit-on, été construit par le fils de Hugues Capet. Quelques étymologistes font venir son nom de Guinette du vieux mot français *guigner*, voir de loin, observer, parce qu'en effet sa situation et sa hauteur la rendaient singulièrement propre à cet usage. La tour Guinette et le terrain boisé et clos qui l'entoure appartiennent à M. le curé de Notre-Dame. Si l'on veut visiter de près ces ruines curieuses, il faut aller demander la clef de l'enclos à la servante du curé. Autrefois on montait jusqu'au haut de la tour; mais les escaliers ou plutôt les échelles qui y conduisaient ayant été en partie détruites, les amateurs sont obligés de renoncer à cette ascension. La ville d'Étampes n'a pas voulu faire le sacrifice de 6000 fr. pour acquérir la tour Guinette. En montant sur

les terrains vagues ou dans les champs qui avoisinent cette tour habitée par les corbeaux, on découvre un joli point de vue.

En descendant la rue qui aboutit à l'embarcadère, on se trouve en face de *Saint-Basile*, dont le portail roman a été récemment restauré, et dont le portail latéral est de la Renaissance. Cette église, la plus riche d'Étampes, aurait besoin de grandes réparations. Son clocher roman, recouvert d'un toit en ardoise du style de la Renaissance, a été coupé en deux par



La tour Guinette, à Étampes.

d'ignobles petits toits d'ardoise. Du reste, Saint-Basile est restée inachevée, car on voit à la façade extérieure du chœur un médaillon au milieu duquel sont gravés ces mots : *Faxit Deus percifiar. Anno* 1569.

En face du côté droit de Saint-Basile, dans la rue Sainte-Croix, les regards sont attirés par une maison qui, malgré les divers outrages qu'elle a subis, a conservé son caractère du XVIe siècle. C'es la *maison de Diane de Poitiers*. La cour intérieure mérite surtout

la visite des amateurs. Ils y admireront une jolie porte et deux charmantes fenêtres surmontées de deux louvres et ornées de sculptures (1554).

A l'angle de la rue Sainte-Croix et de la rue du Pain, une maison à tourelles, badigeonnée d'une assez vilaine couleur, passe pour avoir été l'*hôtel d'Anne de Pisseleu.* On remarque dans la cour, à droite, une porte basse surmontée d'un médaillon mutilé de François Ier, et un ravissant bas-relief au-dessus de la porte



L'hôtel de ville d'Étampes.

principale. Près du buste reconnaissable de François Ier, on lit la date de 1538.

La rue du Pain conduit à l'*hôtel de ville*, ancienne construction à tourelles qui vient d'être agrandie et restaurée, et en face de laquelle on a construit une *caisse d'épargne.* Notre gravure nous dispense de toute description. Le grand salon de réception a été décoré avec goût dans le style de la Renaissance. On peut s'adresser au concierge pour le visiter.

Le *tribunal*, bâti sur l'emplacement du palais des Quatre-Tours,

n'a d'autre mérite que d'être voisin de la prison, et flanqué de deux maisons destinées à loger la gendarmerie.

A peu de distance de Saint-Basile et de l'hôtel de ville, à peu



L'église Notre-Dame d'Étampes.

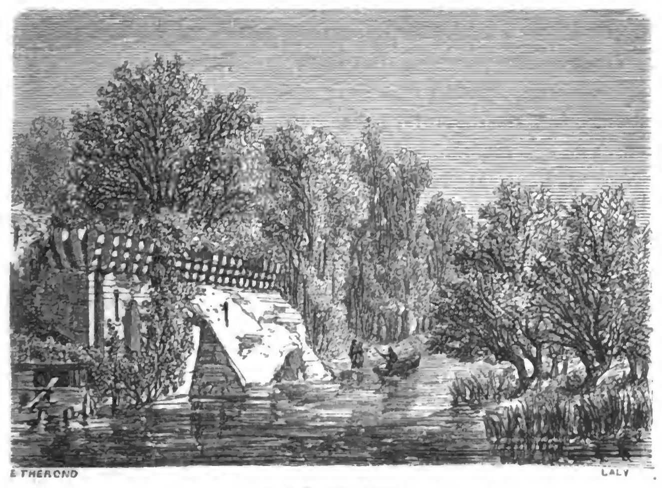
près au centre de la partie de la ville qu'on appelait autrefois Étampes-le-Châtel, s'élève l'église de *Notre-Dame*. A l'extérieur, cette église se fait remarquer par l'ancienneté et la singularité de son architecture. Ses murs sont, en grande partie, couron-

nés d'un rang de créneaux, comme ceux d'une forteresse. Aussi a-t-on pensé qu'elle complétait un système de fortifications déjà composé du palais et du château. La tour du clocher, d'une forme élégante, est surmontée d'une flèche octogone qu'entourent à sa base quatre clochetons percés à jour; elle vient d'être restaurée. Le portail latéral, qui s'ouvre sur la place du Marché et qui est construit dans le style ogival, était orné de curieuses sculptures malheureusement mutilées, représentant des scènes du Nouveau Testament, l'Annonciation, la Naissance du Christ, la Fuite en Égypte, etc. Il date du XIIIe siècle.


Tour penchée de Saint-Martin, à Étampes.

L'intérieur de Notre-Dame ne ressemble à celui d'aucune autre église. C'est un mélange de constructions de toutes les époques et de tous les styles, sans aucune régularité de forme dans l'ensemble. De chaque côté du chœur, terminé par un mur plat, sont deux chapelles qui n'ont ni la même longueur ni la même largeur. Dans une de ces chapelles, à gauche du chœur, on remarque deux statues en pierre du XIIe siècle; à gauche, en regardant le chœur, s'ouvre dans le transsept la chapelle du sépulcre, qui contient quelques sculptures, mais qui, fermée par une affreuse porte en bois derrière laquelle pend un rideau malpropre, paraît fort négligée. Du côté opposé à l'entrée du chœur, on a placé une jolie petite statue, signée Robert, 1846, et qui représente un enfant Jésus contemplant une couronne d'épines.

Étampes possède deux autres églises. *Saint-Gilles*, située au milieu de la ville, au delà du théâtre, n'a absolument rien d'intéressant. *Saint-Martin*, située à l'extrémité supérieure de la ville, mérite au contraire la visite des archéologues; mais elle plaira médiocrement aux simples curieux. Elle est d'ailleurs en si mauvais état qu'elle semble menacer ruine. On remarque surtout ses trois chapelles construites derrière le chœur, et sa tour isolée, qui, bâtie au XVe siècle, masque l'ancien portail. Cette tour repose sur un terrain bourbeux qui a fléchi. Elle penche d'un côté



Les Portereaux.

ainsi que la façade de l'église, dont l'inclinaison est encore plus forte que celle de la tour. Saint-Martin, l'église la plus ancienne d'Étampes, fut fondée sous Clovis et rebâtie dans la première moitié du XIIe siècle.

La vallée dans laquelle Étampes se trouve située est arrosée par trois cours d'eau qui fécondent de nombreuses prairies et font tourner, à Étampes seulement, près de quarante moulins; ces trois cours d'eau sont la *Juine*, la *Chalouette* et la *Louette*. Ils se réunissent pour former la rivière d'Étampes. On y pêche d'excellentes écrevisses. Leurs bords offrent d'agréables pro-

menades. On appelle la *promenade des prés* le boulevard qui longe la ville parallèlement au chemin de fer, mais du côté opposé. Cette promenade aboutit près de l'église Saint-Martin aux *portereaux*, où l'on remarque des débris d'anciennes fortifications. La *promenade du port*, située près de la porte de Paris, doit son nom à un port établi vers la fin du xve siècle et destiné à l'embarquement des blés de la Beauce, qu'un canal transportait à la Seine. Il n'existe plus aucun vestige de ce canal ni de ce port, mais la promenade a conservé son nom. C'est dans cette promenade, ombragée de grands et beaux arbres, et près de laquelle on voit à droite les anciennes murailles d'Étampes, que se tient à la Saint-Michel une foire importante, instituée il y a sept siècles par Louis VII, en faveur d'une ancienne maladrerie. Les deux terrasses plantées d'arbres, entre lesquelles passe le chemin de fer, s'appellent, celle du bas, la *promenade d'Henri IV*, et celle du haut, la *promenade du chemin de fer*. De cette dernière, on voit bien la ville et la vallée.

Un quartier d'Étampes porte le nom bizarre d'*Ecce homo*, on ne sait pourquoi. Au milieu de la place de ce quartier s'élevait jadis une croix. Un jour on vit un homme aiguiser un poignard sur la pierre qui supportait cette croix. « Que faites-vous là ? lui demanda un des spectateurs. — J'aiguise un poignard qui fera longtemps parler de moi, » répondit-il. Cet homme était Ravaillac; ce poignard, celui avec lequel il tua Henri IV.

Si l'on doit en croire Philippe de Commines, les *fusées* auraient été inventées à Étampes, en 1465, par Jean Boutefeu ou Jean des Serpents. Enfin Étampes est la patrie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Une des plus agréables promenades que l'on puisse faire dans les environs d'Étampes, c'est d'aller visiter le beau parc du *château Brunehaut*, situé à 25 ou 30 minutes de la ville, sur la route de Paris. On suit d'abord cette route jusqu'au delà du hameau de *Saint-Michel;* puis, après avoir laissé à droite le chemin de Morigny, on prend à droite une belle allée sablée qui s'enfonce dans un joli bois, et bientôt on trouve la grille du parc complaisamment ouverte aux visiteurs. Le château doit son nom à un ancien manoir qui passait pour avoir été habité par la reine

Brunehaut et dont il ne reste aucun vestige. De construction toute moderne, il n'a en lui-même rien de remarquable; mais le parc, traversé par la Juine qui y forme une pièce d'eau, est aussi bien dessiné que bien entretenu; il renferme, outre de magnifiques pelouses, de très-beaux arbres et une colonne élevée en l'an IX par Charles Viart à la Concorde civile. Sur cette colonne on lit : « La jeunesse, apprenant les fautes de ses pères, saura que nous avons tourné les armes contre nous-mêmes. » Cette belle propriété appartient actuellement à M. le vicomte Viart. Si l'on ne veut pas revenir à Étampes par le même chemin, on sort du parc à son extrémité supérieure près du moulin,

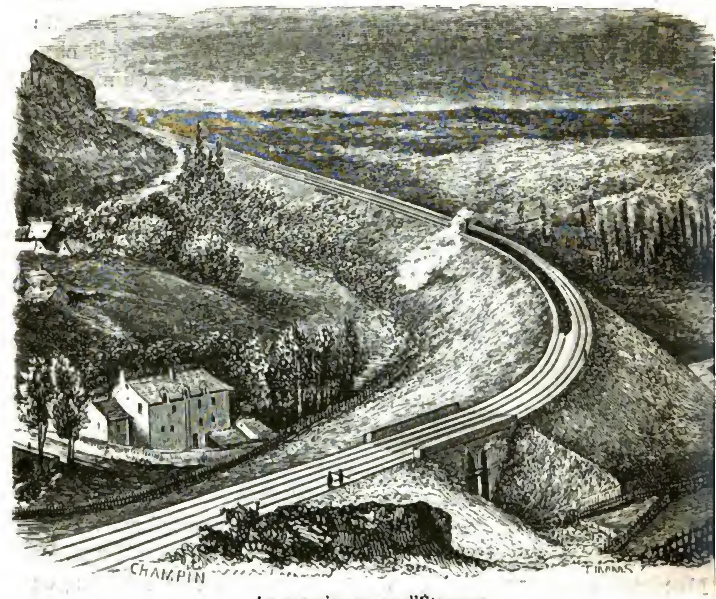


L'église Saint-Martin d'Etampes.

et, traversant la Juine, on va visiter à *Morigny*, situé sur la rive droite de la rivière, la tour gothique de son ancienne abbaye. De Morigny, on gagne Étampes, en vingt ou vingt-cinq minutes, en suivant les rives de la Juine et en passant devant le château de *Vaudouleurs*.

Quand on s'éloigne de la gare d'Étampes, on passe entre les deux promenades qui dominent la voie à des hauteurs inégales, et que des ponts de bois font communiquer entre elles; on traverse ensuite une profonde tranchée, au sortir de laquelle on aperçoit, à gauche, le faubourg et l'église Saint-Martin, puis on franchit sur deux beaux viaducs les deux ruisseaux la Louette et la Chalouette, qui, descendus de deux vallons opposés, arrivent à Étam-

pes parallèlement dans la même vallée. Alors, suivant la vallée de l'Héméry, on monte sur le plateau de la Beauce par une rampe de 8 millimètres par mètre, et de 6300 mètres de longueur. C'est au sommet de cette rampe que le chemin de fer de Paris à Orléans atteint son maximum de hauteur, qui est de 145^{m},81 au-dessus de la mer, et de 110^{m},16 au-dessus de Paris; il s'est par conséquent élevé de 54^{m},81 de la station d'Étampes à ce point



La grande rampe d'Étampes.

culminant. De ce point il descend de 28^{m},21 jusqu'à Orléans. La différence du niveau entre les deux points extrêmes, c'est-à-dire entre Paris et Orléans, est donc de 81^{m},95.

Avant même de parvenir sur le plateau, on a remarqué un changement complet dans le paysage; plus de villages, de hameaux, de châteaux, de villas, de forêts, de parcs ni de jardins, mais de vastes plaines de blé ou de chanvre, selon la saison, sur lesquelles l'œil, fatigué de leur aspect monotone, cherche en vain

des habitations ou des arbres. Ces plaines, personne ne l'ignore, produisent une énorme quantité d'excellentes céréales; mais à les voir si désertes, on est toujours tenté de se demander où se cache la population qui vit de leur culture et de leur exploitation; c'est la *Beauce*.

La Beauce était appelée autrefois *Belsia*, *Belsa*, *Bella*. Belsia, dit un poëte du VI[e] siècle, Fortunat Venance, évêque de Poitiers,

Belsia, triste solum, cui decunt bis tria solum :
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus....

« Beauce, triste pays, auquel il ne manque que six choses : des sources, des prés, des bois, des pierres, des arbres à fruits et des vignes.... »

Sous la domination romaine, cette contrée était occupée par les Carnutes; elle comprend à présent une partie des départements de Seine-et-Oise, du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir. On la divise en haute Beauce, basse Beauce et Beauce pouilleuse. C'est la haute Beauce que traverse le chemin de fer.

La Beauce pourrait produire des arbres. Du temps des druides elle était couverte de forêts; mais le paysan beauceron, qui, du reste, trouve ses plaines magnifiques, n'en plante pas parce que le blé lui rapporte plus que le bois ne lui rapporterait, et parce que l'ombre des arbres pourrait diminuer le *rendement* de sa récolte. Le paysan beauceron, qui pourrait l'en blâmer? est plus calculateur qu'artiste.

Dans la relation d'un voyage de Paris en Limousin, en 1663, (*Lettres à Mme de La Fontaine*), La Fontaine raconte ainsi, d'après une vieille tradition, l'origine de la Beauce :

La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit et fit la mauvaise;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tout d'une voix,
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine

De monter, de descendre et remonter encor.
« Quoi ! toujours mont et jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Oh, oh ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez !
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sous vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace,
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Epargnons la Touraine,
Et le Blaisois ; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin.
Mettons-les dans le Limousin. »

« Ceux de Blois, ajoutait La Fontaine, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leur charge. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait; vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. »

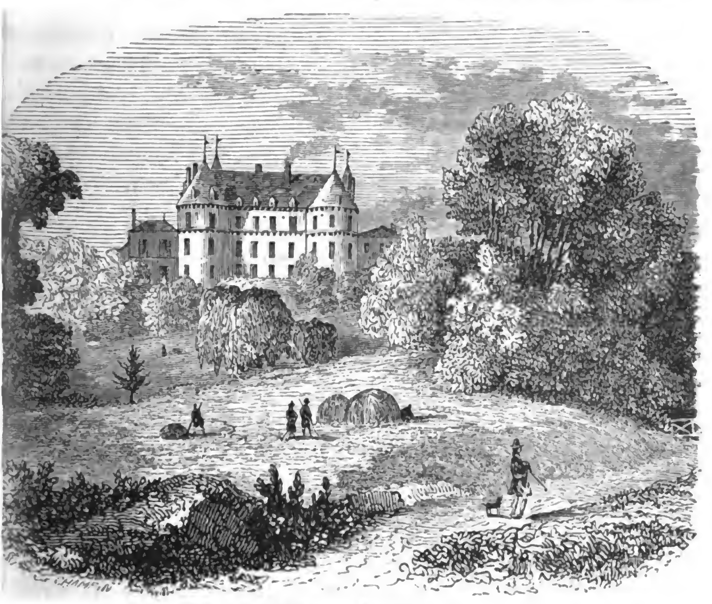
La Fontaine n'est pas d'accord avec Rabelais. Dans le chapitre XVI du livre Ier de *Gargantua*, Rabelais raconte comment l'énorme jument qui porta Gargantua à Paris défit les mouches bovines de la forêt d'Orléans : « Car soubdain quilz feurent entrez en ladicte forest et que les freslons luy eurent liuré lassault, elle desguayna sa queue, et si bien, sescarmouchant, les escarmoucha, quelle en abbatit tout le boys ; a tordz, a trauers, de cza, de la, par cy, par la, de long, de large, dessus, dessoubs, abbatoyt boys comme ung fauscheur faict dherbes. En sorte que, depuys, ny eut ne boys ne freslons ; mais feut tout le pays reduyct en campai-

gne. » Rabelais ajoute que quand Gargantua vit cela, il y prit un grand plaisir et dit à ses gens « *beau ce.* » Et depuis ce pays fut appelé la *Beauce.*

14e STATION. — MONNERVILLE.

14 kil. d'Étampes. — 70 kil. de Paris. — 51 kil. d'Orléans.

Monnerville est un village insignifiant de 426 habitants environ, situé à la gauche du chemin de fer; mais à 6 kil. au S.-E.



Le château de Méréville.

on peut aller visiter le **château de Méréville**, un des plus beaux châteaux des environs de Paris, dont le parc célèbre mérite sa réputation. Des omnibus y conduisent. Il y a trois départs par jour. La distance est de 6 kil.; la durée du trajet, de 35 à 40 m.; le prix d'une place, de 50 c.

La famille de la Tour du Pin fit bâtir ce château sous le règne de Louis XIV. Le banquier Delaborde l'acheta sous Louis XVI, et

dépensa, dit-on, pour l'embellir, plus de 14 millions. Construit sur les dessins du célèbre architecte Bellanger, il est situé à mi-côte sur le versant gauche de la Juine et flanqué de quatre tourelles. Au-dessous d'une vaste terrasse s'étendent des salles immenses où l'on a disposé la chapelle, l'office et les cuisines. Le grand salon renferme de beaux tableaux peints par Robert. Le parc, dont l'étendue est de 100 arpents, a été dessiné par Robert et par Joseph Vernet : la Juine y serpente à travers les gazons et les massifs; elle y forme des îles; elle y épanche en cascades ses eaux qui vont ensuite se perdre sous des grottes où conduisent des ponts rustiques. On y remarque une belle colonne rostrale érigée en mémoire de deux des fils de M. Delaborde, qui partagèrent le sort de l'infortuné La Peyrouse; un sarcophage dédié au capitaine Cook, et, au milieu de la forêt, une superbe colonne trajane, au sommet de laquelle on monte par un escalier de quatre-vingt-dix-neuf marches.

15e STATION. — ANGERVILLE.

5 kil. de Monnerville. — 75 kil. de Paris. — 45 kil. d'Orléans.

Des voitures de correspondance conduisent d'Angerville à *Chartres*, par Beaudreville, Gouillons, Ouarville, Santeuil, Voise, Francourville et Sours. Un départ par jour, 44 kil. en 4 h.

Angerville — 1527 habitants — est dans le département de Seine-et-Oise. Avant d'y arriver on a traversé une des extrémités du département d'Eure-et-Loir. Peu de temps après l'avoir quitté, on entre dans ce dernier département, mais de distance en distance on passe sur le territoire de celui du Loiret, qu'on ne quitte plus d'Artenay à Orléans. La route de terre que l'on a croisée près de la station reste constamment à la droite du chemin de fer. Ce fut à Angerville que, le 18 juillet 1815, se tint le grand conseil de guerre, présidé par le prince d'Eckmühl, dans lequel il fut résolu que l'armée de la Loire, ne voulant pas allumer la guerre civile en France, consentait à déposer les armes et à reconnaître le gouvernement de Louis XVIII. Au delà d'Angerville, on aperçoit à droite *Barmainville*, à gauche *Boisseaux*, puis *Saint-Peravy* et *Outarville*, et à droite *Champilory* et quelques autres villages aussi peu intéressants

16e STATION. — TOURY.

14 kil. d'Angerville. — 89 kil. de Paris. — 32 kil. d'Orléans.

Des voitures de correspondance conduisent de Toury; — à *Châteaudun*, par Orgères et Cormainville, 51 kil. en 4 h. 45 m. pour 3 fr. et 2 fr. 50 c.; — à *Chartres*, par le Puiset, Allaines, Ymonville et Allonnes, 48 kil. en 4 h. 30 m. pour 5 fr. et 4 fr. 50 c.; — à *Janville*, 5 kil. en 35 m. pour 30 c.; — à *Pithiviers*, par Outarville, 27 kil. en 2 h. 15 m. pour 1 fr. 50 c.

Toury, bourg de 1300 habitants, rappelle deux de nos vieux poëtes français. Philippe Desportes se plut à l'habiter. Bien que les revenus de ses bénéfices s'élevassent à 12 000 écus, il ne voulut pas quitter son cher Toury pour d'autres demeures plus somptueuses. Il refusa même l'archevêché de Bordeaux, afin de ne pas changer d'habitudes. Du reste sa simplicité allait jusqu'à la négligence. Un jour, Henri III lui dit: « Je double votre pension, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre. » Mathurin Régnier, le neveu de Desportes, s'essaya plus d'une fois à la satire dans les jardins où son oncle l'abbé traduisait des psaumes en vers français, pour se faire pardonner ses rimes galantes. Comme son oncle, il eut des bénéfices et des pensions; mais, moins sage, il usa sa vie dans le plaisir, et, déjà vieux à trente ans, il mourut de décrépitude à quarante. Il s'était fait cette épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La Mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

A quelque distance de Toury, dans un autre village nommé *Janville*, naquit un autre poëte, Colardeau, dont le nom serait aujourd'hui oublié, s'il n'avait, dans un moment d'inspiration, rimé l'épître d'Héloïse à Abeilard.

On trouve à Toury des voitures pour Chartres, pour Châteaudun et pour Pithiviers. Chartres et Châteaudun sont décrits dans l'*Itinéraire du chemin de fer de l'Ouest* par M. Moutié, mais nous

devons consacrer ici quelques lignes à **Pithiviers** — (*Hôtel de l'Écu, de la Poste*), car cette ville de 4200 habitants, chef-lieu de l'arrondissement de son nom (Loiret), fabrique des *gâteaux d'amandes* et des *pâtés d'alouettes* recherchés des gourmands. Son safran, dont des lettres patentes de Louis XIV, en date du 1er août 1698, autorisèrent la culture, et son miel sont aussi très-estimés. Elle se trouve située sur la grande route d'*Orléans à Fontainebleau*, à 42 kil. d'Orléans, à 46 kil. de Fontainebleau et à 33 kil. d'Étampes. Ses maisons occupent les pentes et le sommet d'une colline au pied de laquelle l'Oeuf coule dans un lit profond. Au pied de ses vieilles fortifications à l'aspect pittoresque, on a établi une promenade d'où l'on découvre une jolie vue sur son ravin. Son château, où les comtes de Champagne vinrent souvent tenir leur cour au milieu des quarante-huit vassaux nobles qui relevaient de cette importante châtellenie, résista en 1251 aux Pastoureaux, en 1360 aux Anglais; mais la ville, prise et pillée dans ces deux siéges, se vit encore obligée de se rendre, en 1428 aux Anglais, en 1561 et en 1567 à l'armée de Condé, en 1568 aux reîtres, en 1574 à Condé, en 1589 à Henri IV, qui démolit une partie de ses murs. En 1814, les Russes s'en emparèrent et la livrèrent pendant plusieurs heures au pillage, car l'un de ses habitants avait tué l'officier que l'hetman des cosaques, Platow, y avait envoyé en parlementaire. Pithiviers n'avait jadis que ses excellents produits à offrir aux étrangers qui la traversaient; car son seul monument, son *église de Saint-Salomon*, au clocher pointu, ne mérite pas une visite; mais, le 15 juin 1851, elle a inauguré sur sa place du Martroy une statue modelée par M. Deligand, fondue par Chamot : *A Poisson, Siméon-Denis, mathématicien, né à Pithiviers en* 1781, *mort à Paris en* 1840.

Près de Pithiviers se trouve la fontaine minérale de *Segrais*, dont les propriétés furent découvertes en 1560 par M. Rosset, *chirurgien-barbier très-expert en son art.*

17e STATION. — CHATEAU-GAILLARD.

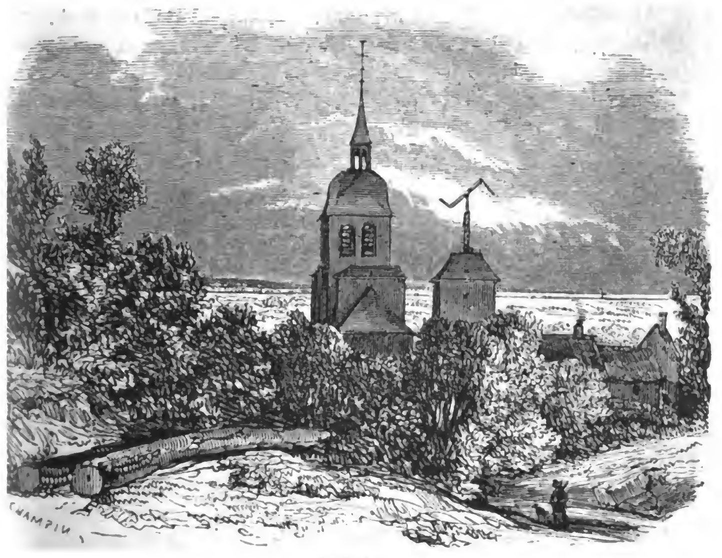
6 kil. de Toury. — 95 kil. de Paris. — 26 kil. d'Orléans.

Château-Gaillard est un petit hameau qui, vers la fin de l'année 1855, a obtenu une station de la compagnie d'Orléans.

18e STATION. — ARTENAY.

7 kil. de Château-Gaillard. — 102 kil. de Paris. — 19 kil. d'Orléans.

Artenay est un chef-lieu de canton de 1130 habitants, qui a souvent trouvé dans ses environs des antiquités romaines et gallo-romaines. Il possédait un télégraphe avant l'invention de la télégraphie électrique. Le chemin de fer se rapproche de plus en



Artenay.

plus de la route de terre, qui traverse la *Croix-Briquet*, entre Artenay et Chevilly.

19e STATION. — CHEVILLY.

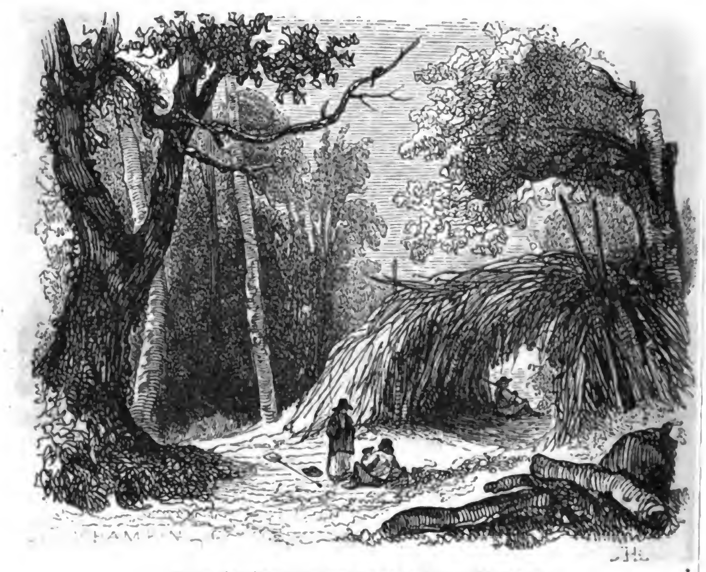
6 kil. d'Artenay. — 108 kil. de Paris. — 13 kil. d'Orléans.

Chevilly, modeste village de 1450 habitants, est situé sur la lisière de la célèbre forêt d'Orléans, de sinistre mémoire, et sur les confins de la Beauce. Au delà, commencent les plaines sablonneuses de l'Orléanais.

20e STATION. — CERCOTTES.

5 kil. de Chevilly — 113 kil. de Paris. — 8 kil. d'Orléans.

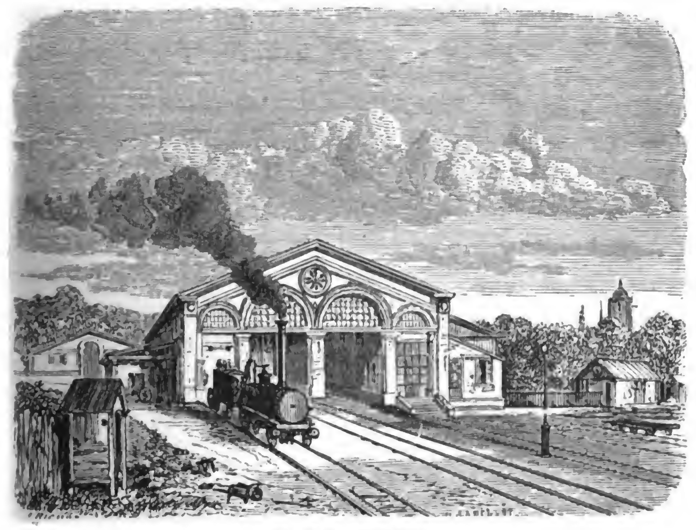
Cercottes, hameau de 422 habitants, occupe à peu près le milieu d'une clairière de la forêt. Il se divise en *vieux* et *nouveau Cercottes*. Ses habitants exercent presque tous la profession de bûcherons. Après l'avoir dépassé, on rentre dans la forêt, qui porte aussi quelquefois son nom, et, quand on en sort, on aperçoit, à droite, la tuilerie de *Savan*. Le paysage devient plus



Hutte de charbonniers dans la forêt d'Orléans.

varié. Aux champs de la Beauce ont succédé des vignobles et des vergers. Les villages sont plus nombreux. On passe devant les châteaux des *Quatre Cheminées* et de la *Vallée;* on aperçoit, à l'horizon, les tours de la cathédrale d'Orléans, et bientôt commence, sur la droite, le faubourg Bannier, qui a plus de 3 kilomètres de long

Les trains express pour Blois, Tours, Bordeaux, Nantes, Vierzon, s'arrêtent maintenant *aux Aubrais* (buffet), où la compagnie doit construire une gare définitive « afin de faire cesser toute cause de retard et d'embarras dans le service des voyageurs, et de faciliter le service des marchandises. » La ville d'Orléans a eu le tort de vouloir contraindre les voyageurs qui se rendent directement de Paris à Bordeaux ou à Nantes, de Nantes et de Bordeaux à Paris, ou sur la ligne du Centre, à perdre, dans sa gare particulière, d'ailleurs insuffisante, quinze ou vingt minutes employées



La gare d'Orléans.

à recomposer les trains pour les retourner. Elle n'a d'ailleurs aucun intérêt à leur imposer cet inutile sacrifice. Aussi, on ne s'explique pas pourquoi elle s'est opposée à la construction aux Aubrais d'une gare définitive, surtout depuis que la compagnie y a établi une gare provisoire.

Les voyageurs qui se rendent à Orléans par un *train express* doivent donc descendre *aux Aubrais* — la gare des Aubrais est

à 1640 mètres de la gare d'Orléans — et monter dans les voitures d'un petit train spécial, chargé de les conduire à Orléans. Les *trains omnibus*, au contraire, ne s'arrêtent pas aux Aubrais; ils vont directement à la gare d'Orléans, gare couverte, partagée en trois nefs et construite avec moins de luxe que les gares plus modernes. Elle date de 1843. Longue de 215 mètres, elle a 26 mètres 50 centimètres de largeur, et 14 mètres 50 centimètres de hauteur. A droite (en venant de Paris), s'ouvrent les salles d'attente, qui ont leur entrée sur une vaste cour fermée d'une grille; et à gauche, les voyageurs qui arrivent sortent dans une cour non moins grande, où stationnent les diligences de correspondance, les omnibus et les fiacres.

21e STATION. — ORLÉANS.

8 kil. de Cercottes. — 121 kil. de Paris. — 59 kil. de Blois. — 115 kil. de Tours. — 222 kil. d'Angers. — 310 kil. de Nantes. — 462 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

Omnibus pour la ville : un voyageur sans bagages, 30 c. ; avec un colis, 60 c. ; avec deux colis, 90 c. – Omnibus pour Olivet, Saint-Denis-en-Val, Ingres, Ormes, Chécy, etc.

Fiacres. 1 fr. 50 c. la course et 2 fr. l'heure.

Voitures de correspondance. Le chemin de fer d'Orléans a établi des services de correspondance conduisant : — à *Beaune-la-Rolande*, 54 kil. en 5 h. pour 3 fr. 50 c.; — à *Briare*, par Sully et Gien, 75 kil. en 6 h. pour 8 fr. 50 c. et 7 fr.; — à *Cosne*, 106 kil. en 8 h. pour 11 fr. et 9 fr. 50 c.; — à *Montargis*, par Châteauneuf et Lorris, 64 kil. en 6 h. pour 7 fr. et 6 fr.; — à *Sancerre*, 116 kil. en 10 h. pour 12 fr. et 10 fr.

Hôtels : d'*Orléans*, 118, rue Bannier. Chambres de 1 fr. 50 à 2 fr. et au-dessus, avec bougie; salon, 6 fr.; bougie du salon, 50 c.; thé complet, 1 fr. 50 c.; déjeuner à la fourchette, avec vin, 2 fr. 50 c.; dîner à table d'hôte, avec vin, 3 fr. 25; — du *Loiret* et des *Trois Empereurs*, rue Bannier, 18 et 20. — de la *Boule d'Or*, rue d'Iliers.

Libraires. *Alphonse Gatineau*, rues Royale et Jeanne-d'Arc. On trouvera chez M. Gatineau un grand nombre d'ouvrages

historiques, d'annuaires, de plans, de gravures, d'albums, de lithographies et de portraits destinés à faire connaître les paysages, les monuments, les antiquités et les grands hommes d'Orléans, du Loiret et des bords de la Loire. M. Gatineau a publié surtout de charmants albums de lithographies par MM. Benoist, Delton, Deroy, Champin, Chapuy, Mansson, Martens, Muller, Pensée, Salmon, Vogel, etc. — *Pesty*, rue Sainte-Anne.

En sortant de la gare d'Orléans, on se trouve sur une vaste *esplanade* plantée d'arbres qui, en 1848, a remplacé le *Grand Mail*, boulevard ombragé d'ormes séculaires que les Orléanais ont peut-être raison de regretter. Si l'on tourne à droite sur cette esplanade, on atteint en quelques pas celle de ses extrémités où vient aboutir, à droite, le *faubourg Bannier*, et où commence, à gauche, la ville d'Orléans proprement dite. La *rue Bannier*, à l'entrée de laquelle s'élève, à gauche, l'*église* insignifiante de *Saint-Paterne*, et qui contient les deux meilleurs hôtels de la ville, l'*hôtel d'Orléans* et l'*hôtel du Loiret*, conduit à la *place du Martroy*, sur laquelle on a érigé une statue équestre à Jeanne d'Arc. Au delà de cette place, elle prend le nom de *rue Royale* qu'elle conserve jusqu'au *pont* de la Loire. La rue Bannier, la place du Martroy et la rue Royale, partagent Orléans en deux parties à peu près égales. La partie gauche (en allant à la Loire), ou Est, est la plus intéressante. Elle renferme, en effet, la cathédrale, située à l'extrémité de la rue Jeanne-d'Arc qui s'ouvre dans la rue Royale, l'hôtel de ville, le musée, Saint-Aignan, Sainte-Euverte, la préfecture, le lycée, la maison de Diane de Poitiers, etc. Dans la partie droite, ou Ouest, se trouvent l'hôpital, la maison de Jeanne d'Arc, la maison de François Ier, celle d'Agnès Sorel, etc.

Ces indications générales suffisent aux étrangers, à défaut de plan, pour commencer leur première exploration d'Orléans.

Situation et aspect général.

Orléans est bâtie sur la rive droite de la Loire, où elle occupe un terrain légèrement incliné. Un *pont de pierre* la réunit au *faubourg Saint-Marceau*, situé sur la rive gauche du fleuve. Ce pont, commencé en 1751 par les ingénieurs Hupeau et Peyronnet, fut achevé en 1761. Il se compose de neuf arches inégales, dont la

plus large a 33 mètres d'ouverture, et la plus petite 30 mètres 50 centimètres; sa longueur totale est de 333 mètres, et sa largeur de 15 mètres 50 centimètres; il est bordé de deux trottoirs, et terminé sur la rive gauche par une grille en fer, entre deux pavillons. A droite et à gauche du pont, s'étendent, du côté de la ville, deux beaux quais qui aboutissent à des promenades plantées d'arbres.

Ville plus commerçante qu'industrielle, Orléans manque d'animation les jours qui ne sont pas consacrés à un marché ou à une foire. Elle peut plaire également aux classiques et aux romantiques, pour nous servir d'expressions un peu surannées. En effet, elle a des rues droites, tirées au cordeau, larges, bordées de maisons modernes sans style, garnies de trottoirs et suffisamment pavées, et des ruelles étroites, sombres, tortueuses, dans lesquelles on a de la peine à marcher sans se blesser les pieds, mais où l'on trouve encore des maisons qui attirent et fixent l'attention par leur architecture et par leur couleur. La population y est, dit-on, nettement partagée en trois classes qui se mêlent rarement: la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Les étrangers, si l'on doit en croire certains écrivains, auraient de la peine à se faire admettre dans les familles orléanaises, mais, à moins qu'ils ne viennent y tenter des études de mœurs, ils n'ont point à s'inquiéter de ces sauvageries inhospitalières. D'ailleurs, une ou deux journées doivent leur suffire pour visiter ce qu'on peut appeler les curiosités de la ville, c'est-à-dire ses monuments, ses collections et ses environs.

Histoire.

Avant la conquête romaine, Orléans était une ville des Carnutes. On l'appelait *Cenabum* ou *Genabum*. L'an 52 avant Jésus-Christ, César s'en empara et la détruisit, pour la punir de s'être révoltée contre Rome. Elle se releva peu à peu de ses ruines, mais les barbares la saccagèrent lors de leur première invasion. Fut-elle rebâtie en 161 par Marc Aurèle ou en 274 par Aurélien, on l'ignore; car l'un ou l'autre de ces empereurs peut lui avoir donné son nom (*Aurelianum*, *Auréliens*, *Orliens*, *Orléans*). Quoi qu'il en soit, elle avait déjà une certaine importance, et elle s'était

convertie au christianisme dès le IVe siècle, puisque son premier évêque, Dupet, vivait en 364, suivant les actes d'un concile de Cologne, auquel il assista.

En 451, Orléans avait pour évêque Saint-Aignan, lorsqu'elle opposa au roi des Huns, Attila, une résistance si vigoureuse, qu'elle donna le temps au général romain Aetius de venir la délivrer. Vingt années plus tard, elle repoussa, assurent quelques historiens, les attaques d'Odoacre, duc des Saxons; mais en 498 elle tomba sous la domination de Clovis Ier, qui la réunit au royaume des Franks, et qui, au mois de juillet 511, y présida le premier concile tenu en France. Dans ce concile, auquel assistèrent trente-sept évêques, la royauté et l'Église se firent des concessions mutuelles. L'Église obtint un droit d'asile illimité pour ses sanctuaires et pour la maison de ses évêques; elle établit la solennité des rogations et des processions jusqu'alors inconnues. De son côté, la royauté posa pour la première fois le principe de ce *droit de régale*, qui donnait aux rois de France la jouissance du revenu des évêchés pendant les vacances des siéges et leur conférait le pouvoir de nommer à tous les bénéfices qui en dépendaient.

Le royaume d'Orléans, fondé à la mort de Clovis par l'un de ses fils, Clodomir, fut réuni en 613, par Clotaire II, à celui de Paris. Il avait duré 105 ans. Pendant cette période, dont les vicissitudes, trop compliquées d'ailleurs, n'offrent qu'un médiocre intérêt, il avait souvent changé de maître et il avait été gouverné par des comtes héréditaires, qui prenaient aussi le titre de ducs, et qui remettaient l'administration entre les mains de vicomtes révocables à leur volonté.

A dater de sa réunion définitive à la couronne de France, Orléans joue un rôle important dans l'histoire du pays auquel elle appartient. De nombreux conciles s'y réunissent, Louis le Débonnaire y convoque les États en 832, dans l'espoir de mettre fin à la rébellion de ses fils; Charles le Chauve s'y fait sacrer en 841, et il y établit, quelques années plus tard, une chambre des monnaies. Malheureusement, en 855 et en 865, les Normands la prennent et la dévastent.

Hugues Capet, lorsqu'il parvint au trône et lorsqu'il fonda la

troisième dynastie, était *comte et marquis d'Orléans;* c'est dans cette ville que, pour affermir son usurpation, il fait couronner son fils Robert et enfermer Charles de Lorraine, héritier du roi légitime. Robert le Pieux, qui y était né et qui l'aimait, l'habite souvent. Philippe Ier y tient son parlement en 1077. Louis le Gros s'y fait sacrer en 1108, par l'archevêque de Sens. En 1130, Louis le Gros régnant encore, le pape Innocent II s'y rencontre avec le roi d'Angleterre, Henri Ier. En 1153, Louis le Jeune y épouse Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Castille. Ingeburge, l'épouse répudiée de Philippe Auguste, à laquelle elle avait été donnée comme douaire, y meurt en 1226. En 1309, Philippe le Bel accorde le titre et le rang d'*université* à ses *écoles*, qui jouissaient d'une réputation méritée. Enfin, en 1344, Philippe de Valois, la séparant de la couronne, l'érige en duché avec sa seigneurie, augmentée de dix châtellenies voisines, et il en apanage son second fils Philippe, en échange du Dauphiné, donné au fils aîné du roi avec le titre de dauphin.

« Orléans, a dit un de ses historiens, était regardée par les rois de France comme la première cité de leur royaume après Paris, comme la cité royale par excellence. C'est à Orléans, selon Odéramus, que l'on frappait, sous le roi Robert, la monnaie royale ayant seule cours dans tout le royaume, et les milices orléanaises marchaient de pair avec les milices parisiennes dans l'armée du roi. Mais il vint un temps où cette sorte d'adoption royale, si longtemps favorable à Orléans, dut lui devenir lourde et odieuse comme un joug; c'est lorsque les villes de Noyon, de Beauvais, de Saint-Quentin, ayant conquis, par d'heureux efforts, une charte communale, elle prétendit s'émanciper comme elles. Orléans vit alors ce qu'il en coûte d'être sous la souveraineté directe des rois. En effet, ces tentatives d'émancipation communale que Louis le Jeune, à l'exemple de son père, avait regardées comme de justes prétentions, comme choses bonnes à encourager sur les terres des grands feudataires, lui parurent une vraie rébellion dès qu'elles se déclarèrent dans les villes de son domaine. En 1137, Orléans avait tenté dans ce but quelques timides démonstrations; aussitôt une exécution militaire et des supplices ordonnés par le roi eurent bon marché « de la forcennerie de ces musards qui,

pour raison de la commune, dit la chronique de Saint-Denis, faisaient semblant de soy rebeller et dresser contre la couronne; et il en fit mourir plusieurs de male mort. » Orléans, ajoute M. Édouard Fournier, n'obtint par la suite que des concessions insignifiantes, et ne tenta point un second effort pour se faire accorder une charte municipale. Elle resta toujours dans un état complet de dépendance politique. »

Trois fois déjà, en 1356, en 1359, en 1370, les Anglais avaient paru sous les murs d'Orléans, lorsqu'en 1375 Charles V résolut de rattacher cette place importante à la couronne. Il ordonna que le duché d'Orléans, laissé vacant par la mort de Philippe Ier, serait de nouveau réuni au domaine royal, avec cette clause expresse qu'il ne pourrait jamais en être séparé, et que les rois ses successeurs jureraient à leur sacre l'exécution de cette promesse sur le saint livre des Évangiles et sur leur parole royale. Mais dix-sept ans après (1392), malgré cet ordre formel, malgré son serment, Charles VI fit don du duché d'Orléans à son frère Louis, auparavant duc de Lorraine. Les Orléanais voulurent d'abord protester contre ce démembrement, puis ils s'y soumirent; ils témoignèrent même un dévouement extraordinaire à ce duc que leur avait imposé leur roi; et, quand Jean sans Peur l'eut fait assassiner, ils ne songèrent qu'à le venger. En prenant le parti des Armagnacs et en secondant les entreprises du dauphin, ils s'exposaient pourtant aux représailles des Anglais et des Bourguignons. Aussi, dès l'année 1425, mirent-ils leur ville en bon état de défense.

L'histoire du siége d'Orléans et de la délivrance de cette ville par Jeanne d'Arc est trop connue pour que nous croyions devoir la raconter à notre tour dans ce résumé. La *Bibliothèque des chemins de fer* a déjà publié d'ailleurs une *Jeanne d'Arc*, par M. Michelet (1 fr.) et une *Histoire particulière du siége d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle*, par M. Jules Quicherat (50 c.). Nous ne pourrions que reproduire ici les intéressants récits de ces deux savants écrivains. Nous nous bornerons donc à rappeler les faits principaux de ce mémorable épisode de notre histoire sur les lieux mêmes où ils se sont passés.

Ce fut le 29 avril 1429, à huit heures du soir, que Jeanne d'Arc

fit son entrée à Orléans. La ville était assiégée, depuis le mois d'octobre de l'année précédente, par les Anglais, qui l'avaient entourée d'une ceinture de bastilles et qui étaient maîtres du fort des Tourelles, situé, sur la rive gauche de la Loire, à la tête d'un pont qui n'existe plus aujourd'hui, et dont une arche avait été rompue pour intercepter toute communication entre les deux rives. Elle se défendait héroïquement; mais, épuisée par un long siége, elle allait succomber, lorsque Dieu lui envoya pour la sauver la vierge de Domremy. La foule était grande dans les rues à son arrivée. C'était à qui toucherait au moins son cheval. Ils la regardaient, dit un chroniqueur, « comme s'ils veissent Dieu. » Tout en parlant doucement au peuple, elle alla jusqu'à Sainte-Croix remercier Dieu (entrée par la porte de Bourgogne, elle avait suivi les rues de Bourgogne et de l'Écrevinerie). Au sortir de l'église on la conduisit près de la porte Renard à la maison de Bouchier, trésorier du duc d'Orléans, dont la femme et les filles la reçurent, et elle partagea le lit de Charlotte, l'une des filles.

Le lendemain et les jours suivants elle somma les bastilles du midi de se rendre. Les Anglais l'insultèrent, mais ils en avaient peur. Ils la regardaient comme une sorcière, et, pour rompre le charme, ils voulurent brûler son héraut d'armes, dont ils s'étaient emparés. « Elle chevauchait autour des murs, et le peuple la suivait sans crainte, dit M. Michelet; elle alla visiter de près les bastilles anglaises; toute la foule, hommes, femmes et enfants, allait aussi regarder ces fameuses bastilles où rien ne remuait. Elle ramena la foule après elle à Sainte-Croix pour l'heure des vêpres. Elle pleurait aux offices et tout le monde pleurait. Le peuple était hors de lui : il n'avait plus peur de rien; il était ivre de religion et de guerre. »

Le 4 mai, l'armée de Blois, que les capitaines avaient voulu attendre, malgré l'opposition de Jeanne, arriva conduite par Dunois. Jeanne alla au-devant d'elle avec le peuple et les prêtres qui chantaient des hymnes; cette procession passa devant les bastilles anglaises, qui ne firent aucune démonstration hostile.

Le lendemain, Jeanne dormait encore quand les capitaines, qui étaient jaloux d'elle, partirent pour l'assaut sans la prévenir. Tout à coup elle s'éveille : « Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle, le sang

de nos gens coule par terre.... c'est mal fait.... Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée...? vite mes armes, mon cheval. » A peine armée, elle saute en selle, saisit son étendard et court au grand galop dans le plus épais de la mêlée. Quelques instants après, la bastille Saint-Loup, qui avait été attaquée la première, était emportée. C'était la première victoire de Jeanne ; c'était le premier sang qu'elle voyait couler. « Jamais, avait-elle dit en rencontrant un blessé sur son chemin, je n'ai vu sang de Français que mes cheveux ne levassent. » Le soir elle pleura beaucoup; elle voulut se confesser, elle et les siens, et déclara que le lendemain, jour de l'Ascension, elle communierait et passerait le jour en prières.

Il faut lire dans les deux ouvrages que nous avons indiqués[1] la relation détaillée des intrigues ourdies par les capitaines jaloux de la Pucelle, pour rendre son dévouement inutile. Elle déjoua, qui l'ignore? tous les complots tramés contre elle. Le 5, elle parvint à chasser les Anglais des Augustins ; le 7, malgré la décision du conseil de guerre, et bien que son hôte eût essayé de la retenir, elle força le sire de Gaucourt à lui ouvrir la porte de Bourgogne qu'il tenait fermée, et elle conduisit une foule d'hommes d'armes et de bourgeois à l'attaque des Tourelles, sur la rive gauche de la Loire, qu'elle avait traversée en bateau. Avant de partir, elle avait annoncé qu'elle serait blessée au-dessus du sein, et qu'elle reviendrait à Orléans par le pont. En effet, à peine l'attaque est-elle commencée que, voyant les assaillants faiblir, elle prend une échelle, l'applique au mur et se dispose à l'escalader : un trait la frappe entre le cou et l'épaule. Les Anglais sortent pour la prendre, mais on l'emporte. D'abord, à la vue de son sang, elle s'effraye et verse des larmes; puis, quand elle est pansée, quand elle s'est confessée, elle se relève, car ses saintes lui ont apparu ; elle retourne à l'assaut ; la queue de son étendard touche contre le boulevard ; elle électrise les Français ; elle terrifie les Anglais ; elle décide la victoire. Les Anglais, qui s'étaient vaillamment défendus, périrent presque tous, et le soir, selon sa prophétie du matin, Jeanne d'Arc

1. Chez L. Hachette et Comp., rue Pierre-Sarrazin, 14, et dans toutes les gares de chemins de fer.

blessée rentra à Orléans par le pont, dont on avait rétabli à la hâte l'arche rompue.

Orléans était délivrée, la France sauvée. Il ne restait pas un Anglais au midi de la Loire. Le lendemain, l'armée de la rive droite abandonnait ses bastilles, son artillerie, ses prisonniers, ses malades. Pendant sa retraite, Jeanne fit dire deux messes dans la plaine. On voulait la poursuivre : « Laissez-les aller, s'écria-t-elle, il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui : vous les aurez une autre fois. »

Orléans, qui, au XIVe siècle, s'était annexé le bourg voisin d'*Avenum*, s'agrandit encore sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII. Un mur, commencé sous Charles VIII et fini pendant les dernières années du règne d'Henri II, réunit l'extrémité de l'enceinte de Louis XI à celle d'*Avenum*, et donna à la ville la forme d'un arc dont la Loire est la corde. Seize portes furent alors ouvertes dans cette enceinte qui existe encore aujourd'hui, mais qui était alors trop grande pour le nombre de ses habitants. En 1508, Louis XII, voulant augmenter la population, défendit de bâtir aucune maison à une lieue de l'enceinte.

Le règne de François Ier ne rappelle que des impôts aux Orléanais. Ils durent payer pour la rançon du roi (1526), pour la réception de Charles-Quint (1539), pour la conservation de leurs priviléges, qui cependant n'étaient pas considérables (1538). Sous Henri II de nouvelles contributions extraordinaires leur furent imposées. Ils eurent, de plus, à subir une épidémie et des inondations. Enfin, on commençait à y brûler vifs des protestants. Ils se permirent de murmurer hautement. A la nouvelle de leur mécontentement, Henri II se rend dans leur ville avec la reine et Diane de Poitiers, sa maîtresse (1551); mais Diane de Poitiers s'y casse la jambe en tombant de cheval, et la population se félicite sans retenue de cette chute comme d'une vengeance divine. La présence du roi ne put pas calmer l'exaspération populaire, qui ne fit que s'accroître; aussi, quand, après la conjuration d'Amboise, les Guises et Catherine de Médicis amenèrent à Orléans le jeune roi François II pour y tenir les États (1560), ils firent désarmer à l'avance les habitants, et

garnirent la ville de huit ou dix mille hommes qu'ils logèrent « dans les maisons suspectes de la nouvelle opinion. »

Mandés à Orléans, le prince de Condé et le roi de Navarre hésitèrent d'abord à obéir; ils s'y rendirent cependant; mais à peine y étaient-ils arrivés qu'ils furent arrêtés avec le bailli Groslot. Le prince de Condé, condamné à mort, allait être exécuté lorsque François II mourut. Catherine de Médicis, qui ne voulait pas céder le pouvoir aux Guises devenus trop puissants, s'allia alors avec les princes Bourbons. Condé fut remis en liberté, le roi de Navarre nommé lieutenant général du royaume, et les États purent s'ouvrir. L'*ordonnance d'Orléans*, rendue à la clôture de cette assemblée sur sa demande, essaya une véritable réforme dans l'administration du royaume et dans la discipline de l'Église gallicane.

Deux ans après, la guerre civile avait éclaté, et Condé, qui avait tenté vainement de s'emparer du roi à Paris et à Fontainebleau, entrait sans coup férir à Orléans, devenue le quartier général, la capitale des protestants. Les églises furent pillées et même détruites. Plusieurs fois les catholiques essayèrent de reprendre cette place importante. Enfin, en 1563, Guise vint l'investir avec 20 000 hommes, menant à sa suite Condé, qu'il avait fait prisonnier à Dreux. Le 18 février, au moment même où, déjà maître de la tête du pont, il espérait y entrer en triomphateur, il fut assassiné par Poltrot de Méré, et six jours après il rendait le dernier soupir.

La pacification d'Amboise, qui suivit l'assassinat du duc de Guise, n'avait satisfait aucun des deux partis. La guerre ne tarda pas à éclater de nouveau. Le 28 septembre 1567, le capitaine Lanoue reprenait Orléans qu'il saccageait encore, et que l'édit de pacification de 1568 le forçait d'abandonner. Les protestants étaient restés nombreux et puissants dans la ville, malgré cette reddition ; aussi la Saint-Barthélemy y fut-elle effroyable. Armand Sorbin, prédicateur et confesseur de Charles IX, avait organisé les massacres, qui durèrent une semaine. On tua plus de 1200 hommes, 150 femmes et un grand nombre d'enfants. Le parti protestant anéanti ou réduit à l'impuissance, Orléans se donna à la Ligue. Guise la prit à Henri III comme place

de sûreté; il en partit pour aller se faire assassiner à Blois; Henri III se vit contraint d'en retirer, pour les installer à Beaugency, l'Université et le présidial, seuls corps qui lui fussent restés fidèles. Les habitants, en revanche, ouvrirent leurs portes aux Ligueurs chassés de Chartres; mais, au mois de février 1594 elle se soumit à Henri IV qui était venu l'assiéger, et qui reconstruisit sa cathédrale.

Louis XII avait, en montant sur le trône, réuni le duché d'Orléans à la couronne. Louis XIII l'en détacha de nouveau pour le donner à son frère Gaston, qui mourut sans laisser d'héritier mâle. Il passa alors au frère de Louis XIV, Philippe, dont le cinquième descendant, Louis-Philippe, devenu roi de France en 1830, laissa le titre de duc d'Orléans à son fils aîné, qui se tua si malheureusement, en 1842, en sautant d'une voiture pendant que les chevaux étaient emportés. Depuis la Révolution, ce titre était purement honorifique.

Sous la Fronde, bien qu'elle sympathisât avec les Frondeurs Orléans avait décidé qu'elle resterait neutre. Mlle de Montpensier, envoyée par le duc d'Orléans, son frère, se présente vainement à la porte de Bourgogne, puis à la porte Bannier; elle arrive enfin à la porte Brûlée. Le gouverneur et le maire lui refusent l'entrée; alors, sur un signal qu'elle donne, des mariniers, qui l'escortent, lèvent leurs haches, en frappent la porte font voler deux planches en éclats, et par cette brèche un valet de pied introduit la princesse, au bruit des tambours qui battent aux champs et des acclamations du peuple qui la porte en triomphe.

Sous Louis XIV, malgré la révocation de l'édit de Nantes, un certain nombre de protestants étaient restés à Orléans, et cette ville allait être livrée comme tant d'autres aux *dragons;* son digne évêque, Mgr de Coislin, la préserva de ce malheur en distribuant de l'argent aux soldats, dont il hébergea les officiers dans son propre palais.

A dater de cette époque, l'histoire d'Orléans ne présente plus aucun fait digne d'une mention particulière. Nous parlerons plus loin de la haute cour nationale et des monuments de Jeanne d'Arc. Constatons seulement, en terminant ce résumé, que si, e

1814, les Cosaques inquiétèrent Orléans, ils n'y entrèrent point; et que, lorsque l'armée française, battue à Waterloo, se replia sur la Loire, Orléans, occupée par les troupes prussiennes, faillit devenir un champ de bataille. En effet, le prince d'Eckmühl, dont le quartier général était au château de la Source, avait bordé la rive gauche de la Loire de cent vingt canons braqués sur la ville. A la moindre démonstration hostile des Prussiens qui en étaient maîtres, il l'eût foudroyée. Le pont était miné. Mais la retraite des Prussiens vers Blois et vers Tours ne tarda pas à dissiper les appréhensions des habitants.

L'ancienne capitale de l'Orléanais est aujourd'hui le chef-lieu du département du Loiret, le siége d'un évêché suffragant de Paris, depuis 1826, et d'une cour impériale qui comprend dans son ressort, outre le Loiret, les deux départements de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire. Elle possède aussi un lycée, une école normale primaire et une société archéologique, etc., etc. Sa population actuelle s'élève à 40 000 âmes. Comme nous l'avons déjà dit, elle est plus commerçante qu'industrielle. Elle a vu naître *Pothier*, le père *Petau*, l'historien *Amelot de La Houssaye*, le musicien *Antoine Févin*, le peintre *Michel Corneille* et l'architecte *Ducerceau.*

L'ancienne province de l'Orléanais forme le département de Loir-et-Cher, presque tout le département d'Eure-et-Loir et la plus grande partie de celui du Loiret.

Edifices religieux.

La **Cathédrale** d'Orléans, ou l'*église de Sainte-Croix*, s'élève à l'extrémité de la belle rue Jeanne-d'Arc, qui a été ouverte il y a peu d'années dans la rue Royale, près de la place du Martroy. Cette église a eu pour fondateur saint Euverte, sixième évêque d'Orléans. Il la fit commencer au IVe siècle, vers la fin du règne de Constantin. Saint Aignan termina et augmenta l'œuvre de saint Euverte, qui disparut en partie, pillée et brûlée par les Normands, en 865. Carloman la reconstruisit en 883; mais, en 999, elle fut de nouveau détruite par un vaste incendie qui dévora presque toute la ville. Réédifiée par l'évêque Arnould, enrichie, augmentée, conservée par

les successeurs de ce prélat, Sainte-Croix devait subir une troisième dévastation. En 1568, les calvinistes étaient maîtres de la ville; rebelles à l'ordre de Condé, leur chef. des soldats s'introduisirent dans la cathédrale par les fenêtres, au milieu de la nuit, creusèrent des mines sous les piliers du clocher, et y mirent le feu; l'édifice s'écroula; il ne resta debout que les anciennes tours, le portail, le chœur, onze chapelles et quelques piliers de la nef. Les premières réparations furent ordonnées par Charles IX et Catherine de Médicis, en 1580, mais on ne s'occupa qu'en 1601 d'une reconstruction totale : une inscription placée sous le portique nous apprend que, le 18 avril 1601, Henri IV vint avec la reine poser la première pierre de l'église actuelle; il remplissait ainsi l'obligation que lui avait imposée le pape Clément VIII pour l'absoudre de l'excommunication lancée contre lui. Cette reconstruction, poursuivie par Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les architectes Barbet, Mansart, Decoste, Gabriel, Trouard, Legrand et Paris, en ont successivement dirigé les travaux. Gabriel fit abattre en 1726 les vieilles tours, qu'il remplaça par celles qui existent aujourd'hui; Trouard, intendant des bâtiments du roi, termina le portail en 1766. En 1829 seulement, on achevait la première voûte des tours, et l'ouverture des grandes portes était inaugurée, le 8 mai, par la procession commémorative de la délivrance d'Orléans.

Sainte-Croix a été trop vantée ou trop critiquée. Son architecture manque certainement de pureté. Le style grec et le style gothique y présentent des alliances qui répugnent à un goût sévère; mais, vu à distance, l'ensemble est satisfaisant; il a de la majesté et de la grâce. En cherchant bien d'ailleurs, on trouve çà et là quelques détails heureux, et s'il ne faut pas, à la vue de Sainte-Croix, s'écrier avec Chateaubriand : « Dieu ! quel beau monument ! » on ne doit point non plus partager l'indignation exagérée de certains architectes, qui ne daignent pas même lui jeter un regard insultant.

A l'extérieur de Sainte-Croix, on remarque, outre la *façade*, le *chevet* et la *porte de l'Évêque*, ornée de sculptures qui datent du XVe siècle. Le *portail* principal, percé de cinq portes donnant

accès sur un triple vestibule, a 51 mètres de largeur. La hauteur des *tours*, y compris les anges, est de 87 mètres ; la longueur totale de l'édifice, de 148^{m},30 hors œuvre; sa plus grande largeur, de 73^{m},82.



La cathédrale d'Orléans.

L'intérieur est divisé en cinq nefs par quatre rangs de piliers : la nef principale, haute de 33 mètres, a d'assez belles proportions; les nefs latérales sont étroites et basses. Autour du chœur, que l'on désirerait plus grand, sont disposées des chapelles dont on a entrepris récemment la restauration. C'est dans l'une

de ces chapelles que se lit l'épitaphe de Pothier, dont les restes mortels ont été transportés à Sainte-Croix, en 1823. Au mois de mai 1855 on a construit, dans le transsept nord, une chapelle provisoire qui menace de devenir définitive. Il est difficile de se représenter rien de plus hideux, au point de vue de l'art, que cette chapelle, dont les peintures et les ornements seraient même indignes des plus misérables cabarets. On ne comprend pas que Mgr l'évêque d'Orléans, qui passe, avec raison, pour un homme d'esprit et de goût, ait toléré de pareilles excentricités dans la principale église de son diocèse.

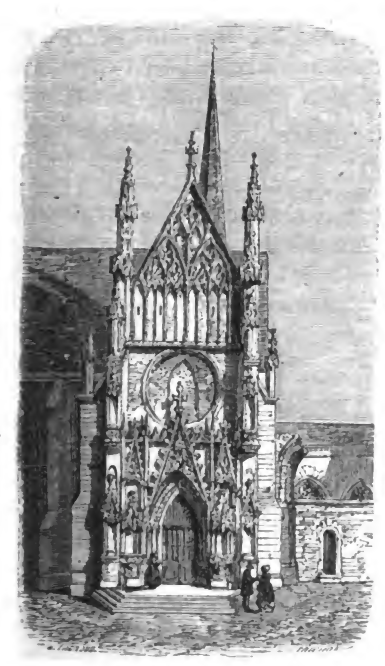
Le *trésor de Sainte-Croix*, qui fut autrefois l'un des plus riches de France, qui posséda l'étendard de Charlemagne, la bannière du roi Robert, la myrrhe offerte par l'un des trois mages, quelques-unes des branches de palmier et d'olivier jetées sur le passage de Jésus à son entrée dans Jérusalem, un morceau de la vraie croix, des reliques de saint Jean le Précurseur, et un portrait de la Vierge sur cuivre doré, n'offre plus aujourd'hui à la vénération des fidèles qu'une parcelle de la vraie croix, une épine de la couronne de Jésus-Christ, et le corps du martyr Gemellinus, qui a été apporté de Rome par un des derniers évêques d'Orléans, Mgr Fayet.

Le *chapitre de Sainte-Croix* date du VIII[e] siècle; il se composait, en 1789, de 58 membres; il ne compte plus aujourd'hui que 10 chanoines titulaires avec traitement, 9 chanoines dignitaires, 2 chanoines d'honneur, et 4 chanoines honoraires résidants.

L'*évêché*, construit en 1631 derrière la cathédrale, n'a rien de remarquable; le *séminaire* voisin date de 1670.

Saint-Aignan (entre la rue de Bourgogne et le quai, presque à l'extrémité de la ville), l'église la plus intéressante d'Orléans, après la cathédrale, s'appela d'abord *Saint-Pierre aux Bœufs*. Fondée, dit-on, sous le règne des fils de Constantin, elle fut rebâtie tour à tour par Clovis, par Charlemagne (à la suite d'un incendie), par Charles le Chauve (à la suite de l'incendie de 999), par Robert le Pieux (1029). En 1370 et en 1428, on la rasa, dans la crainte que les Anglais, qui menaçaient la ville, ne s'y retranchassent. Charles V et Charles VI l'avaient reconstruite

après sa première démolition. Louis XI, Charles VIII et Louis XII la rebâtirent à leur tour. L'édifice qu'ils élevèrent est l'édifice actuel; seulement, les protestants l'ont indignement mutilé dans les guerres de religion, et sa tour a été démolie de 1797 à 1804. Vendue, pendant la Révolution, à un architecte qui y commit d'aussi graves dégâts que les protestants, elle a servi tour à tour d'atelier, de salle de club, de temple de la Reconnaissance et des Victoires. En 1802 on l'érigea en église paroissiale de première classe; depuis, elle a été classée au rang des monuments historiques, et on travaille à sa restauration.



L'église Saint-Aignan.

Saint-Aignan n'a point de façade. Son entrée principale est le *portail* septentrional, plus mutilé malheureusement que ne le représente notre dessin. Ses sculptures du xve siècle étaient, dit-on, fort remarquables. En général, l'extérieur de l'église offre un aspect désolé. Les aiguilles, les pinacles, les arcatures des piliers battants sont tombés pour la plupart. L'intérieur, qui peut être majestueux comme le prétendent ses admirateurs, mais qui semble lourd et nu, vient d'être remis à neuf. Toutefois la décoration intérieure, — c'est-à-dire les autels, la chaire, les confessionnaux,— ne répond nullement au style de l'architecture. Des anciennes verrières, il n'en reste qu'une seule qui soit complète; elle représente une croix vide, sur laquelle on lit ces mots: *Jesus Maria.* Marie, saint Jean et la Madeleine sont groupés

autour. Les architectes et les artistes admirent les clefs de voûte des transsepts et de la grande nef, les culs-de-lampe des stalles, et le lavabo qui orne l'extrémité de la sacristie; les fidèles viennent surtout visiter des reliques de saint Laurent, de saint Vincent, de saint Nicolas, de saint Victor, et la châsse de saint Aignan, vraiment digne d'une mention particulière.

Anianus ou Aignan naquit à Vienne, vers la fin du IVe siècle. Quand il eut l'âge de raison, la réputation de saint Euverte l'attira à Orléans, et plus tard il remplaça son saint patron, qui l'avait lui-même désigné pour son successeur. Le jour même de son installation il demanda au gouverneur Agrippin la mise en liberté de tous les prisonniers. Agrippin refusa d'abord, mais une énorme pierre, qui tomba d'un toit, le blessa dangereusement, et il dut la vie à l'intercession de saint Aignan. Alors, il accorda, par reconnaissance, à son sauveur, la faveur vraiment extraordinaire que sa raison et les intérêts bien entendus de l'État l'avaient d'abord forcé de lui refuser. Le croira-t-on? du Ve siècle jusqu'en 1758, les évêques d'Orléans ont conservé et exercé le privilége d'élargir tous les prisonniers le jour de leur installation. A peine un évêque avait-il rendu le dernier soupir, que tous les voleurs, faussaires, banqueroutiers et assassins de la ville, de la province et des provinces voisines, venaient se faire arrêter pour profiter de l'amnistie que leur garantissait l'avénement de son successeur. En 1666, M. de Coislin ouvrit les portes de leur prison à 865 détenus; en 1733, Nicolas-Joseph de Paris en élargit 1150. Toutes les demi-mesures prises pour remédier à ces abus avaient été inutiles. Enfin, en 1758, un édit du roi remplaça le droit de délivrance par celui de proposition de grâce. Quant au créateur de ce privilége, il continua à faire de nombreux miracles, pendant sa vie et après sa mort. Je copie textuellement M. D. T. Emmanuel, l'auteur de *Quatre jours dans Orléans* (1845), page 201 : « Les faveurs obtenues de Dieu, par son intercession, sont innombrables; aussi, dans toutes les calamités publiques, comme *dans les besoins privés*, a-t-il été et est-il encore invoqué avec confiance par les Orléanais. Cette confiance, elle se retrouve jusque dans les hommes de la Révolution; car, le 29 juillet 1792, le conseil général du Loiret ordonnait

une neuvaine à saint Aignan, pour obtenir la cessation des pluies froides qui menaçaient de rendre la récolte impossible. Pendant quinze ans, le 28 février, on a célébré un salut anniversaire pour remercier Dieu d'avoir, *à la prière de saint Aignan, vers lequel tous les vœux s'étaient tournés*, préservé Orléans de l'invasion des Cosaques, déjà campés à ses portes en 1814. » La dépouille mortelle de saint Aignan, inhumée d'abord à Saint-Laurent des Orgerils, fut ensuite apportée, sous le règne de Clovis, dans l'église de Saint-Pierre aux Bœufs, appelée dès lors Saint-Aignan. Robert le Pieux l'y apporta lui-même l'an 1029; car, après l'incendie de 999, elle avait été déposée dans une chapelle voisine. Saint Louis la plaça dans une châsse plus précieuse qu'il porta lui-même sur ses épaules. Dans les guerres de religion, cette châsse fut violée et pillée par les protestants; mais le curé de Saint-Laurent parvint à sauver quelques ossements du saint, qu'il rendit plus tard à l'église. En 1793, le conseil municipal fit fondre la châsse d'argent, du poids de 150 marcs, que le chapitre avait fait fabriquer en 1724. Enfin, les derniers débris de saint Aignan, cachés pendant la Terreur, ont été restitués avec pompe à son église, le 14 juin 1803. La châsse actuelle est en bois doré et sculpté.

La partie la plus ancienne de l'église de Saint-Aignan est sa *crypte*, qui présente dans son ensemble un chœur à abside circulaire, une galerie collatérale qui l'enveloppe, et cinq chapelles rayonnantes autour du rond-point. Cette crypte date de l'église de Robert le Pieux.

Saint-Euverte (la rue Saint-Euverte, qui s'ouvre derrière l'évêché, y conduit), dont la façade est écrasée par une affreuse tour comparativement moderne, a servi longtemps de magasin. Des archéologues vantent son porche, « où les meilleures traditions du gothique flamboyant s'allient heureusement aux premières inspirations de la Renaissance, » et son intérieur du XIIIe siècle, dans lequel ils retrouvent quelques vestiges du siècle précédent et même d'époques antérieures. Une décision récente du conseil municipal leur a donné l'espoir que cette église sera conservée à l'histoire, à l'art et au culte, pour lequel elle a été construite. Saint-Euverte s'appelait dans l'origine *Notre-Dame du Mont*. Elle changea de nom lorsqu'elle reçut la dépouille mor-

telle de saint Euverte. Fondée au IVe siècle, incendiée en 999, rebâtie peu de temps après, elle fut rasée pendant le siége de 1428; mais on conserva les parties basses, et, après la délivrance de la ville, les nouvelles constructions furent assises sur les restes des anciennes. Ainsi s'explique la différence des styles que l'on remarque à l'intérieur.

Notre-Dame de Recouvrance, située dans la rue de ce nom, qui aboutit sur le quai au-dessous du pont, a été inaugurée en 1519. « Construite en trente ans, a dit l'auteur du *Vieil Orléans*, elle semble avoir été le champ clos de la lutte ouverte au XVIe siècle entre l'ogive défaillante et le plein-cintre renaissant. »

Saint-Pierre le Puellier, située derrière la préfecture, à l'extrémité de la rue de l'Université et à peu de distance du quai, est la plus ancienne des églises actuelles d'Orléans. Supprimée en 1793, elle a été rétablie en 1816. A l'intérieur, dénué de sculptures, on remarque un bas-relief en bois représentant la Passion.

En 1852, les travaux de fondation nécessités par le prolongement des ailes en retour du grand séminaire d'Orléans mirent au jour, dans la partie orientale du jardin, une CRYPTE complète qui a été depuis classée parmi les monuments historiques. Cette crypte est, à ce qu'il paraît, celle que Childebert fit construire en l'honneur de SAINT-AVIT. L'église supérieure fut rasée en 1429 par les habitants, reconstruite après la retraite des Anglais et démolie au siècle suivant par les Anglais. On trouvera dans le tome II des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais* une *Dissertation* de M. Nouel de La Buzonnière sur la crypte de Saint-Avit d'Orléans et une *Histoire de l'Église et du chapitre de Saint-Avit*, par M. l'abbé de Torquat. Orientée de l'est à l'ouest, ayant une longueur totale de 7 mètres 50 centimètres sur 6 mètres de largeur, cette crypte se compose d'une *confession* ou *martyrium*, et d'une *chapelle* ou *abside circulaire* séparée de la confession par un mur dans lequel s'ouvrent deux portes et deux fenêtres. La confession était intacte; elle présentait deux rangs de trois voûtes d'arêtes retombant sur les murs et sur deux colonnes isolées, dont la hauteur est de 2 mètres;

ces colonnes ont 40 centimètres de diamètre. La chapelle est formée de trois nefs de trois travées chacune, autrefois éclairées par trois jours fort étroits à leur orifice extérieur et très-évasés au dedans ; les voûtes s'appuyaient sur six pilastres engagés dans le pourtour et sur quatre piliers isolés. Ces voûtes n'existaient plus, et la crypte a été retrouvée dans l'état où furent découvertes les maisons de Pompéi, lors des premières fouilles.

On a conduit les travaux du Grand-Séminaire, de manière à respecter la crypte de Saint-Avit, qui se trouve sous le bâtiment nouveau. On a fait plus, et, grâce à un crédit du ministre d'État, on a rétabli les voûtes détruites et rendu ainsi à ce curieux monument son aspect primitif. On se propose, tout en lui conservant son caractère de simplicité, de faire à l'intérieur les dispositions nécessaires pour la célébration du culte; mais on peut en considérer la restauration comme achevée.

La chapelle du Grand-Séminaire renferme de précieuses boiseries exécutées, dit-on, pour la chapelle de Versailles, par le sculpteur Dugoullon, sur les dessins de Lebrun, données, en 1706, par le roi à l'évêque d'Orléans, qui les plaça autour du chœur de la cathédrale, enlevées à l'époque de la Révolution, longtemps enfouies dans des magasins où elles se détérioraient, et enfin placées dans la chapelle où elles sont aujourd'hui admirées des amateurs.

A l'extrémité sud-ouest de la place du Martroy, s'ouvre la rue d'Illiers. Si l'on s'avance de quelques pas dans cette rue, on aperçoit une église de briques et une cour; la porte de la cour et celle de l'église ont chacune une inscription. Sur l'une on lit: *Bourse*, sur l'autre : *Charitas*. Cette église était la chapelle des Minimes, dont les bâtiments, situés dans une seconde cour, sont aujourd'hui affectés à un pensionnat. Elle rappelle un triste souvenir historique. En 1792, la haute cour nationale créée par la Constitution de 1791 y siégea, et les principaux accusés qu'elle avait condamnés et qui y étaient détenus, MM. de Brissac, de Lessard, de Montmorin, en partirent pour Versailles, où ils furent massacrés le 3 septembre 1792.

Édifices civils. — Musées. — Collections. — Maisons particulières.

L'hôtel de ville d'Orléans, les Orléanais l'appellent l'*hôtel de la Mairie*, situé sur la place de l'Étape, à peu de distance de la cathédrale, est sans contredit l'une des principales curiosités de la ville. La légende commémorative suivante, écrite en lettres d'or sur une plaque de marbre noir et placée à la façade de l'aile méridionale, nous dispenserait, à la rigueur, de toute autre explication :

Cet hôtel, bâti en l'an 1530, des deniers de Jacques Groslot, seigneur de l'Isle, chancelier d'Alençon, bailli d'Orléans, qui en fit sa demeure : habité après lui par F. de Balzac, seigneur d'Entraigues, et de la Chastre, maréchal de France, F. d'Orléans Longueville, comte de Saint-Pol, gouverneur de l'Orléanais ;

Logis accoutumé des rois François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, des reines Catherine de Médicis, Marie Stuart, Louise de Lorraine et Marie de Médicis ;

Résidence de Louis Ier, prince de Condé, maître de la ville pour le parti protestant, en l'an 1562, devenu l'hôtel de ville en 1790 ;

A été restauré sur le vote et par les soins du conseil municipal : MM. Dubessey et Boselli, préfets du Loiret ; M. L. Lacave, maire d'Orléans ; MM. Rousseau-Dehais, Cotelle, adjoints.

M. Albert Delton, architecte. 1850-1854.

L'hôtel de la Mairie ressemble peu à l'ancien hôtel Groslot. Il a été tellement modifié, augmenté, diminué, transformé, que son ancien propriétaire, qui lui a laissé son nom, aurait quelque peine à le reconnaître, s'il pouvait lui être permis d'y revenir. M. Eugène Bimbenet l'a décrit dans sa *Monographie* [1] tel qu'il était autrefois. Je me bornerai à constater, aussi sommairement que possible, ce qu'il est aujourd'hui.

Il se compose d'un corps de logis principal, flanqué de deux ailes qui se déploient en retour sur la place, et qui forment une cour fermée par une grille. Notre dessin représente sa jolie façade dont les briques rouges, entremêlées de briques vitrifiées, les pignons et les fenêtres, rappellent les constructions flamandes de l'époque à laquelle elle fut élevée. Au-dessous du

1. Un vol. in-18. chez Gatineau.

perron rebâti à neuf, et souvent critiqué déjà comme trop orné de délicates arabesques, entre ses deux rampes, on a placé une statue en bronze de Jeanne d'Arc. Cette statue, reproduction exacte du chef-d'œuvre en marbre de la princesse Marie, que l'on admire au musée de Versailles, avait été donnée à la ville d'Orléans par le roi Louis-Philippe, en 1841. Elle est restée exposée jusqu'en 1851 dans une des salles du musée. Les balcons qui surmontent les deux portes latérales sont supportés par des cariatides que la tradition orléanaise attribue à Jean Goujon, et qui ont sou-



L'hôtel de ville d'Orléans.

vent été peintes et vernies. Les statuettes placées dans les niches représentent, au milieu du tympan du fond, l'architecte *Ducerceau*, mort en 1532; la première, dans l'aile nord, le savant *Petau* (1583-1652); la seconde, *Jousse*, l'elève et l'imitateur de Pothier (1704-1781); la première de l'aile sud, *Bongars* (1554-1612); la seconde, le médecin *Petit*, mort en 1793. Dans l'aile gauche de l'hôtel, on a placé la statue de saint *Aignan*, et dans l'aile droite, celle de *Pothier* (1699-1772).

L'intérieur de l'hôtel de la Mairie est plus curieux que l'extérieur. Pour le visiter, il suffit de s'adresser au concierge, qui en

fait les honneurs avec beaucoup de complaisance, moyennant un pourboire. Le rez-de-chaussée étant consacré tout entier aux bureaux, c'est au premier étage que les étrangers sont conduits. On le leur montre généralement dans l'ordre suivant : 1° *Antichambre;* 2° *Petit cabinet*, dans lequel on voit un portrait de Jeanne d'Arc qui date de 1581, mais qui a été restauré, et une vue d'Orléans; 3° l'*escalier d'honneur;* 4° la *chambre de Commerce;* 5° la *salle des mariages*, dont la belle cheminée, surmontée d'une fresque qui personnifie la ville, est l'imitation de celle qui se trouve dans la maison d'Agnès Sorel, et dont le beau plafond représente les produits du Loiret : c'est dans cette salle que siége le conseil municipal; 6° une salle inoccupée dans laquelle on a placé provisoirement une *statuette* en bronze de *Jeanne d'Arc*, par la princesse Marie. La reine Amélie avait déjà donné à la société archéologique de l'Orléanais, le 13 avril 1853, *un modèle en plâtre* de cette statuette trop peu connue. Le bronze a été envoyé à la ville d'Orléans, quelques jours avant la fête du 8 mai 1855. Il doit orner un des salons de réception de la mairie. Du vivant de la princesse Marie, cette statuette n'était pas sortie de son atelier, où quelques privilégiés avaient seuls été admis à la voir. Après sa mort, elle n'a été exposée nulle part; elle n'a pas été exécutée en marbre; il n'en existe qu'un très-petit nombre d'épreuves en plâtre et en bronze. Jeanne d'Arc, montée sur un cheval caparaçonné, porte le costume des chevaliers au XVe siècle. De la main droite, elle tient son épée abaissée; son regard s'arrête sur un Anglais blessé mortellement et renversé sous les pieds de son cheval. A cet aspect, Jeanne éprouve une émotion qui se trahit sur son visage et dans son attitude; elle s'effraye, elle s'attriste, et cependant, à la voir, on sent qu'elle ne renoncera pas à sa mission, qu'elle est prête à l'accomplir; 7° la *salle* où Marie Stuart a reçu le dernier soupir de son époux, François II; 8° enfin, le *grand salon* de réception, qui donne, d'un côté, sur la cour, de l'autre, sur le jardin. Dans ce grand salon, richement décoré dans le style du temps, comme toutes les autres pièces qui viennent d'être mentionnées, on remarque : les *quatre portes* surmontées d'une corniche en bois, à plusieurs étages, qui s'appuie sur des colonnettes à

hapiteaux et ornements dorés, et garnies de belles portières; es 31 *médaillons* dans lesquels sont peints l'armorial et les noms es principaux maires d'Orléans, depuis 1569 jusqu'en 1842; s *cartouches* des travées, et surtout la belle *cheminée* bâtie



Le musée d'Orléans.

ans le style de la Renaissance, et ornée de trois portiques ontenant trois sujets sculptés en pierre, par MM. Jouffroy et 'allette, et empruntés à la vie de Jeanne d'Arc : *Domremy*, *rléans*, *Reims*.

Après l'hôtel de la mairie, c'est l'ancien *hôtel de ville* qu'il faut visiter (la rue Sainte-Catherine et la rue Saint-Maclou, qui s'ouvrent à droite, dans la rue Royale, en allant à la cathédrale, y conduisent). Ce fut en 1422 que les échevins d'Orléans, chassés, par le duc d'Orléans, du Châtelet qu'ils occupaient, se firent construire un hôtel de ville, près de l'église de Sainte-Catherine, actuellement détruite, sur l'emplacement de l'ancienne auberge des Carnaux ou Creneaux. Ils utilisèrent seulement, dans la cour, la base d'une tour de la première enceinte, qui devint le donjon ou beffroi municipal. Cet hôtel, commencé sous Charles VII, fut achevé sous Charles VIII (1498). La façade principale, qui donne sur la rue Sainte-Catherine et qui est un curieux monument de la Renaissance, fait le plus grand honneur à l'architecte Viart. Abandonné en 1790 par le corps municipal, l'hôtel de ville servit tour à tour au conseil du district et au tribunal de première instance. Enfin, il a été rendu à la ville pour y établir ses musées de peinture et d'histoire naturelle, ainsi que son école municipale de dessin et d'architecture (1825), dans ses salles qui manquent malheureusement, pour la plupart d'air et de lumière.

Le **Musée** d'Orléans ne date que de 1825. Il doit sa fondation à M. Gaspard de Bizemont, son premier directeur, qui, après avoir émigré, parvint, lorsqu'il fut de retour en France, à réaliser le rêve favori de toute sa vie. Formé d'abord d'un très-petit nombre de tableaux et d'objets d'art possédés à cette époque par la ville et par le département, il s'est accru chaque année, dit le catalogue, des dons nombreux des Orléanais et d'acquisitions obtenues à l'aide du fonds annuel d'entretien. Ce catalogue, qui se vend 1 franc 25 centimes, avec le supplément, et qui est daté de 1851, manque malheureusement de méthode. Il se divise bien en trois parties, les tableaux, les dessins, les statues et antiquités; mais, dans chaque division, les objets sont classés au hasard, suivant l'ordre de leur entrée. Les auteurs ont suppléé à cet énorme inconvénient, qu'ils reconnaissent et qu'ils déplorent, à l'aide de tables qui renvoient aux numéros d'ordre de leur travail. Du reste, le sous-directeur du musée, M. Langallerie, dont on loue tout à la fois

l'activité, le goût et l'érudition, s'occupe d'un nouveau classement qui ne laissera rien à désirer. D'après le catalogue actuel, le musée d'Orléans possède actuellement :

Tableaux[1]	523
Dessins	147
Statues	556
	1226

Ce n'est pas seulement par le nombre de ses objets d'art que le musée d'Orléans est supérieur à la plupart de nos musées provinciaux, c'est aussi par leur valeur réelle ou par leur intérêt historique. Les peintres et les antiquaires surtout aimeront à y revenir après avoir exploré ses richesses ; les simples amateurs ne devront pas manquer de le visiter. Pour faciliter leurs recherches, je leur indique ici, suivant l'ordre ou plutôt le désordre du catalogue, c'est-à-dire en suivant les numéros, les tableaux, dessins, statues ou curiosités qui ont été généralement jugés les plus dignes de leur attention, à quelque titre que ce soit. Le musée d'Orléans (galerie de tableaux et autres salles) est ouvert au public les dimanches et jeudis, de midi à quatre heures, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint et de Noël, et pendant les mois de septembre et d'octobre. Les étrangers y sont admis tous les jours de dix heures à quatre heures, sur la présentation de leur passe-port.

Tableaux. 12, 13, 14, 15. *Claude Dervet*, de Nancy. Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre. Ces tableaux ont été faits pour le château de Richelieu, où ils étaient placés dans le cabinet de la reine. La Fontaine en parle ainsi : « Ces quatre tableaux sont de Rembrandt; le concierge nous le dit, si je ne me trompe; et quand je me tromperais, ce n'en seraient pas moins les quatre éléments. On y voit des feux d'artifice, des courses de bagues, des carrousels, des divertissements de traîneau, et autres gentillesses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, je vous répondrai que je n'en sais rien. » Ces tableaux, curieux surtout par les costumes et les portraits qui y sont peints, représentent : — *Le feu :* Un carrousel, éclairé par une brillante illumination et un feu d'artifice;

1. Un assez grand nombre des tableaux inscrits au catalogue ne sont pas au musée.

fête donnée par le cardinal de Richelieu au roi, à la reine et à ses enfants; — *L'air :* Madame de Lorraine et les dames de sa cour, prenant le plaisir de la chasse à l'oiseau; — *L'eau :* Fête triomphale sur la mer et sur la glace. La reine, tenant dans ses bras Philippe de France, est assise au-dessous du dauphin, depuis Louis XIV. Ils naviguent dans une riche gondole conduite par Pallas et par Louis XIII et dirigée par les dieux de la mer, au pied des rochers, sur lesquels est le temple de la Victoire, d'où sort le cardinal qui vient à sa rencontre; — *La terre :* Le triomphe de Louis XIII. — 17. Copie d'un portrait de Louis XI, conservé depuis longtemps à Cléry. — 18. *Fragonard*, Jeanne d'Arc faisant son entrée à Orléans. Salon de 1822. — 25, 26. *Kraus* (Georges-Melchior), 1727-1806. Une jeune fille tenant un oiseau sur le doigt; une jeune fille ayant une chaufferette sur ses genoux. — 33. Copie d'après *Poëlenburg*. Loth, et ses deux filles. — 35. *Drouais* (Hubert), 1699-1775. Mme de Pompadour. — 38. *Boullongne* (Louis). Loth et ses deux filles, copie d'après le Guide. — 44. *Santerre* (J. B.), 1651-1717. La peinture. — 45. *Le même*. La Jardinière. — 51. *Romyn* (Jean Van), paysage orné de figures et d'animaux. — 54, 55. *Patel*, 1654-1703. Paysages. — 58. *Rokes* (Henri-Martin), surnommé Zorg. La Consultation aux urines. — 73. *Goyen* (Jean Van). Des patineurs. — 75. *Diest* (Jacques). Bivouac hollandais. — *Eykens* (Pierre). Diane et Apollon et de petits enfants que fait danser l'Amour. — 92. *Lacroix*. Marine.

101, 102. *Donato Tempestino*. Le passage de la mer Rouge; les envoyés de Joseph retrouvent sa coupe dans le sac de Benjamin. Ces deux tableaux sont peints sur agate. — 106. *Inconnu*. Anne d'Autriche. — 114. *Largillière* (Nicolas de). Son portrait. — 115. *Vanloo*. Marie Leczinska, femme de Louis XV. — 119, 120. *Roos* (Joseph-Henri). Deux lions, deux ours. — 127. *Inconnu*. Rabelais. — 138. *Inconnu*. Ésaü et Jacob. — 142. *F. M.* (Frédéric Moucheron). Entrée d'une forêt. — 144. *Sacchi* (Andrea). La résurrection de Lazare, un des plus beaux tableaux du musée. — 150. *Diepenbeck* (Abraham). Le Christ mort soutenu par la Vierge et par saint Jean. — 153. Attribué à *Peters Snayers*. Attaque d'une ville par les Impériaux. — 180. *Santerre* (Jean-Baptiste). La curiosité. Voy. les nos 44 et 45. — 186, 187. *Aubry* (XVIIIe siècle). Louis XV et la régente. Ces deux portraits, qui viennent d'être retouchés, ont été attribués à Vanloo. — 195. Attribué à *Stringa*. Une perspective.

207. *Tournières* (Robert), 1676-1752. Portrait d'homme. — 205. *Vernet* (Joseph). Cascatelles; environs de Tivoli. — 218. *Houet* (Gérard). Un joueur de flûte. — 226. *Demaine* (Jean-Louis). Boutique de marchande de friture en plein vent. — 227. *Bol* (Ferdinand). Portrait d'une femme âgée. Excellente peinture. — 238. *Inconnu*. (École espagnole ou napo-

litaine). Saint François aux Stigmates; ce tableau provient du château de Richelieu. — 240. *Inconnu*. (École espagnole.) Un apôtre.—244. Attribué à *Van der Plas*. Une tête de vieillard. — 273. *Champaigne* (Philippe de). Saint Charles Borromée à genoux devant un autel. — 274. (Ce tableau porte le nº 272). *Teniers* (David), le jeune. L'Écureuse et le Jardinier. — 275. *Lucatelli* (Pietro). Cabaret italien. — 283. Attribué à *Devriendt*, dit Franc-Floris. La prison de saint Pierre au moment de sa délivrance par l'Ange. — 289. *Decker* (Conrad). Un paysage.

307. *Clouet* (*J.*). Beau portrait d'homme. — 312. *Inconnu*. Un rabbin dans son cabinet. — 314. *Giordano* (Luca). La charité romaine.

438. *Inconnu*. Jeune homme cachant avec sa main une bougie allumée. 475. *Cambiasi* (dit le Cangiale). Les Israélites aux pieds du serpent d'airain. Ce remarquable tableau faisait partie d'une série de quatre tableaux du même maître et de la même grandeur; les trois autres représentaient l'Adoration du veau d'or, le miracle des Cailles et Moïse frappant le rocher. L'Angleterre en possède deux, et le quatrième est en Belgique. — 483. *Bassan*. L'enlèvement des Sabines. Ce tableau provient du château de Richelieu. — 498. *Pignerolles*. Pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Salon de 1848. — 499. Belle copie plus grande que l'original (il est au Louvre) de la Fête de village, par *Rubens*.

503. *Gérard* (le baron François). Jésus descendant sur la terre et dissipant les ténèbres. Ce tableau, commencé par Gérard qui y a travaillé le 6 janvier 1837, cinq jours avant sa mort, a été achevé par Mlle Godefroy, son élève. — 504. *Antigna* (Alexandre), d'Orléans. Après le bain. Salon de 1849. Ce tableau, dans lequel on remarque surtout de belles études de femmes nues, avait été acheté par le ministre de l'Intérieur et donné au musée d'Orléans. Depuis 1852, il a été retiré du musée; en 1855 il était déposé dans la salle de la Tour qui doit être la salle de Jeanne d'Arc. On l'a trouvé trop *nu*. — 511. *Flers*. Paysage. — 515. *Inconnu*. Paysage. — 517. *Pompeo Battoni*. Vulcain.

Dessins. La collection des dessins est beaucoup moins nombreuse, et surtout moins intéressante, que celle des tableaux. Elle se compose principalement d'œuvres modernes. Parmi les maîtres anciens qui y sont représentés, on peut mentionner :

8 et 23. *Le Guerchin*. — 10. *J. Jordaens*. — 32. *Biscaino*. — 54. *Van der Meulen*. — 65. *Carle Vanloo*. — 87. *Bronckhorst*. — 88. *Jean Quellinus*. — 108. *Géricault*. — 110. *Callot*. — 145. *Girodet-Trioson*. — 146. Le *Bourguignon*.

Statues, curiosités et antiquités. Quelques statues, entre

autres, celles de Roguet et de Pradier, sont exposées sous un jour favorable, dans la grande salle ou dans les salles voisines; mais la plupart des antiquités et curiosités se trouvent reléguées dans deux salles basses du rez-de-chaussée, où règnent, à toute heure de jour, de profondes ténèbres. Il est difficile, non-seulement de les apprécier, mais de les apercevoir. On doit, dit-on, les transporter au premier étage. Ce déménagement est d'autant plus nécessaire, que la plupart de ces antiquités ou curiosités, comme les appelle le catalogue, m'ont semblé mériter un examen attentif. Parmi celles que j'ai pu découvrir dans l'obscurité, je signalerai surtout :

3. *Saint François* portant les instruments de la Passion. — 9. *Jésus* montant au Calvaire.— 11. *Bas-relief* en marbre de Carrare, représentant la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean. — 15. Deux *colonnettes* en pierre de liais, provenant d'une cheminée d'une ancienne maison d'Orléans. — 17. *Bacchante* portant sur son épaule un jeune faune qui mange du raisin. Statuette en terre cuite par *Claudion.* — 19. *Calvaire* dont toutes les figures sont en ambre jaune et en ivoire. — 26. *Armoire* du temps d'Henri III. — 43. *Buste* colossal en plâtre de Jeanne d'Arc, tel qu'il existe sur le monument de Domremi. — 44. *Cheminée* en pierre, provenant de la rue Pierre-Percée, à Orléans : le plus bel ornement du musée. — 66. Très-beau *marbre* du temps d'Henri IV.— 66. Un *cabinet* à trois compartiments revêtus d'émaux. — 82. *Statue* de la Vierge, en marbre blanc. Cette statue, ouvrage du XIV[e] siècle, provient de l'ancien monastère de la Cour-Dieu; la main gauche, la couronne, le nez de la Vierge, le bras et le nez de l'enfant, qui avaient été mutilés, ont été restaurés par M. Dantan aîné.

104. L'adoration des Mages, grand *bas-relief* en marbre de Carrare; XVI[e] siècle. Toutes les têtes ont été mutilées. — 109. *Meule* entière de moulin à bras, en usage chez les Romains, trouvée à 17[m],60 de profondeur, lors des fouilles faites dans l'ancien grand cimetière d'Orléans, pour la construction des Halles. — 110. *Inscription romaine*, trouvée dans les fouilles de la fontaine de l'Étuvée. — 111. *Antiquité romaine* (bas-relief représentant un luperque ou prêtre du dieu Pan, selon quelques antiquaires, monument d'un conducteur de voitures, d'après d'autres), trouvé près de la Loire dans les murailles de l'enceinte romaine d'Orléans. — 122. *Meuble* du XVI[e] siècle. — 151. Deux *burettes*, bien conservées, par Bernard de Palissy. — 162, 163. Deux *bahuts*. Ils ont 2 mètres de long, 64 cent. de large et 66 cent. de hauteur. Le bas-relief du premier, qui décorait la sacristie de l'église de Saint-Aignan

et qui date du règne de Louis XI, représente le sacre de ce roi. Celui du second, qui provient de Gien et qui a été fabriqué au XVe siècle, en Allemagne, est divisé en cinq compartiments où sont représentés le jugement de Salomon, David et Bethsabée et la mort d'Absalon. — 165. L'un des *feuillets* d'un *diptyque* dont l'origine est inconnue. — 181. *Bas-relief* en ivoire du XVe siècle. — 183. Jésus prêchant au milieu des docteurs, *relief en nacre de perle*, par Gaulette de Dieppe.

211. Admirable *bas-relief en bois* représentant une bataille, par Burgmayr d'Augsbourg. — 254. *Statue en bois* de la sainte Vierge. Cette statue, peinte et dorée, était placée dans une niche au-dessus de l'ancienne porte Bannier, construite en 1486 et détruite en 1754. — 294. *Soucoupe* attribuée à Pierre Raymond de Limoges.

322. *Cheminée en bois.* Elle provient de l'ancien couvent des Bénédictins; les supports ont été pris dans une maison de la rue Neuve, actuellement démolie. — 330. *Bénitier* (ou brasero) du XIIIe siècle. — 335. *Bénitier* en pierre de l'abbaye de Saint-Mesmin. — 390 (*Cabinet gothique* dans la tour). Boiseries provenant d'une maison située rue Pierre-Percée, à Orléans. — 391. La *croisée.* — 392. Grand *coffre* à hardes. — 394. *Belle table* du XVIe siècle. — 396. *Cheminée* en pierre du temps de Louis XII, provenant d'une maison d'Orléans.

407 et 408. Petit *monument à fronton* en pierre, provenant de la sacristie de l'ancienne église de l'Hôtel-Dieu. — 412. *Porte en bois.* — 495. Deux beaux *vitraux* du XVe siècle, représentant deux têtes d'empereurs romains, Vespasien et Titus. Ils sont placés à la croisée du cabinet de la tour. — 498, 499. *Bustes* de Laurent de Médicis et d'une Médicis, d'après Michel-Ange.

500. *Vénus surprise au bain*, par Pradier. 1829. — 507, 508. *Portes* extérieures provenant de l'ancien Hôtel-Dieu d'Orléans. — 509. *Statue en bronze de la République*, donnée par le ministre de l'Intérieur, d'après le vœu de l'artiste. Cette statue est de Louis Roguet d'Orléans, mort à Rome en 1851. Il avait obtenu, en 1849, le grand prix de sculpture. Ses heureux débuts promettaient un grand artiste à sa ville natale et à la France; sa fin prématurée a mérité des regrets universels. — 511. Louis Roguet. *Statue* en plâtre de *Philoctète* quittant l'île de Lemnos. — 511. Miniature sur vélin. Une descente de croix, tirée d'un *livre* de chant espagnol du XVe siècle.

La salle qui précède le cabinet gothique, et dans laquelle étaient exposés les plâtres, est destinée à la Société archéologique qui y tiendra ses séances. On y réunira, dit-on, tout ce qui concerne Jeanne d'Arc.

Musée d'histoire naturelle. Les salles de ce musée, qui ne peut guère intéresser les étrangers, renferment quelques animaux bien conservés, et de beaux échantillons de minéralogie.

La **Bibliothèque publique** est située rue Pavée, près de la place de l'Étape, et à quelques pas de la cathédrale. Le bâtiment qu'elle occupait était, avant la Révolution, une maison de refuge pour les filles repenties. En 1807, on y réunit les 6000 volumes donnés, en 1714, par Guillaume Prousteau, docteur régent de l'Université d'Orléans, et confiés aux Bénédictins, un grand nombre d'ouvrages dus à la générosité de quelques particuliers, parmi lesquels figure le célèbre Pothier, et 20 000 volumes accordés par l'État à la ville d'Orléans. Cette collection, remise aux soins d'un bibliothécaire et d'un sous-bibliothécaire, possède un médaillier, plusieurs manuscrits précieux sur vélin, ornés de miniatures et de lettres capitales coloriées et rehaussées d'or, et des manuscrits des VIIe, VIIIe, X^e^, XIe, XIIe, XIIIe, et XVe siècles, provenant pour la plupart de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

Le **Jardin botanique**, créé, vers 1640, sous le nom de Jardin des apothicaires, enrichi, en 1818, par l'acquisition des plantes que possédait Mlle Raucourt dans les serres de son château de la Chapelle, est situé au delà du pont, dans le faubourg Saint-Marceau.

La **Préfecture** (entre la cathédrale et le quai) pourrait être une caserne, un lycée, un séminaire, un hôpital. Elle occupe les bâtiments insignifiants d'un ancien couvent bâti sur l'emplacement d'un palais ou d'un temple romain. « En 1741, dit l'auteur du *Vieil Orléans*, M. Paul Huot, on y a découvert, à une certaine profondeur au-dessous du sol, des colonnes cannelées, des chapiteaux ornés de têtes grossièrement sculptées, un Bacchus portant pour chevelure des pampres et des grappes de raisin, un Apollon avec sa lyre, des faunes, des satyres, et un bas-relief représentant l'enlèvement d'Europe. Le lecteur se demande peut-être déjà avec sollicitude ce que sont devenus ces précieux vestiges de l'antique *Aurelianum;* déjà peut-être il accuse le vandalisme des XVIIe et XVIIIe siècles de les avoir détruits.... Qu'il se rassure : ils ne sont pas tout à fait perdus; on les a religieusement

remís à leur place, et on a bâti par-desssus, sans doute pour ne pas priver nos petits-neveux du plaisir de les découvrir à leur tour, lorsqu'ils auront la bonne pensée de jeter par terre la préfecture actuelle pour en construire une plus digne d'un département aussi important que celui du Loiret. »

Le **Lycée**, situé dans la plus belle rue, la rue Jeanne-d'Arc, présente une façade monumentale; aux deux côtés de la porte principale sont les *statues* de Charlemagne et de François Ier. A la place de cet édifice moderne, il y eut autrefois une abbaye d'hommes fondée par le roi Gontran; cette abbaye devint, en 930, une collégiale; en 1617, les jésuites y établirent un collége qui fut bientôt très-florissant; puis aux jésuites succédèrent, en 1762, des prêtres séculiers, et la maison prit alors le nom de collége royal.

Le **Théâtre**, établi dans le local d'une ancienne église, vis-à-vis de l'hôtel de la mairie, ne mérite pas une mention.

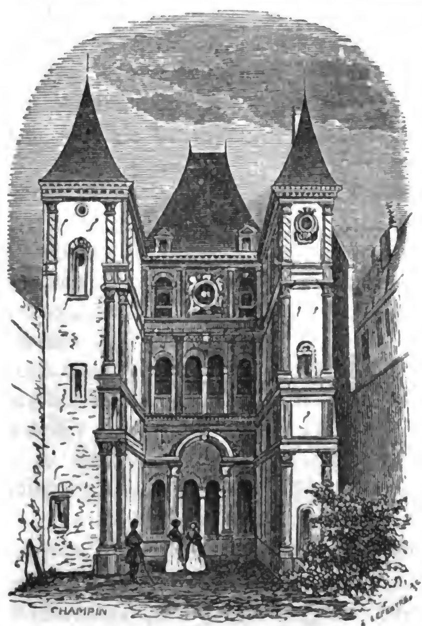
Vers le milieu de la rue de la Bretonnerie, qui tire son nom d'un hôtel longtemps habité par des Bretons, s'élève le **Palais de justice**, construit, de 1821 à 1824, par M. Pagot, architecte. Près du palais sont la *gendarmerie* et la *prison*, regardée comme une des plus sûres et des plus saines de France. Ces trois constructions sont situées sur l'emplacement qu'occupaient autrefois la *maison de l'Oratoire*, où l'on conservait un chapeau de velours bleu, brodé en or, qui avait appartenu à Jeanne d'Arc, et la *maison des Ursulines*, fondée en 1621 pour l'éducation gratuite de jeunes filles.

L'**Hôpital général**, situé à l'extrémité sud-ouest de la ville, réunit aujourd'hui dans la même enceinte l'hospice des vieillards, l'hospice des orphelins, l'hospice des aliénés, l'hôpital, la maternité, l'école des sages-femmes et l'école préparatoire de médecine et de pharmacie. Cet établissement, dont on admire les préaux, les salles et les galeries, et qui a coûté plusieurs millions, est regardé avec raison comme l'un des plus beaux de ce genre que possède la France.

La **Halle au blé** a été bâtie en 1826 sur un ancien cimetière, dont il reste un fronton décoré de quelques sculptures intéressantes. Pothier avait été inhumé dans ce cimetière.

Dans la *rue des Africains*, rue qui s'ouvre derrière Saint-Aignan et qui traverse presque à son angle sud-est la muraille gallo-romaine, on voit encore une tour appelée la **Tour blanche.** Cette tour est un intéressant échantillon des tours qu'a illustrées le siége de 1429.

Les anciennes rues d'Orléans offrent encore aux archéologues un certain nombre de maisons curieuses par leur architecture ou par les souvenirs historiques qu'elles rappellent. Malheureusement la plupart de ces maisons sont déjà à demi ruinées et menacent de disparaître bientôt tout à fait. Les amateurs devront surtout visiter :



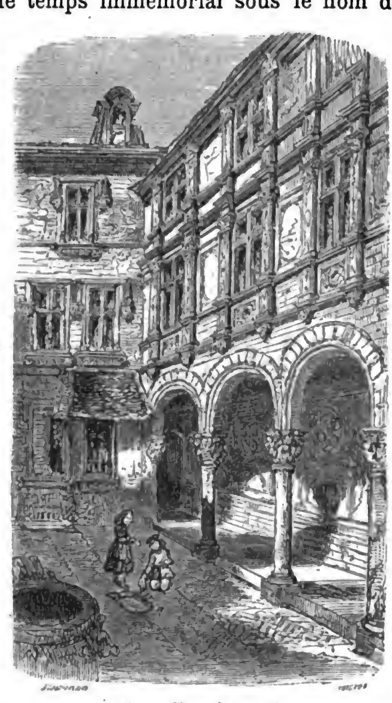
Maison de Diane de Poitiers.

Rue *Neuve* (la première à droite dans la rue Jeanne-d'Arc en allant à la cathédrale), au coin de la ruelle des *Albanais* , la *maison de Diane de Poitiers* Qu'elle ait été ou non habitée par la maîtresse de François Ier et d'Henri II, car la question est controversée, cette maison qui porte son nom passe avec raison pour une des plus charmantes constructions de la Renaissance. C'est la façade de la cour, la seule qui soit vraiment intéressante, que représente notre dessin ;

Rue du *Tabourg*, n° 15 (la seconde rue à droite dans la rue Royale, en allant au pont), la *maison* dite *d'Agnès Sorel*, quoique son architecture, également postérieure au xve siècle, semble démontrer suffisamment qu'elle n'a pu être habitée par la belle maîtresse

de Charles VII. Il n'en faut pas moins admirer l'encadrement des fenêtres, le relief presque plein de la porte d'entrée, les colonnes et le plafond de la galerie, et l'escalier de pierre en spirale (dans la cour). A gauche, au fond de la cour, dans une salle occupée par un artisan, s'élève une belle cheminée ;

Rue du *Tabourg*, n° 45, à l'angle du marché Renard, la *maison de Jeanne d'Arc*. Connue de temps immémorial sous le nom de l'*Annonciade*, parce qu'autrefois sa porte était surmontée d'une sculpture représentant l'*Annonciation*, cette maison devint l'hôtel de Jacques Bouchier, trésorier du duc d'Orléans. Jeanne d'Arc, à son arrivée dans la ville assiégée, y reçut l'hospitalité, et y partagea la chambre de la femme et de la fille du trésorier. On y logea près d'elle ses pages, son écuyer, son aumônier, son frère et deux hérauts d'armes. Les appartements n'y sont malheureusement plus ce qu'ils étaient à cette époque; de nouvelles distributions ont été faites, et ces changements sont attestés par des ornements d'un style postérieur au séjour de la Pucelle;



Maison d'Agnès Sorel.

Rue *Recouvrance* (la continuation de la rue *Macheclou*, la rue qui descend du marché Renard au quai de la Loire), à l'angle de la rue de la *Chèvre qui Danse*, la *maison* dite *de François Ier*. Cette maison fut construite de 1536 à 1550 pour Guillaume Toutain, valet de chambre du dauphin, mais décorée à l'aide des

deniers du roi, qui exempta en outre Toutain, pour toute sa vie, des rentes et du cens dont elle pourrait être grevée. En effet, elle servit d'habitation à la nièce de l'évêque d'Orléans, Mlle de Neilly, qui prit plus tard le titre de duchesse d'Étampes. On admire, à l'intérieur de la cour, une galerie à colonnes surmontées



Maison de Jeanne d'Arc.

de chapiteaux variés, qui supportent une autre galerie dont le plafond est orné de médaillons et d'arabesques, un puits à margelle sculptée, et la tourelle, qui offre au milieu de ses ornements la Salamandre de François Ier;

Deux *maisons*, l'une au n° 62 de la rue des *Hôtelleries*, l'autre,

au n° 15 de la rue *Sainte-Anne*, bâtie par l'architecte orléanais, Jacques Androuet-Ducerceau, qui commença le pont Neuf, à Paris, et travailla à la galerie du Louvre ;

Deux *maisons* de la rue *Pierre-Percée*, citées pour l'élégance de leurs façades et pour leurs ornements à l'intérieur ; — le n° 34 de la rue de l'*Aiguillerie*, qui reçut saint François de Paule quand il alla visiter Louis XI à Tours ; — le n° 1 de la rue de l'*Ormerie*, — les n° 13 et 19 de la rue de l'*Huis-de-Fer ;* — les n° 13 et 16 de la rue de l'*Empereur ;* — les maisons de la place du *Vieux-Marché*, presque toutes remarquables par l'ancienneté de leur architecture et par la beauté de leurs ornements ; — l'*hôtel de la Vieille-Intendance*, grande construction en briques, avec deux pavillons à haute toiture, qui fut une maison royale avant de servir d'habitation aux intendants de la province ; — plusieurs maisons de la rue de la *Bretonnerie ;* — le bel *hôtel de la rue de Gourville ;* — et le n° 7 de la rue de la *Vieille-Poterie*, maison qui appartint à Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX.

La *maison royale*, bâtie par Louis XI, près de Saint-Aignan, et la *maison de Coligny*, qui n'en est pas éloignée, ont tout à fait perdu leur caractère ancien. Elles ne méritent plus qu'une simple mention. La *maison de Pothier*, rue Pothier, reconstruite à diverses époques, ne se distingue que par le buste en marbre de ce célèbre jurisconsulte, placé à l'extérieur.

Vers la fin de l'année 1855, on a établi à Orléans, place du Martroy, dans deux maisons qui seront démolies un jour pour rectifier la place, une **société alimentaire** constituée sur le modèle de celle de Grenoble [1]. Le restaurant de cette société a été ouvert pour la première fois le 19 novembre 1855. Voici quelle était la carte du jour, affichée à la porte dans un cadre :

Consommation dans l'établissement. — Potage au pain, 10 c. ; au riz, 10 c. — Pain et bœuf aux choux, 25 c. ; pain et lapin sauté, 25 c. ; pain et rôti de veau, 25 c. ; haricots blancs, 5 c. ; purée de pois, 5 c. ; salade, 5 c. ; marmelade de pommes, 5 c. ; fromage, 5 c. — Vin, le demi-litre, 30 c. ; quart de litre, 15 c.

Consommation du dehors. — Bouillon et viande, 20 c. ; potage et

1. Voy. *Savoie et Dauphiné*, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 1856.

bœuf aux choux, 20 c.; lapin sauté, 20 c.; haricots blancs, 5 c.; purée de pois, 5 c.; salade, 5 c.

A partir du 20 novembre, la société alimentaire a fourni du café au lait à un prix très-modéré: café, lait, sucre et pain ne coûtent que 15 centimes.

M. Vergnaud Romagnési, auteur de nombreux ouvrages justement estimés sur la ville d'Orléans et sur ses environs, possède un **cabinet de curiosités** qu'il montre fort complaisamment aux étrangers. On remarque dans cette curieuse collection la bannière que François Ier donna vers 1519 à la ville d'Orléans; elle représente d'un côté, sur le premier plan, les échevins et l'université d'Orléans à genoux devant le fort des Tourelles, témoin des exploits de Jeanne d'Arc, et, dans le lointain, la ville telle qu'elle était au XVIe siècle; de l'autre côté, Charles VII et la Pucelle agenouillés devant la Vierge; l'Enfant Jésus, placé sur les genoux de sa mère, se penche vers le roi et lui met au doigt un anneau en signe d'alliance; derrière la Vierge sont saint Denis, patron de la France, et saint Aignan, patron d'Orléans. M. Vergnaud Romagnési possède en outre : un beau choix de verrières; le siége de justice de la célèbre abbaye de Saint-Mesmin; un cabinet remarquablement sculpté, ayant appartenu au cardinal Briçonnet; de belles armes; un bas-relief venant de Sully et représentant la bataille de Saint-Aubin du Cormier; des cheveux d'Agnès Sorel; des vêtements de Philippe Ier; le manuscrit du moine Jando; des monuments gallo-romains découverts dans les environs d'Orléans; une belle collection de médailles grecques, romaines et gauloises, etc.

La fête et les monuments de Jeanne d'Arc.

Quand Jeanne d'Arc eut forcé les Anglais à lever le siége d'Orléans, l'enthousiasme populaire improvisa une cérémonie en l'honneur de saint Aignan et de saint Euverte. Les soldats, les capitaines, les dignitaires de la ville, le peuple, le clergé et la Pucelle se réunirent, par un mouvement spontané, à la cathédrale, et de là se rendirent à Saint-Paul en procession et en chantant des hymnes sacrées. Ainsi prit naissance la fête du 8 mai, qui reçut plus tard l'approbation de divers légats apostoliques, et

levint pour l'église d'Orléans une solennité de premier ordre. ›ette cérémonie, interrompue pendant les troubles religieux du vi• siècle et de 1792 à 1804, a réuni presque toujours les ordres cclésiastique, civil et militaire. En 1792 et de 1830 à 1840 elle e borna à une simple promenade militaire. Au xvi• siècle un livertissement populaire s'était fondé à côté de la fête religieuse. ›'abord on avait représenté devant les Tourelles le siége d'Oréans, puis la milice avait promené en triomphe un jeune homme rêtu de satin jaune et rouge, chaussé de drap rouge, coiffé l'une toque rouge ornée d'un panache blanc, et chargé d'y porer un trophée des vêtements et de l'étendard de la Pucelle. On lonnait à ce jeune homme le nom de *Puceau*. L'étendard était l'étoffe blanche semée de fleurs de lis. Sur un côté on lisait cette nscription : *Jhesus Maria*. Sur l'autre, on voyait, entre deux inges en adoration, le Sauveur assis sur un tribunal, au milieu les nuées. Le clergé, pour pallier autant que possible l'indécence l'une telle parade, admit le puceau dans ses rangs en 1725, et l'y naintint jusqu'en 1790. La Révolution le supprima; la Restauraion le rétablit; le gouvernement de juillet le supprima de nou'eau. En 1848 eut lieu une grande fête où le clergé ne figura point; n 1852 et en 1853, le clergé fit une procession avec la troupe le ligne; enfin, le 8 mai 1855, a été inaugurée avec une pompe xtraordinaire, grâce à la loterie dite de Jeanne d'Arc, la *statue questre de Jeanne d'Arc*, par M. Foyatier. Les fêtes, commencées e 6, ne se terminèrent que le 10, jour du dernier tirage de la oterie.

La première statue de Jeanne d'Arc date du xv• siècle. En 458, les femmes d'Orléans ouvrirent une souscription pour aire couler une statue en bronze de la Pucelle, qu'elles placèrent ur le pont. Dans ce monument, composé de quatre personnages, [eanne d'Arc fut représentée agenouillée sous ses armes, la ête nue et dans l'attitude de la prière, avec Charles VII, devant a Vierge, qui se tenait debout au pied d'une croix sur laquelle tait le Christ. Cette statue, mutilée par les calvinistes au vii• siècle, restaurée ensuite, transférée à l'hôtel de ville n 1745, quand on démolit le vieux pont, avait été, en 1775, léposée dans un réduit dépendant de l'hôtel de ville; seize ans

après on la replaça au carrefour de la rue Royale et de l rue de la Vieille-Poterie. En 1792, des fanatiques exigèrent qu'o en fît des canons dont l'un reçut le nom de la *Pucelle d'Orléan*

Une seconde statue de Jeanne d'Arc fut inaugurée à Orléan en 1804. Cette statue en bronze, exécutée par M. Gois fils, étai trop petite pour la place du Martroy, sur laquelle on l'avait pla cée. D'ailleurs elle ne satisfaisait pas les connaisseurs. Jeann d'Arc, vêtue en amazone cuirassée, coiffée d'une toque que do minent des plumes, tient d'une main un immense drapeau et d l'autre un glaive nu. La pose est exagérée, mais il y a du mou vement et de la vie dans cette espèce de folle assez ridiculemen accoutrée. Napoléon admira beaucoup l'œuvre de M. Gois, qu resta exposée sur la place du Martroy à l'admiration ou à la cri tique, jusqu'au mois d'avril 1855. On l'a transférée en avant d pont sur la rive gauche de la Loire, où elle fait face à la ru Dauphine, pour la remplacer par la *statue équestre* de M. Foya tier, que représente notre dessin. Cette troisième statue, coulé en bronze avec neuf canons, n'a pas répondu complétement, i faut avoir le courage de l'avouer, aux espérances qu'avait fai concevoir le talent de son auteur. M. Foyatier n'avait pas été comme M. Gois, limité par un programme. Libre de choisir so sujet, il a essayé de représenter Jeanne d'Arc rendant grâces à Dieu du succès de ses armes. Son héroïne, assez mal assise, d'ailleurs, sur un cheval trop massif, n'a pas la physionomie qu l'imagination se plaît à lui prêter : son visage ne trahit aucun émotion; sa pose a besoin d'une explication; enfin son gros che val normand semble retenu au bord d'un précipice par une mai vigoureuse, et cependant les rênes ne sont pas même tendues.

La statue a 4^{m},33, le piédestal 4^{m},66. La hauteur totale du mo nument est donc de 9 mètres. La statue a été payée 60 000 francs 14 bas-reliefs, acquis au prix de 50 000 francs, doivent orner l soubassement du piédestal, et le piédestal qui est en granit fin Ils représenteront les principaux épisodes de la vie de Jeann d'Arc, mais ils ne seront terminés qu'en 1858.

Sur l'emplacement de l'église d'un ancien couvent des Au gustins, près de la rue Dauphine et du pont, s'élève, depui 1817, une *colonne* au soubassement en pierre, au fût en mauvai

marbre, au chapiteau bizarre, surmonté d'une plus misérable roix. La « *croix des tourelles*, voilà, dit l'auteur de *Quatre jours à*



La statue de Jeanne d'Arc, par M. Foyatier.

Orléans, tout ce qui orne le théâtre de la gloire de notre héroïne. Sur le marbre on lit :

En mémoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle, pieuse héroïne, qui, le 8 mai 1429, dans ce même lieu, sauva par sa valeur la ville, la France et son roi; le 8 mai 1817, cette croix a été élevée par les soins de M. Drouin de Rocheplatte, maire, MM. Le Nouri, vicomte de Grémion, Hubert-Crignon, adjoints.

Là, chaque année, le 8 mai, on vient en procession réciter un prière d'actions de grâces au Dieu des batailles. »

Promenades et Environs.

Orléans n'a pas de promenade proprement dite, mais elle es entourée de *boulevards* intérieurs et extérieurs qui en tiennen lieu : en été, la route de Toulouse, qui commence à l'extrémit du pont dans le faubourg Saint-Marceau, et qu'on appell tantôt les *Champs-Élysées*, tantôt la *rue Dauphine*, est surtou fréquentée par les Orléanais ; mais toutes ces allées d'arbres assez malpropres et mal entretenues, n'offrent aucun intérêt aucun agrément à des étrangers. Les touristes qui s'arrêten à Orléans ne devront pas manquer, au contraire, d'aller visite la *source du Loiret*. C'est une excursion qui ne prend pas plu de trois heures. On trouve à l'*hôtel d'Orléans* et dans le autres hôtels des voitures à un cheval, pour quatre personnes qui coûtent 8 fr. aller et retour, et 8 fr. si l'on va aussi a château de La Fontaine. La distance d'Orléans à la sourc du Loiret est de 8 kilomètres environ. On peut aller à pied o en voiture jusqu'au pont d'Olivet (4 kilomètres), et là, loue un bateau pour remonter presque jusqu'à sa source le Loiret dont les deux rives sont embellies par d'agréables maisons d campagne. On remonte jusqu'au Bouillon. Pour aller plus loin il faut avoir la permission du propriétaire de la source, M. d Morogues.

Le **Loiret**, dont le cours n'est que de 12 kilomètres, sort d terre près du château auquel il a donné le nom de la *Source*. I a deux sources bien distinctes, réunies par un canal creusé en 1649 : la *grande source* ou l'*Abîme*, et la *petite source* ou le *Bouillon*. La grande source se trouve vis-à-vis des cuisines du château ; la petite jaillit à l'est, et a la forme d'un entonnoir profond de 3 mètres : c'est là que commence le cours du Loiret. On remarque, en outre, le long des jardins potagers et dans le lit du Loiret, un bassin semi-circulaire appelé le *Gouffre* ou le *Givre*, et dans lequel se perd la petite rivière du Duis. La profondeur du *Gouffre*, qui, selon d'anciennes traditions, était insondable, ne dépasse pas 13 ou 14 mètres. Sa forme est demi-sphérique; au

entre s'ouvre une sorte de bouche qui absorbe non-seulement e Duis tout entier, mais une partie des eaux du Loiret, qui ne e mêlent pas à celles du Duis. Quelquefois, cependant, quand a Loire est parvenue à une certaine hauteur, le *Gouffre* semble epousser les eaux qui s'y perdent d'ordinaire en tournoyant. In en a conclu qu'il correspond par des canaux souterrains avec a Loire. Du reste, il paraît certain que le Loiret n'est qu'une nfiltration de la Loire, car leurs crues se suivent à un ou deux ours d'intervalle.



Le pont d'Olivet.

Le *château de la Source* n'a rien d'intéressant au point de vue rchitectural; mais ses beaux jardins offrent d'agréables promeades aux visiteurs. Il a été reconstruit en 1632. Lord Bolingroke s'y retira en 1720; en 1722 il y reçut Voltaire, qui lui lut a *Henriade*. En 1815, le prince d'Eckmühl s'y installa avec son tat-major, lorsqu'après les désastres de Waterloo l'armée franaise se porta sur la rive gauche de la Loire, séparée seulement es Prussiens par une barrière placée au milieu du pont d'Oréans. Ce fut là qu'il signa le licenciement de son armée, décide ans le conseil tenu à Angerville.

Les sources du Loiret donnent de 41 à 43 mètres cubes d'eau par minute. Leur température ne s'élève pas au-dessus de 12° Réaumur, mais elles ne gèlent jamais : aussi de nombreux moulins se sont-ils établis sur les bords de cette rivière, qui se jette à 12 kilomètres de sa source dans le fleuve d'où elle sort. On y pêche, en outre, d'excellents poissons.



La source du Loiret.

Parmi les nombreux châteaux qui embellissent les bords du Loiret (voir l'*Album des bords du Loiret*, 32 vues, publié par M. Gatineau), les promeneurs visitent principalement le *Rondo* et le *château de La Fontaine*. Le parc de ce dernier château dont M. d'Illiers est propriétaire, est plus beau que celui du château de la Source. On se rend au château de La Fontaine par la route de Saint-Mesmin.

TABLEAU DES STATIONS

D'ORLÉANS A NEVERS, A CHATEAUROUX ET A VARENNES,

indiquant :

LA DISTANCE DU POINT DE DÉPART ET CELLE DU POINT D'ARRIVÉE.
LES BUFFETS. — LES VOITURES PUBLIQUES. — LA POPULATION.

I.

D'ORLÉANS A VIERZON.

Première station.

La Ferté. — Distance d'Orléans : 24 kilomètres. — Distance de Vierzon : 57 kilomètres. — Population : 2117 habitants.

Deuxième station.

La Motte-Beuvron. — Distance d'Orléans : 39 kilomètres. — Distance de Vierzon : 42 kilomètres. — Population : 785 habitants.

Troisième station.

Nouan-le-Fuzelier. — Distance d'Orléans : 46 kilomètres. — Distance de Vierzon : 35 kilomètres.

Quatrième station.

Salbris. — Distance d'Orélans : 58 kilomètres. — Distance de Vierzon : 23 kilomètres. — Voitures pour Romorantin, la Ferté-Imbert, Selles-Saint-Denis, Aubigny, Souesme. — Population : 1676 habitants.

Cinquième station.

Theillay.—Distance d'Orléans : 71 kilomètres.—Distance de Vierzon : 10 kilomètres.

Sixième station.

Vierzon.—Distance d'Orléans : 81 kilomètres.—Distance de Nevers : 100 kilomètres. — Distance de Varennes : 168 kilomètres. — Distance de Châteauroux : 53 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Vatan, Graçay. — Population : 6730 habitants.

II.

DE VIERZON A NEVERS.

Première station.

Foëcy.—Distance de Vierzon : 10 kilomètres.—Distance de Nevers : 90 kilomètres. — Population : 771 habitants.

Deuxième station.

Mehun.—Distance de Vierzon : 15 kilomètres.—Distance de Nevers : 85 kilomètres.—Population : 4260 habitants.

Troisième station.

Marmagne.—Distance de Vierzon : 22 kilomètres. — Distance de Nevers : 78 kilomètres.

Quatrième station.

Bourges. — Distance de Vierzon : 31 kilomètres. — Distance de Nevers : 69 kilomètres.—Buffet.—Voitures pour Montluçon, Saint-Amand, Néris, Dun-le-Roi, la Châtre, Lignières, Châteauneuf, Sancerre, la Charité, Sancergues, Aubigny, Henrichemont, Guéret, Montargis, Clermont-Ferrand, Gien, Clamecy.—Population : 25 037 habitants.

Cinquième station.

Moulins-sur-Yèvre. — Distance de Vierzon : 41 kilomètres. — Distance de Nevers : 59 kilomètres.

Sixième station.

Savigny.—Distance de Vierzon : 48 kilomètres.—Distance de Nevers : 52 kilomètres.

Septième station.

Avord. — Distance de Vierzon : 53 kilomètres. — Distance de Nevers : 47 kilomètres.

Huitième station.

Bengy.—Distance de Vierzon : 62 kilomètres.—Distance de Nevers : 38 kilomètres.

Neuvième station.

Nérondes. — Distance de Vierzon . 67 kilomètres. — Distance de Nevers : 33 kilomètres. — Voitures pour la Charité, Sancergues. — Population : 2615 habitants.

Dixième station.

La Guerche. — Distance de Vierzon : 80 kilomètres. — Distance de Nevers : 20 kilomètres.—Voitures pour Sancoins, Lurcy-Lévy, Pougues-les-Eaux.—Population : 1100 habitants.

Onzième station.

Le Guétin.—Distance de Vierzon : 89 kilomètres. — Distance de Nevers : 11 kilomètres.

Douzième station.

Nevers. — Distance de Vierzon : 100 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Clamecy, Auxerre, Coulange, Saint-Saulge, Decize, Imphy, Château-Chinon, Moulins-en-Gilbert, Cosne, la Charité, Châlons-sur-Saône, Autun, Lormes, Prémery, Corbigny, Fourchambault, Pougues-les-Eaux, Clermont, Lyon, Marseille.—Population : 17 045 habitants.

III.

DE VIERZON A CHATEAUROUX.

Première station.

Chéry.— Distance de Vierzon : 15 kilomètres.—Distance de Châteauroux : 38 kilomètres.

Deuxième station.

Reuilly. — Distance de Vierzon : 19 kilomètres. — Distance de Châteauroux : 34 kilomètres.—Population : environ 2000 habitants.

Troisième station.

Sainte-Lizaigne. — Distance de Vierzon : 29 kilomètres.— Distance de Châteauroux, 24 kilomètres.

Quatrième station.

Issoudun.— Distance de Vierzon : 36 kilomètres.—Distance de Châteauroux : 17 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour la Châtre, Aiguerande, Guéret, Bourganeuf, Chénerailles, Aubusson, Boussac, Saint-Amand, Lignières, Châteauneuf, Vatan, Mareuil. — Population : 13 346 habitants.

Cinquième station.

Neuvy-Pailloux. — Distance de Vierzon : 48 kilomètres. — Distance de Châteauroux : 5 kilomètres.

Sixième station.

Châteauroux.—Distance de Vierzon : 53 kilomètres.—Buffet.— Voitures pour Toulouse, Tulles, Brives, Aurillac, Périgueux, Sarlat, Cahors, Limoges, Argenton, la Souterraine, Guéret, Bordeaux, la Châtre. — Population : 15 931 habitants.

IV.

DU GUÉTIN A VARENNES.

Première station.

Mars.—Distance du Guétin : 11 kilomètres. — Distance de Varennes : 68 kilomètres.

Deuxième station.

Saint-Pierre-le-Moutier.—Distance du Guétin : 18 kilomètres. — Distance de Varennes : 61 kilomètres.—Population : 2406 habitants.

Troisième station.

Saint-Imbert.— Distance du Guétin : 27 kilomètres. — Distance de Varennes : 52 kilomètres.

Quatrième station.

Villeneuve-sur-Allier. — Distance du Guétin : 37 kilomètres. — Distance de Varennes : 42 kilomètres.

Cinquième station.

Moulins. — Distance du Guétin : 51 kilomètres. — Distance de Varennes : 28 kilomètres.—Buffet.—Voitures pour Roanne, Saint-Étienne, Tarare, Lyon, Clermont-Ferrand, Saint-Pourçain, Gaunat, Aigueperse, Riom, Bourbon-l'Archambault, Limoges, Mâcon, Digoin, Charolles, Dijon, Autun, Montluçon, Vichy.—Population : 17 318 habitants.

Sixième station.

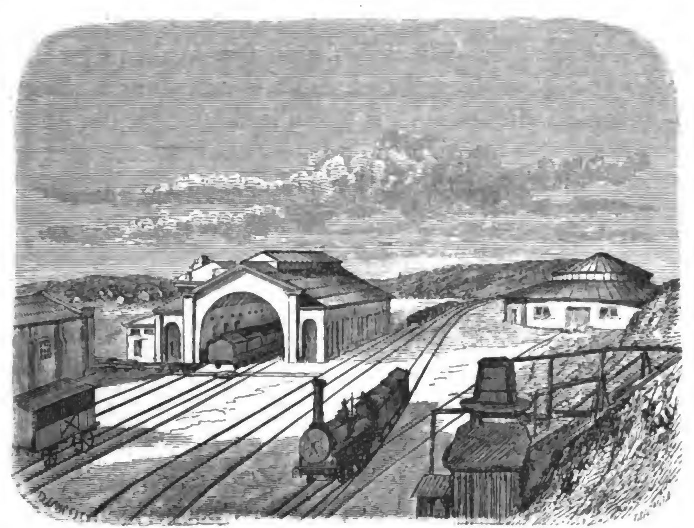
Bessay.—Distance du Guétin : 66 kilomètres.—Distance de Varennes: 15 kilomètres.

Septième station.

Hauterive.—Distance du Guétin : 72 kilomètres. — Distance de Varennes : 9 kilomètres.

Huitième station

Varennes. — Distance du Guétin : 81 kilomètres. — Population : 2461 habitants.



Embarcadère de Vierzon.

AVANT-PROPOS.

La loi du 11 juin 1842, présentée par M. Teste, alors ministre des travaux publics, et votée par les deux chambres, classa parmi les grandes lignes le chemin de fer du Centre, qui devait relier Paris et les Pyrénées, c'est-à-dire la France, et l'Espagne, par Orléans, Vierzon, Châteauroux, Limoges, Cahors, Montauban, Auch et Tarbes. Un embranchement, partant de Vierzon, devait mettre en communication Paris et Clermont, en passant par Bourges, Nevers, Moulins, Gannat et Riom.

De cette vaste ligne, qui jettera un double rail-way comme un trait-d'union entre la Seine et la Garonne, la section d'Orléans à Nevers et Moulins, et de Vierzon à Châteauroux, est seule terminée. On ira prochainement jusqu'à Limoges d'un côté et de l'autre jusqu'à Clermont.

Le classement du chemin de fer du Centre ne rencontra que des sympathies dans la chambre comme dans le pays. On le jugeait indispensable, et parmi les lignes qui devaient porter la vie et le mouvement de Paris aux frontières et des frontières à Paris, aucune ne semblait appelée à rendre plus de services. De tous les rails-way dont le gouvernement a présenté le classement au vote des deux chambres, le chemin de fer du centre est celui qui présente le plus de développement, qui traverse le plus de provinces et les plus pauvres, qui met en contact direct avec Paris le plus de populations, et qui portera les lumières, en même temps que l'activité commerciale, dans les pays qui en ont le plus besoin. Les chemins de fer sont un courant à l'aide duquel les idées passent avec la rapidité de la vapeur.

« Il ne faut pas perdre de vue, disait M. Langer, dans son rapport, que la capitale est beaucoup plus rapprochée des frontières de l'est, de l'ouest et du nord, que du centre de la France, d'où résulte surtout la nécessité de diriger vers l'intérieur ces nouvelles voies de communication avec Paris. Ainsi, au moyen des deux branches proposées, indépendamment des départements du Cher, de l'Indre, de la Nièvre, de la Creuse, de l'Allier, du Puy-de-dôme, de la Haute-Vienne, on rapprochera les populations de la Corrèze, de la Dordogne, du Cantal, de la Loire, de l'Aveyron, de la Haute-Loire, du Lot, de Tarn-et-Garonne, du Tarn, etc... Il faut remarquer encore que les départements de l'Indre, de la Creuse, de la Corrèze, n'ont aucune voie d'eau navigable. Ils n'ont ni rivières, ni canaux, et les cours d'eau non navigables qui les traversent vont de l'est à l'ouest, et ne pourront jamais alimenter des voies artificielles dirigées dans le sens de la capitale, c'est-à-dire du midi au nord. »

Le chemin de fer du Centre, dont ces quelques lignes indiquent la destination, court au-devant des riches vallées de l'Allier, de la Vienne, des usines et des forges du Nivernais,

des bassins houillers de la Loire, relie l'Auvergne et la Limagne à Paris, et met en communication directe les vallées de la Seine et du Rhône par les chemins de fer de Saint-Étienne à Lyon et de Saint-Étienne à Roanne.

La voie de fer est comme un canal intermédiaire, mais un canal qui porte les hommes et les marchandises d'un bout à l'autre de sa ligne avec la rapidité de l'hirondelle.

Le chemin de fer du Centre sera la ligne de transit entre Nantes et Lyon, et un jour entre Nantes et Marseille, c'est-à-dire entre l'Océan et la Méditerranée.

Sous l'empire des lois de 1842 et 1844, la compagnie du chemin de fer d'Orléans, représentée par son conseil d'administration, déposa une soumission cachetée qui fut ouverte par M. le ministre des travaux publics à l'adjudication du 9 octobre 1844.

Cette soumission fixant le chiffre de la concession à 39 ans 11 mois, la compagnie du chemin de fer d'Orléans fut déclarée adjudicataire. Cette adjudication fut approuvée par ordonnance royale du 24 octobre suivant. Les statuts de la compagnie adressés à M. le ministre de l'agriculture et du commerce le 26 novembre, furent approuvés par ordonnance rendue le 13 avril 1845.

Mais, par suite d'arrangements intervenus entre les compagnies des chemins de fer d'Orléans à Bordeaux, du Centre, de Tours à Nantes et d'Orléans à Tours, une fusion, approuvée par l'État, a réuni ces diverses compagnies en une seule qui a obtenu, en retour des charges qui lui ont été imposées, une concession vitale de quatre-vingt-dix-neuf ans à partir du 1er janvier 1852.

Aussitôt que le gouvernement eut livré les travaux mis à sa charge, la compagnie s'occupa immédiatement de la pose des rails sur une double voie. Les travaux poussés avec activité permirent de livrer le chemin de fer à la circulation dès le 20 juillet 1847 entre Orléans et Bourges.

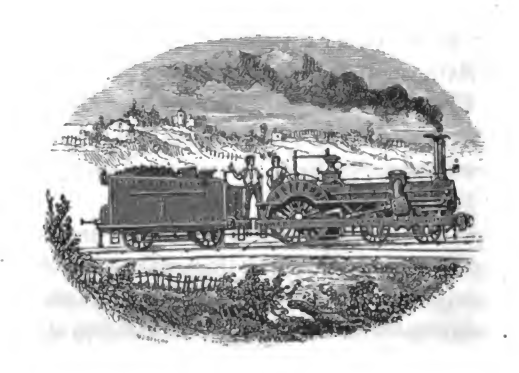
On compte :

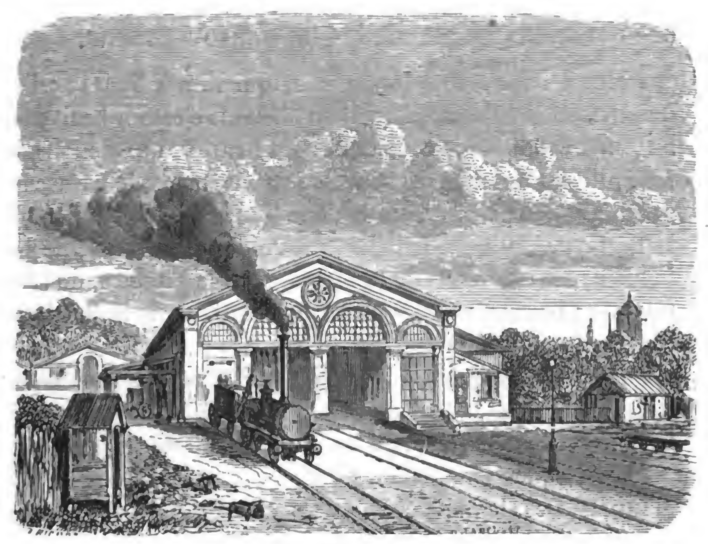
d'Orléans	à Vierzon..........	81 kilom.
»	à Bourges..........	112
»	à Châteauroux......	143
»	à Quétin...........	170
»	à Nevers...........	181
»	à Moulins..........	220
»	à Varennes.........	250

On rencontre quatre souterrains sur la ligne d'Orléans à Moulins, deux avant Bourges, ceux de l'Allouette 1235m,50, et ceux de Vierzon 221m,90; deux après Bourges, ceux d'Ignol 589m,62 et de Granville 358m,80.

Les gares de Vierzon où se rencontrent les têtes de lignes de Clermont et de Limoges, de Bourges et de Châteauroux, présentent un magnifique développement et sont à la fois élégantes, spacieuses et commodes.

On sait avec quelle perfection les ingénieurs de l'État établissent les travaux qui sont à sa charge. Ceux qu'on admire sur la ligne d'Orléans à Bourges peuvent rivaliser avec les plus beaux des lignes d'Orléans à Tours et de Paris à Rouen.





Gare d'Orléans.

I.

D'ORLÉANS A VIERZON.

L'étendue de la gare du chemin de fer d'Orléans à Paris, qui sert déjà au chemin d'Orléans à Bordeaux et à Nantes, lui a permis de recevoir tout le matériel destiné au service du chemin du Centre. Sous ces longues voûtes qui couvrent un terrain si considérable, les chaînes de wagons vont et viennent et se croisent avec une régularité parfaite, et quel que soit l'accroissement du service, la gare et ses dépendances y suffiront.

Dès ses premiers pas la voie de fer serpente au milieu du réseau de rails qui aboutissent du nord, de l'ouest et du midi sous les murs d'Orléans, et sur lequel grondent et frémissent incessamment ces monstres enflammés que le génie de l'homme attelle à ces gigantesques omnibus errant d'une

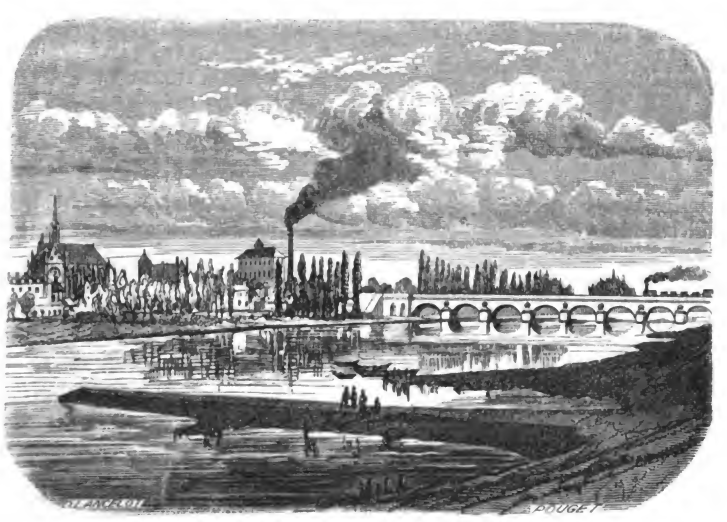
province à l'autre. Les locomotives qui vont à Tours, celles qui arrivent de Paris, passent en sifflant : c'est un bruit sans fin, un retentissement de toutes les heures, une activité de fourmilière, un ordre continuel. Des myriades de voyageurs se croisent : ceux-ci accourus de la Touraine, de l'Anjou, de la Bretagne, du Bourbonnais, du Poitou, du Berry, du Limousin; ceux-là venus de la Picardie, de la Flandre, de l'Artois, de l'Ile-de-France, de la Normandie et de la Belgique. Dans cette gare immense, où convergent les lignes de l'ouest et du midi, Clermont, Limoges, Bordeaux, Nantes, toutes les provenances et toutes les marchandises s'entassent, le café, le sucre et le coton qui ont traversé l'Océan, les vins de la Gironde, les fers des forges de Vierzon, les tissus de nos manufactures, le blé d'où dépend la paix publique. Des chapelets de wagons portent et remportent ces masses incalculables que le travail de l'homme enfante. Ce mouvement, ce tumulte, cette action laborieuse qui a transformé la gare d'Orléans en une ruche, seront triplés et décuplés peut-être, lorsque les grands bras du chemin de fer auront atteint les Pyrénées et l'Espagne par Bayonne et Perpignan.

La totalité des lignes votées par la loi du 11 juin 1842 n'a pas encore été livrée à la circulation, et déjà des résultats auxquels peut-être on ne s'attendait pas ont été obtenus. Tout d'un coup les Français, qui étaient bien le peuple le plus stationnaire de l'Europe, sont devenus cosmopolites comme des Anglais. Ils n'allaient nulle part, maintenant ils vont partout.

La ligne du Centre s'éloigne d'Orléans par une courbe, en côtoie un instant les vieux remparts et s'élance vers la Loire, qu'elle franchit sur un pont de 453 mètres de long qui compte quinze arches de 24^{m},08 d'ouverture.

Vu du viaduc jeté sur la Loire, Orléans semble posé comme un décor d'opéra ; les tours de Sainte-Croix, les clochers de dix églises, les toits pointus des vieilles maisons, les grands

peupliers, coupent de leur silhouette élégante la nappe bleue du ciel. La Loire, tigrée de bancs de sable, rampe comme une couleuvre entre ses rives plates, et semble essuyer de ses vagues indolentes les longues herbes, les buissons et les saules échevelés qui bordent son cours Le grand pont d'Orléans ouvre ses arches profondes sur la rivière qui les reflète, et derrière la ville ondule une chaine de collines semées de blanches maisons et de vergers.



Viaduc d'Orléans.

Le chemin court à l'aide d'un remblai considérable dans la vallée de la Loire. A droite, à gauche, devant et derrière, ce sont des jardins, des serres et des pépinières que d'autres jardins et d'autres pépinières suivent encore. Ici chaque coin de terre a son prix, le travail enrichit tout, et des cultures sans nombre jettent leur manteau de verdure jusqu'à l'horizon. Au milieu de ces campagnes, qui sont une source de richesses pour Orléans, apparaissent çà et là des mai-

sons de plaisance dont les volets verts rappellent la retraite tant souhaitée par Jean-Jacques.

Cependant on dépasse les bois épandus autour d'Olivet, et l'on touche au coteau sud de la Loire.

Ce coteau sépare le val de la Sologne. On est à 8 kilomètres d'Orléans.

Sur ce coteau, à la droite du chemin, s'élève le château de la Source, ainsi nommé parce que le Loiret prend sa source dans le parc. Les eaux de cette source qui sortent en bouillonnant d'un abîme creusé par la main de Dieu, étaient fort réputées jadis; la médecine du XVIIe siècle les tenait pour extrêmement purgatives et les recommandait comme telles. On raconte que le duc de Pasterane, ambassadeur d'Espagne près la cour de France, passant en août 1612 à Orléans, s'y arrêta durant quinze jours pour prendre les eaux du Loiret. Il s'en trouva même si bien que, pendant tout le temps qu'il séjourna à Paris, il envoya deux relais, neuf mois par an, pour lui apporter de cette eau.

C'est au château de la Source que résida si longtemps, durant son exil, ce fameux Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, qui fut ministre de la reine Anne, conclut la paix d'Utrecht en 1713, et chercha dans les lettres un délassement aux ennuis de sa chute.

Quant à la source dans laquelle, dit la chronique, M. d'Entraigues, alors gouverneur d'Orléans, en 1583, fit jeter trois cents brasses de cordes sans pouvoir en toucher le fond, elle coule encore et coulera probablement toujours.

Le château de la Source appartient aujourd'hui à Mme la baronne de Morogues.

A peine a-t-on franchi le coteau du Val qu'on entre dans la Sologne.

La Sologne est avec la Champagne Pouilleuse, les Landes et la Camargue, une des contrées les plus sauvages de la France. La plaine aride étend jusqu'à l'horizon lointain ses

zones de bruyères rouges et ses tapis d'herbes courtes qui rappellent les glens d'Écosse. Quelques chaumières perdues dans cette immensité gercent le sol de leurs toits bruns d'où monte un filet de fumée; çà et là palpitent au vent des bouquets de pins maritimes et des chênes rabougris autour desquels paissent des troupeaux farouches gardés par des pâtres indolents et rêveurs comme des philosophes indiens.

Sur ce sol maigre où la charrue patiente fait éclore péniblement quelques gerbes de seigle et de blé noir, où des champs de vignes étiolées éparpillent leurs ceps inféconds, de larges flaques d'eau et de longs fossés étendent leurs méandres étincelants. Une heure de pluie couvre de lacs et d'étangs cette nature désolée; la terre ingrate rejette l'eau à sa surface et le soleil l'absorbe lentement. Sous un tapis de sable jaune dort un lit d'argile compacte et gluante, si bien que l'eau du ciel, qui porte ailleurs l'abondance, porte la fièvre à la Sologne.

De grands espaces apparaissent au regard sans qu'on puisse distinguer une ferme, un hameau, une chaumière. Des pacages solitaires et des bois de sapins coupent le sol gris où miroitent les eaux dormantes des étangs. Mais cette terre impitoyable au laboureur est propice au chasseur. Le gibier abonde parmi ces bruyères, la caille glousse sous les herbes, les perdrix trottent dans les prés, les lièvres aiment ces retraites ombreuses, le canard et la sarcelle nichent entre les joncs, le lapin broute au travers des mâquis. Aux mois d'automne, ces campagnes solitaires voient accourir les Nemrod de Vierzon, de Bourges et d'Orléans. A présent que le chemin de fer a mis la Sologne aux portes de Paris, les chasseurs de la Chaussée-d'Antin vont rivaliser avec ceux du Berry.

Depuis que la science moderne a tourné ses investigations du côté de l'agriculture, l'opinion s'est formée que la Sologne pourrait enfin compter parmi les provinces productives

de la France. On ne prétend pas en faire une Beauce ni la transformer en Côte d'Or, mais on affirme que le travail peut lutter contre la tradition et vaincre la résistance du sol.

Une culture intelligente et l'emploi de l'engrais donneront ces résultats que la routine proclamait impossibles. Déjà ils ont été obtenus dans diverses parties de la Sologne, et le chemin du Centre, en traversant ces contrées, hâtera le progrès agricole par le mouvement plus rapide des capitaux. Les travaux de déblais ont mis à nu des bancs considérables de marne à Saint-Cyr, près d'Orléans, à Theillay, à Vierzon, et sur la ligne de Châteauroux à Nizerolles. Or, la marne est le meilleur et le plus économique des engrais. Il est, dans toute la Sologne, en abondance et à portée de tous. Il ne s'agit que de l'employer, et la fertilité viendra après l'effort.

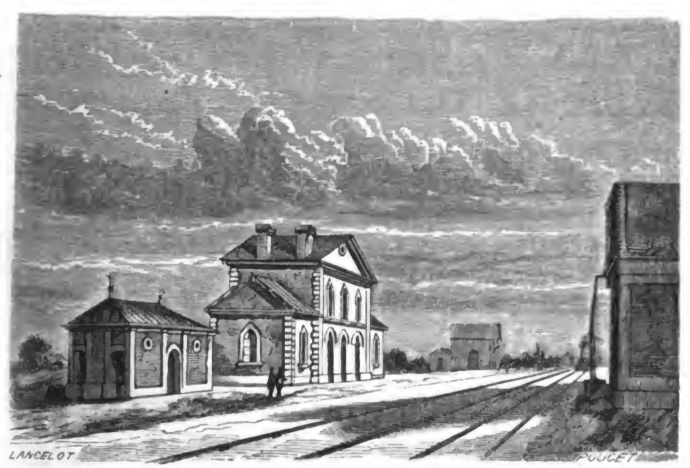
Sa Majesté l'Empereur, voulant imprimer à ces travaux une impulsion plus rapide et plus certaine, a fait l'acquisition des châteaux de la Ferté et de Beuvron, ainsi que des terres qui en dépendent, et a consacré, sur sa cassette particulière, des sommes considérables pour l'amélioration, les cultures et l'assolement de ces plaines en friches, coupées de landes et d'eaux stagnantes. Ces travaux ont été placés sous la direction de M. Émile Thomas, qui fut un temps à la tête des ateliers nationaux de Paris.

La première station du chemin de fer du Centre, après Orléans, est la Ferté; c'est aussi la plus importante avant Vierzon.

Des bois de sapin l'entourent, et la végétation paraît plus active aux environs.

A un demi-kilomètre en deçà de la station, au bord de la route de Toulouse, sur la gauche de la ligne, on rencontre un vaste et beau château entouré de larges canaux et traversé de nombreux cours d'eau, qui fut donné par l'Empereur au

maréchal Masséna. Ce château de la Ferté semble prédestiné aux gloires militaires. Sous le grand siècle du grand



Station de la Ferté-Saint-Aubin.

roi, il fut habité par Henri de Senectère, maréchal de la Ferté, qui était à Rocroy avec Condé ; le XVIII[e] siècle y vit l'ami du comte de Saxe, le maréchal de Lowendall, qui prit, en 1747, étant au service de la France, Berg-op-Zoom la Pucelle. Le vainqueur de Zurich, l'enfant chéri de la victoire, Masséna y succéda à ces deux capitaines.

La diplomatie médita quelque temps sous les ombrages de la Ferté. Ce silencieux de tant d'esprit, qu'on appelle le prince de Talleyrand, la représentait.

Le paysage qui attriste le regard entre Orléans et la Ferté, après le coteau du Val, on le trouve encore entre la Ferté et la Motte-Beuvron.

La station du chemin de fer est en face du château.

Entre la Ferté et la Motte-Beuvron, sur la route de Romorantin, coupé par le chemin de fer, se retrouve le château de la Ferté-Beauharnais, où passa, jeune alors et plus heu-

reuse, cette femme d'un si bon cœur et d'une si charmante étourderie, que la fortune destinait à la couronne impériale



Le château de la Ferté-Saint-Aubin.

de France, Joséphine Beauharnais. La créole ne savait pas encore que les splendeurs des Tuileries l'attendaient, et qu'elles seraient suivies des solitudes de la Malmaison.

Les grandes plantations du domaine des Muids égayent le paysage entre la Ferté et la Motte-Beuvron, paysage mélancolique déjà, plat comme la Beauce, et sauvage comme les Landes.

Après la Motte-Beuvron, viennent les stations de Nouan-le-Fuzelier, de Salbris et de Theillay. A droite et à gauche du chemin de fer, ce sont toujours des bruyères et des bouquets d'arbres, d'immenses horizons assombris parfois de bois de sapins, des hameaux perdus dans des landes d'où s'envolent les sinistres corneilles, et partout un pays sauvage abandonné aux troupeaux voyageurs.

Nouan-le-Fuzelier, Salbris et Theillay sont des villages mélancoliques cachés à demi dans des taillis; les pauvres maisons, agglomérées au hasard et bâties en pisé et en bois, abritent une population patiente et laborieuse habituée aux plus durs travaux.

Où il y avait l'isolement et la pauvreté, puisse le chemin du centre apporter l'aisance et le mouvement!

Le chemin, presque partout tracé au niveau du sol légèrement ondulé, court entre deux larges fossés que les pluies remplissent d'eau et qui ont tout à fait l'apparence de canaux.

A peine a-t-on quitté Theillay, cinquième station du chemin du Centre, qu'on pénètre dans le département du Cher par la longue et profonde tranchée de l'Allouette; encore un élan et nous entrons sous le tunnel du même nom qui est, avec le viaduc sur la Loire, le plus gigantesque travail d'art de cette ligne. On le doit à M. l'ingénieur Richomme, dont a patience et l'habileté ont eu à lutter contre les obstacles es plus difficiles. La tranchée fut d'abord établie à ciel ouvert, mais on rencontra dans sa partie inférieure un banc d'argile fluente dont la masse, détrempée par l'eau, cédait sous l'effort des terres supérieures et comblait incessamnent les travaux. Les éboulements succédaient aux éboulements, et il fallut enfin, pour ne pas éterniser cette lutte de a matière contre l'intelligence, prendre le parti coûteux d'arcouter les terres par des routes solides. Ces voûtes, creusées ans un terrain mobile, ne résistèrent pas toutes; quelquesnes s'affaissèrent avant que le radier qui devait les consoder fût achevé, et l'on n'arriva pas au bout de ces travaux mmenses sans de douloureux sacrifices.

Le tunnel de l'Allouette a une étendue de 1234 mètres. es jours pratiqués de 50 mètres en 50 mètres éclairent ce nnel et produisent un étrange effet de perspective. A peine -t-on franchi le tunnel que le plus gracieux paysage s'offre

aux regards charmés. La locomotive, impatiente de fuir des plaines arides, a laissé la Sologne derrière un panache de vapeur, et ouvre devant son vol la vallée du Cher, coupée de verts ombrages, de grands prés, de jardins sans nombre. La vallée court à droite avec ses frais coteaux chargés de bois et de vignes; la forêt sombre de Vierzon disperse ses beaux arbres à gauche, et dans le fond de ce vaste tableau, Vierzon, assise sur une colline, précipite les maisons pêle-mêle jusqu'au confluent de l'Yèvre et du Cher.

La vallée qui suit la forêt est franchie sur un remblai en sable de 16 mètres de hauteur, et voilà que Vierzon apparaît tout empanachée de fumée comme une bonne ville laborieuse qu'elle est.



Vierzon

II.

DE VIERZON A BOURGES.

Déjà plus de la moitié du chemin est franchie ; voici Vierzon au confluent de deux rivières, l'Yèvre et le Cher, dont les eaux mêlées cherchent la Loire. La grande route de Paris à Toulouse et le canal du Centre traversent la ville. Voici maintenant que les chemins de fer de Vierzon à Bourges et de Vierzon à Châteauroux s'y rencontrent. La terre, le fer et l'eau s'y marient pour donner à la ville une importance nouvelle.

Assise au bord de deux rivières qui alimentent vingt usines, toute percée de rues tortueuses, noires et formées de maisons branlantes, la vieille cité garde encore l'aspect sombre

qu'avaient les villes féodales du moyen âge ; mais les bruits de l'industrie ont remplacé les bruits de guerre, et, où chevauchaient des hommes d'armes, travaillent des ouvriers.

De son ancien château et de l'abbaye, soumise à la règle de saint Benoît, il ne reste rien. Les guerres civiles et la révolution ont passé sur leurs fondements.

Au temps où Gaspard Thaumas de La Thaumassière écrivait l'histoire du Berry, voici en quels termes il parle de Vierzon :

« Cette ville est assise en beau et agréable pays, fertile en blé et en vins, au bord des rivières d'Eure et du Cher qui s'assemblent un peu au-dessous d'un pont de pierre ; l'aspect est borné de divers coteaux dont le penchant du côté du septentrion est couvert de vignes et de bois, de jardins et de vergers, et en un air subtil. C'est l'une des plus jolies villes de la province, qui a dans son voisinage toutes les choses nécessaires aux commodités de la vie ; de manière que ce n'est pas sans raison que, sur l'une de ses portes et en l'une des vitres de l'église paroissiale, se trouve cette inscription :

« Virzio villa virens, aliunde pauca requirens,
« Silvis ornata, vineis, pratis decorata. »

Les environs de la « ville verdoyante, ornée de forêts, décorée de vignes et de prairies, » sont tels aujourd'hui que les a vus Thaumas de La Thaumassière vers 1690.

La science conjecturale des étymologies s'est bien des fois exercée sur l'origine du nom de Vierzon ; quelques savants le font dériver du mot gaulois *briva* (pont) et d'*Esuron* (Auron) ; mais d'autres savants non moins illustres affirment qu'il descend de *versio* ou *eversio*, qui rappelle les siéges et les guerres dont les annales du Berry ont rempli leurs pages.

Au IXe siècle, Vierzon se nommait *Virzio* ou *Virizio ;* mais la ville existait déjà depuis longtemps, au moins à l'état de château.

Ce château, dont il est question dans les chroniques, a vu naître un de ces héros dont les prouesses exorbitantes ravissaient l'esprit chevaleresque du valeureux Don Quichotte, le romanesque Lancelot du Lac.

La chronique raconte que, vers la fin du ve siècle, un certain roi Ban possédait en l'endroit où fut Vierzon un château-fort entouré de marais auquel on arrivait par un poncel et une chaussée étroite, longue de deux bonnes lieues. Un jour que le digne roi Ban était allé guerroyer contre le sire de Bourges, un traître, comme il s'en trouve dans tous les romans de chevalerie, livra le château aux ennemis de son maître. Le roi Ban, s'en revenant de la guerre, aperçut de loin l'incendie qui dévorait son château. Cette vue, à laquelle le bon chevalier était loin de s'attendre, lui causa un tel saisissement qu'il en mourut; sa veuve se fit incontinent religieuse. Quant au petit Lancelot, il fut sauvé par un écuyer fidèle qui l'emporta sur un roussin, l'enfant dormant dans son berceau.

On sait par quels beaux coups de lance Lancelot du Lac illustra plus tard son nom.

Au IXe siècle, sous le règne de Charles le Chauve, on trouve les noms de deux seigneurs de Vierzon : Centuephe et Ambran. Puis, on ne sait comment, la seigneurie devint un fief de la maison de Blois; Thibaut, comte de Blois et de Champagne, le possédait dès le Xe siècle.

En ce temps-là les Normands ravageaient toutes les provinces riveraines de l'Océan, et, comme ils remontaient dans l'Ile-de-France et l'Orléanais par la Seine et la Loire, ils gagnaient le Berry par le Cher. Les religieux de l'abbaye de l'Yèvre durent abandonner leur cloître et se réfugier à Vierzon en 903.

Un peu plus tard, vers 994, le cartulaire de l'abbaye de Vierzon nous apprend que la châtellenie de Vierzon était passée aux mains d'un certain Humbaud le Tortu, sur lequel

les comtes de Blois conservaient cependant un droit de suzeraineté.

La descendance de Humbaud le Tortu donna douze châtelains et douze châtelaines à Vierzon, ainsi que des seigneurs à Mehun-sur-Yèvre.

Tour à tour chevaliers et abbés, les successeurs d'Humbaud le Tortu, alliant le froc et la cuirasse, prêtres à l'abbaye, guerriers au château, prièrent et se battirent durant trois siècles. En 1196, Richard Cœur de Lion ravagea la seigneurie et incendia la ville, qui déjà faisait un grand commerce de draps. Guillaume, sire de Vierzon, étant mort, Hervé I, son frère et son successeur, se croisa contre les albigeois et les Sarrasins. Son fils Guillaume et lui moururent en Égypte; plus tard, Hervé IV, atteint de la peste, expira sous les murs de Tunis.

De ces guerres lointaines sortaient les franchises des communes; les seigneurs donnaient des chartes pour de l'argent. Vierzon dut la sienne à Hervé IV.

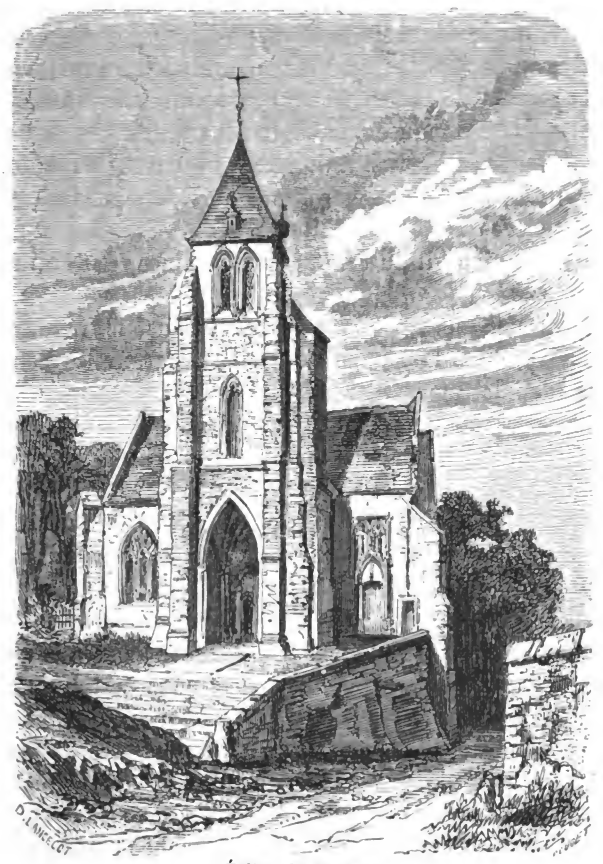
La châtelaine Jeanne, fille unique de cet Hervé, apporta, par son mariage avec Godefroy de Brabant, seigneur d'Ascot, les terres de Vierzon, de Mazières, de Rochecorbon et de Nouan-le-Fuzelier à la maison de Brabant en 1302.

La maison de Juliers, les ayant possédées à son tour à la suite du mariage d'Isabeau, fille de Jeanne, avec Guillaume Ier, comte de Juliers, devint vassale de la couronne de France. Mais c'était le temps où le Prince Noir promenait dans l'ouest et le midi les drapeaux de l'Angleterre. Il attaqua et prit Vierzon en 1356. Duguesclin la reprit au bout de quatorze ans, en 1370, et Guillaume le Vieux, ayant négligé de paraître à la cour de France, pour rendre hommage au roi Charles VI, le duc de Berry s'empara de la seigneurie de Vierzon.

Malgré la soumission du duc de Gueldre et du duc de Juliers, son père, qui, selon l'expression de Froissart, *devint*

homme du roi de France, le duc de Berry resta maître de Vierzon.

Cependant la guerre continuait; les bandes anglaises ravageaient le pays, et le roi de Bourges, qui faisait argent de tout, engagea la terre de Vierzon à l'archevêque de Reims



Église de Vierzon.

pour 16 000 livres, à charge de rachat perpétuel. En 1480, le roi Charles VIII, après l'avoir réunie à la couronne, la

céda à Mme de Beaujeu, sa sœur; mais à la mort de Jeanne, duchesse de Montpensier, fille unique de Mme de Beaujeu, la terre de Vierzon retourna au domaine royal.

A l'époque où les guerres de religion divisèrent la France, où catholiques et protestants, en armes, déchiraient le royaume, Vierzon embrassa violemment le parti de la Ligue; La Châtre, qui gouvernait le Berry, s'était prononcé contre Henri III et pour les Guise. Vierzon avait alors une double enceinte fermée de larges fossés et de murailles hautes de dix-huit coudées flanquées de vingt-deux tours.

L'importance de Vierzon finit avec les guerres de religion; sa population, bien qu'accrue d'un quart depuis vingt années, ne s'élève qu'à 6700 habitants.

Cette population vit du commerce des laines, des cuirs et du fer.

La terre de Vierzon fut comprise, sous le règne de Louis XVIII, dans l'apanage constitué en faveur du comte d'Artois, depuis Charles X.

C'est à ce prince que Vierzon doit la construction des belles forges qui donnèrent à la ville une importance industrielle inconnue jusqu'alors et dont M. Aubertot, après en avoir été le directeur, devint le propriétaire. Les forges de MM. Aubertot, qui livrent à la consommation 2 500 000 kilogrammes de fer puddlé, donnent du travail à tout un faubourg.

Laissons cependant les roues battre les eaux du Cher, et, tandis que le métal rougit dans les cuves, regagnons l'embarcadère, qui domine la ville, et livrons-nous à la machine enflammée qui nous attend.

Lignerolles, Lury et Menetou, où fut un bon château dont le prince de Conti s'empara en 1591, disparaissent dans la vallée du Cher, et le convoi passe à tire d'aile sur un viaduc biais d'une élégante construction. Une tranchée suit le viaduc, et la tranchée, à son tour, s'enfonce sous un tunnel d'une longueur de 220 mètres environ.

Les ruines du vieux château de la seigneurie de Vierzon asseoient leurs pierres dispersées au sommet de ce tunnel.

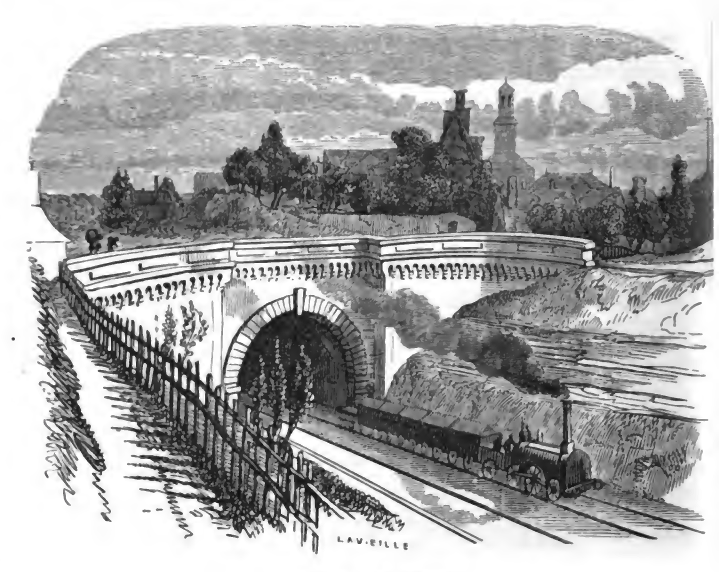


Ruines à Lury.

Aussitôt que le tunnel ouvre sa voûte béante, on aperçoit les vallées de l'Yèvre et du Cher, semées de bois, de fermes, de maisons de plaisance, de troupeaux, de grands prés verts, de vignes et de vergers. La Sologne est déjà loin. On franchit le canal du Berry, on traverse la forêt de l'Yèvre, qui est au comte de Chambord, et l'on arrive à Fœcy, où la manufacture de porcelaine de MM. Pillet-Will est assise.

Fœcy est la première station après Vierzon et la septième depuis Orléans.

De Fœcy à Mehun, le paysage rappelle celui du Blésois et de l'Orléanais; ce sont les mêmes vignobles, les mêmes prai-



Tunnel de Vierzon.

ries artificielles, et, çà et là, des maisons de campagne sur les coteaux.

Mehun, que les anciennes chartes écrivent Meheung, était l'une des quatre villes royales du Berry. Elle eut, au moyen âge, des seigneurs particuliers, les comtes de Meheung, dont l'histoire est mêlée à celle des comtes de Blois et des comtes de Bourges.

Le premier de ces seigneurs particuliers, qui remontent à Hugues Capet, est Étienne, qui vivait en l'an 1000.

Le mariage de Béatrix, sa fille, avec Godefroy II, de Vierzon, fit passer la terre de Mehun aux cadets de cette maison qui la possédèrent jusqu'en 1209, époque où Mahaut, leur

unique héritière, la porta en dot au grand bouteiller de France, Robert de Courtenay.

Le mariage d'Amélie de Courtenay, leur petite-fille, avec Robert II, comte d'Artois, fit passer Mehun dans la maison d'Artois.

Confisquée par Philippe de Valois sur le comte Robert III, la seigneurie de Meheung fut réunie au domaine royal.

Plus tard, Charles VII, qui en était réduit à sa province du Berry, incessamment menacée par les Anglais, embellit et agrandit le beau château de Meheung, bâti sur la cime d'un rocher. Ce château, que la rivière et des marais entouraient presque de toutes parts, communiquait, à l'aide d'un fanal placé sur une haute tour, avec le château de Bois-sire-Aimé, où résidait Agnès Sorel.

Charles VII estimait alors, l'heureux amant, qu'un royaume ne valait pas une maîtresse. Tout en partageant avec Marie d'Anjou les deux poulets et la queue de mouton que lui envoyait Jacques Cœur, il se consolait des malheurs du jour par les joies de la nuit. C'était, à sa manière, un philosophe de l'école de Sardanapale.

Agnès *Seurelle*, comme il est écrit sur son tombeau, avait alors dix-sept ans.

Tous les incendies qu'allumaient, des bords du Cher aux bords de la Loire, Lahire ou Talbot, Suffolk ou Xaintrailles, n'empêchaient pas le roi de voir l'étincelle amoureuse qui brillait au faîte du château de Bois-sire-Aimé.

Cependant, et au plus fort de cette passion, voilà que tout à coup Charles VII se réveille. Il quitte son bon château, l'épée au poing et le casque en tête, et tombe sur les Anglais. Il a suffi d'un seul jour pour faire un héros d'un oisif. Maintenant que les Français ont trouvé un roi, Jeanne d'Arc n'a plus qu'à venir : les bras sont prêts.

Une femme, Agnès Sorel, a fait ce miracle. Un jour qu'elle était auprès de Charles VII : « Gentil sire, lui dit-elle, un

astrologue m'a prédit que je serais aimée du plus grand roi de la terre; or, si l'oracle dit vrai, je vous supplie de me permettre de me retirer à la cour du roi d'Angleterre, car c'est certainement lui que regarde la prédiction. »

Le roi pleura à ces paroles, dit Brantôme, et, laissant là sa maîtresse, courut aux ennemis.

Dans l'histoire de France, cherchez sous l'héroïsme et vous y trouverez toujours la galanterie.

La cité de Mehun avait obtenu de Robert de Courtenay et de sa femme Mahaut, dès 1219, des lettres patentes d'affranchissement que le roi Charles VII renouvela vers 1430 pour 700 royaux d'or.

C'est au château de Meheung que Charles VII donna à Jeanne d'Arc, après le siége de la Charité, des lettres de noblesse qui furent enregistrées à la cour des comptes, le 16 janvier 1430. L'église de Notre-Dame, que possède Mehun, est assez remarquable; le style roman de sa nef indique l'ancienneté de son origine. On y remarque les douze apôtres, qui proviennent de la chapelle du château.

Le château de Meheung est à bas, et c'est aujourd'hui une fabrique de porcelaine qui remplit le village de son bruit.

Derrière Mehun, entre les arbres, paraît et disparaît le château de Beauvoir bâti sur les ruines d'une abbaye, et Marmagne surgit du milieu des prés.

Sainte-Marie de Beauvoir, fondée en 1234, par Robert de Courtenay et Mahaut, sa femme, était une abbaye de femmes de l'ordre de Cîteaux. Saint Louis et sa mère, la reine Blanche, y séjournèrent souvent.

Sainte-Marie de Beauvoir était en somme une abbaye fort aristocratique. Les abbesses y portaient la crosse, et toutes appartenaient aux plus nobles maisons de la contrée, aux La Châtre, aux Lusignan, aux Beauvilliers, aux Richemont.

L'église, qui date du temps de sa création, subsiste encore, à l'exception de l'abside qui a été démolie.

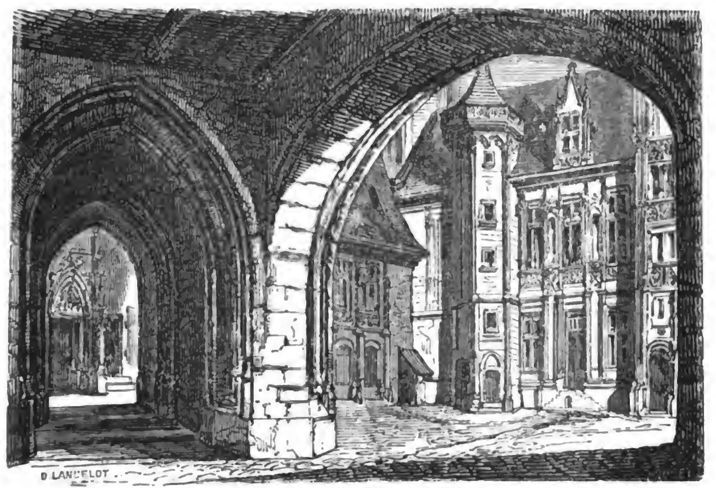


Donjon de Mehun.

Cette fois on n'est plus qu'à deux lieues de Bourges; c'est la dernière station avant la capitale du Berry.

Marmagne est une agglomération de fermes et de chaumières; à quinze cents mètres du village, c'est le château de

Huet, qui est à M. de Morogues; un peu plus loin encore, c'est la terre d'Ouzy, avec sa chapelle et son parc, appartenant au grand séminaire de Bourges, puis la voie de fer trace une courbe, et l'on arrive à la gare, dernière limite du chemin.



Maison de Jacques Cœur, à Bourges.

III.

BOURGES.

Aussitôt que les wagons s'arrêtent, les omnibus vous prennent. De vigoureux chevaux percherons franchissent en quelques minutes les deux kilomètres qui séparent le débarcadère de la vieille cité, et l'on touche enfin aux premières maisons de Bourges.

De longs rideaux de peupliers indiquent le cours du Cher, et par-dessus cet entassement de toits et d'arbres surgit dans le ciel la haute tour de Saint-Étienne.

Bourges est tout à fait une ville du temps où les rues couraient au hasard comme des écoliers en vacance. Les rues,

les ruelles et les impasses s'entre-croisent comme les fils d'un écheveau mêlé par un chat; cependant, et si l'on se place au point de vue d'un ballon, on remarquera bien vite que la plupart de ces rues courbent leurs lignes concentriques autour de la cathédrale; c'est le centre chrétien vers lequel rampent ces noires et tristes rangées de maisons catholiques; si bien qu'on en pourrait suivre une douzaine au hasard, et que presque toutes nous mèneraient au parvis de l'église. On dirait que ces maisons qui ont vu tant de siéges et de funérailles, se sont groupées autour de Saint-Étienne comme des cathéchumènes autour de leur évêque. Du château fort et de la cathédrale, ces deux piliers du moyen âge, il n'est resté que la cathédrale.

Les mœurs constitutionnelles, qui donnent aux villes la régularité mathématique d'un damier et alignent les rues comme les colonnes d'un budget, seront impuissantes à Bourges. L'édilité berrichonne a voulu quelque temps lutter contre ce dédale de rues capricieuses, qui dessinent leurs méandres au travers des maisons; elle a été vaincue par la multiplicité des obstacles. Il a fallu laisser la ville à son désordre pittoresque. Le cordeau a reculé devant la confusion des courbes et des angles.

Comme au temps où César envahit les Gaules, Bourges est située sur un monticule dont ses faubourgs ont envahi les flancs. A cette époque reculée, elle portait le nom d'Avaric et passait pour la plus florissante des villes du pays des *Bituriges-Cubi.* C'était la métropole et l'on y battait monnaie.

Lorsque César parut aux frontières de leur province les Bituriges brûlèrent vingt villes et s'enfermèrent dans les murs d'Avaric, qui leur semblait imprenable, tant la cité gauloise était entourée de marais. Mais les soldats de Vercingétorix ignoraient ce que pouvaient la discipline et la ténacité romaines. César dirigeait en personne les opérations du siége, et les obstacles naturels, l'Auron, l'Yèvre, l'Yevrette, le

Mouton, pas plus que le courage et l'habileté des assiégés, ne purent sauver la ville. Cédant aux ordres de Vercingétorix, campé à Solimara (Maubranches), les Bituriges-Cubi allaient abandonner Avaric lorsque, surpris dans leur retraite, ils périrent tous, à l'exception de huit cents d'entre eux, sous les coups des légions romaines.

Avaric resta soumise aux Césars. Sa soumission lui valut un amphithéâtre, complétement détruit en 1619, et de beaux aqueducs. Mais elle ne fut jamais comprise au nombre des villes autonomes des Gaules qui seules avaient le droit de battre monnaie à l'effigie des empereurs. Les Bituriges s'en vengèrent en fabriquant de la fausse monnaie avec une surprenante activité.

Avaric qui, dès le IIe siècle de l'ère chrétienne, avait pris le nom de Bitturica, recouvra au IVe siècle les remparts démantelés par César et se révolta contre l'autorité romaine, en 408; la capitale de la première Aquitaine se constitua en république. En 412, les Goths et les Huns passèrent par Bitturica et la pillèrent. En 469, après que le sénat romain et l'empereur Anthémius eurent condamné à mort Lerenat et Amande, chefs des révoltés, le roi wisigoth Euric s'empara de Bitturica qu'il soumit à la domination franque.

Bourges fut comprise au nombre des vingt-quatre métropoles de la Gaule, et passa, après la mort de Chlodwig, dans le royaume d'Orléans échu en partage à Clodomir, jusqu'au jour où ce royaume disparut dans celui de Clotaire II.

A partir de cette époque de troubles incessants, d'invasions, de guerres intestines, Bourges partagea le sort de la monarchie issue des Francs; les combats, les siéges, les incendies se succédèrent sans relâche. Les gens du Poitou, de la Touraine et de l'Anjou s'en emparent en 584, et la détruisent de fond en comble; Pépin le Bref l'assiége et la prend en 762, sur le duc Waïffre, qui l'occupait avec un corps de soldats aquitains et saxons. Plus tard, vers le milieu du

IXe siècle, le comte Gérard de Roussillon, qui disputait le comté de Bourges au roi Charles le Chauve, ravagea le pays durant deux années entières.

Un poëme, dont il ne reste plus que neuf mille trois-cents vers, et qui est d'un troubadour des environs de Montpellier, a porté jusqu'à nous la connaissance de cette guerre terrible.

En 868, les Normands, qui prenaient tout alors, prennent Bourges, l'incendient et la pillent; ils reviennent en 873 et recommencent leur œuvre de destruction. Eudes, comte de Paris, les chasse du Berry qu'il enlève au comte d'Auvergne, Guillaume le Pieux; enfin, en 929, la dignité de comte de Berry ayant été abolie par Raoul, roi de France, les arrière-fiefs de Bourges relevèrent immédiatement de la couronne.

Cependant les jours des guerres lointaines étaient venus. Les peuples naïfs et pieux s'enflammaient aux récits des insultes que les infidèles prodiguaient au tombeau du Christ; Urbain II prêchait la croisade à Clermont, et la chrétienté tout entière s'ébranlait à l'appel des évêques. Les châtelains descendaient de leurs donjons, les moines couvraient leurs frocs d'une cuirasse, les paysans abandonnaient la charrue, chacun vendait son patrimoine pour gagner le paradis en délivrant Jérusalem. L'Occident catholique se hérissait de lances. Alors Adon Harpin, vicomte de Bourges céda sa vicomté au roi Philippe I pour la somme de soixante mille sous d'or et partit en 1096 avec Pierre l'Ermite.

Avec lui partirent huit chevaliers du Berry parmi lesquels les chroniques du temps citent Garnier de Brenne, Anjorrant, Amaury de Bourges, Renaud de Baugy.

Les rois qui guerroyaient fort de ce temps-là visitèrent souvent Bourges, bonne ville garnie de remparts d'où leurs armées se répandaient dans la Guienne, le Poitou, la Touraine, l'Anjou. Philippe Ier et Louis VI y passèrent; Louis VII y fut couronné deux fois; le pape Alexandre III s'y rendit en 1163; Philippe Auguste en partit pour assiéger Châteauroux;

Louis VIII, à l'instigation d'Honorius III, y réunit ses barons pour marcher contre les albigeois.

Les chevaliers du pays de Bourges, qui avaient tant de fois passé en Palestine, suivirent encore saint Louis en Égypte et à Tunis, et figurèrent à la septième et dernière croisade de 1269, à laquelle prirent part les deux Léon de Bourges, à la fois guerriers et trouvères.

Philippe le Hardi et Philippe le Bel passèrent à Bourges l'un et l'autre.

Vers 1359, Bourges fut distrait du domaine de la couronne et cédé à Jean, troisième fils du roi Jean, créé pair de France, duc de Berry et comte d'Auvergne. Le duc Jean, qui venait d'épouser à Carcassonne la fille de Jean V, comte d'Armagnac, avec une dot de cent mille florins d'or, passa en 1360 en Angleterre. A la mort du roi, arrivée en 1364, e duc Jean retourna à Bourges et s'y fixa.

Ce fut le temps de la splendeur et de la magnificence de 'antique Bitturica. Fêtes et carrousels, tournois et masca-·ades se succédaient sans trêve et sans relâche. Bien des rois ussent envié sa cour au duc Jean, dont le souvenir semble ncrusté dans toutes les pierres de Bourges.

Ce duc Jean était un vrai type des grands feudataires de a couronne, de ces hauts barons qui maintenaient leurs roits par l'épée; fier, puissant, riche, amoureux de toutes s choses qui pouvaient accroître son influence et sa renom-iée, il remplit le Berry de mouvement et d'éclat. Sa fortune igantesque, que la guerre, son luxe royal, et ses voyages en ngleterre n'avaient pas ébranlée, lui permit d'entreprendre 'immenses constructions, parmi lesquelles nous citerons la ainte-Chapelle de Bourges, dont il ne reste rien; le château Mehung qui a disparu depuis une trentaine d'années, et n palais ducal dont la magnificence se devine à l'étendue s ruines et dans lequel, en 1562, les protestants tinrent ırs premières assemblées.

Mêlé par l'épée à tous les mouvements de la politique, et, par l'esprit, à tous ceux des lettres, le duc Jean, qui avait protégé les poëtes et lutté contre les Bourguignons, mourut enfin le 15 juin 1416, en son hôtel de Nesle, à Paris. Le corps du duc Jean, placé sur un chariot orné d'un drap noir aux armes de France et de Berry, fut transporté à Bourges. Du mausolée que lui fit élever Charles VII dans le chœur de l'église, il ne reste rien que huit statuettes conservées dans le musée du Cher. Quant à la statue de Jean le Magnifique, elle est dans la crypte de la cathédrale.

Cette statue, en marbre blanc, tient un sceptre dans les mains, et repose sur une table en marbre noir. Une petite ourse muselée et enchaînée est accroupie à ses pieds, et sur les bords du manteau ducal, on lit la devise du duc : *Oursine le temps veura.*

La bibliothèque du roi conserve encore, parmi ses ouvrages les plus précieux, une partie des manuscrits exécutés d'après les ordres du duc Jean, et, entre autres, le merveilleux missel signé par Nicolas Flamel, et qui porte, dans les encadrements, l'ourse et le cygne, ainsi que les initiales V. E.

Lorsque le roi Charles VI vint à mourir, Charles VII était au château de Meheung que le duc Jean avait donné au dauphin Louis, mort depuis.

En ce temps-là le deuil était partout; les Anglais tenaient le royaume, et le roi de France n'était plus que le roi de Bourges.

Un naïf historien, le père Philippe Labbe, dans son éloge panégyrique de Bourges, prétend que le roi Charles VII, surnommé le Victorieux, prit le titre de roi de Bourges pour *tesmoignage de l'amour qu'il portoit à ceux de cette ville, et des bons et agréables services qu'il luy avoient rendu durant les plus grandes affaires.*

On voit que le père Labbe s'entendait merveilleusement à

donner un tour aimable et joyeux aux faits les plus tristes de l'histoire.

Cependant Charles VII, qui n'avait plus Paris, avait Agnès Sorel. Il s'était fait une loi du précepte mis en rime par un poëte épicurien :

> Lever à cinq, dîner à neuf,
> Souper à cinq, coucher à neuf,
> Font vivre d'ans nonante et neuf.

Et ce régime le menait tout doucement à sa ruine. Les hommes ne pouvant plus rien pour la terre de France, cette fille aînée de l'humanité, Dieu fit un miracle, et suscita Jeanne d'Arc.

Le 4 juillet 1423, naquit à Bourges un enfant chétif qui devait être un jour le terrible Louis, onzième de nom.

Un des noms qui viennent les premiers à la mémoire lorsqu'on visite Bourges, est celui de Jacques Cœur, l'argentier du roi. Sa grandeur date du temps où Charles VII mit fin à la guerre de la Praguerie.

Ce Jacques Cœur, fils d'un marchand pelletier et marchand mercier lui-même, naquit à Paissan, près de Montpellier. Le commerce lui fit acquérir une immense fortune, et cette fortune lui valut le titre d'argentier du roi et quand il fut argentier il prêta des sommes considérables à son maître Charles VII. Dans ces temps où l'épée décidait tout, l'importance personnelle de Jacques Cœur est un des premiers et des plus rares exemples de l'influence du crédit.

Tour à tour marchand, fermier de la monnaie de Bourges, argentier du roi, conseiller aux états de la province, négociateur en Italie, Jacques Cœur, qui avait porté son fils, Jean Cœur, au siége archiépiscopal de Bourges, et fiiguré à l'entrée du roi dans sa province de Normandie, à côté du sire de Culan, grand maître d'hôtel, et du sire de Gramont,

premier chambellan, et devant le sénéchal de Poitou et le comte de Dunois, Jacques Cœur tomba dans la disgrâce.

Il fut accusé d'avoir empoisonné Agnès Sorel, dont les prétentions s'indignaient de l'influence de l'argentier; emprisonné d'abord au château de Taillebourg, puis dans celui de Lusignan, questionné le 10 septembre 1451, torturé la veille du dimanche des Rameaux, 1453, et condamné le 29 par un arrêt dont Guillaume Juvénal des Ursins donna lecture en présence du roi, Jacques Cœur perdit à la fois toutes ses charges et tous ses biens.

Le 4 juin, au château de Poitiers, le chancelier signifia l'arrêt du condamné qui, monté sur un échafaud, y fit amende honorable, sans ceinture ni chaperon, avec une torche de dix livres au poing, et fut contraint de crier merci à Dieu, au roi et à la justice.

Immédiatement furent mis sous la main du roi ses palais de Bourges, de Sancerre, de Paris, de Montpellier, de Lyon, de Beaucaire, de Marseille, de Béziers, de Toulouse, de Saint-Pourçain; ses seigneuries de Menetou-Salon, du Lavau, de la Coudre, de Champignelles, de Merille, de la Bruyère, de Saint-Germain, de Meauné, de Saint-Aour, de Boissy en Rouennais, de Saint-Géran, de Vaux, de la Palisse, d'Augerville, de Larivière, de Saint-Maurice-sur-l'Aveyron, de Boulancour, de Gironville, de la Frénoy, de Melleroy, de Villeneuve, de Marmagne, de Maubranches, de Barlieu, d'Aincey-le-Vieil et de l'île Saint-Georges; la baronnie de Toucy, la châtellenie de Saint-Fargeau, presque tout le pays de Puisaye, enfin ses marchandises et celles de ses galères qui se trouvaient dans les ports de France.

Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, et Guillaume Gouffier, ses plus implacables ennemis, se partagèrent la plus grande partie de ses dépouilles.

Au xv[e] siècle, l'histoire de Bourges, c'est presque l'histoire de la monarchie. En 1436, le dauphin Louis y épouse la fille

aînée de Jacques Stuart, roi d'Écosse; les évêques de France s'y rassemblent deux fois, en 1432 et 1438, et cette seconde fois, le 7 juillet, le roi arrête, en conseil, la pragmatique sanction; en 1463, au mois de décembre, par lettres patentes délivrées à Mareuil, le roi institue l'université de Bourges, qui fut inaugurée dans l'église cathédrale le 9 mars 1466. Cette université, bientôt rivale de celle de Paris, compta six mille élèves groupés autour des grands professeurs qui tour à tour y portèrent le flambeau de leur science, Alciat, les frères Mercier de Bourges, Lecomte, Baron, le protestant Juaren, Baudouin, Cujas, Hoffmann qui présentait, au XVIe siècle, les thèses politiques dont la révolution de 89 décida la victoire; Ragneau et d'autres non moins illustres. Ce fut à l'université de Bourges que le grand Condé acheva ses études.

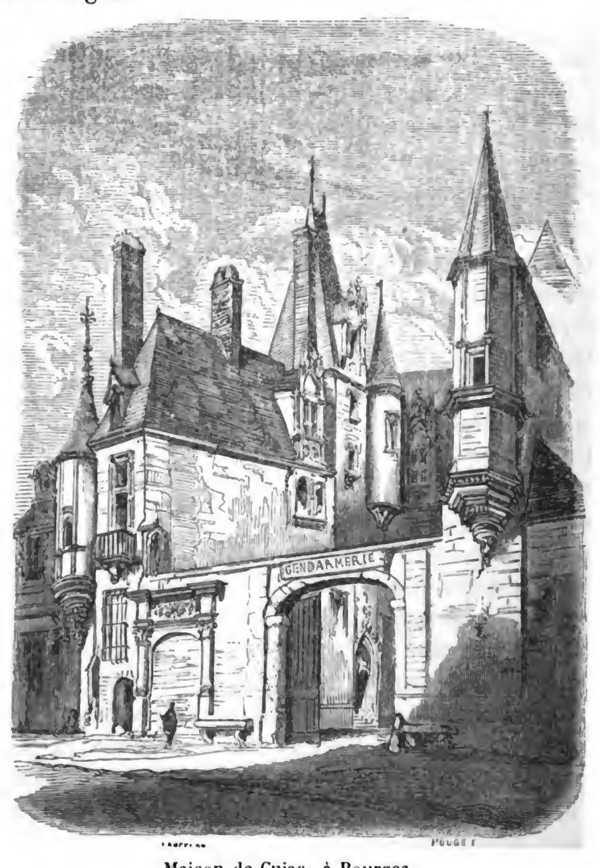
Les incendies de 1463, 1468, 1487 succédèrent aux incendies de 584, 1252, 1259, 1353, 1407. La peste passa comme un ouragan de mort sur la ville, et la guerre porta bien des fois ses ravages jusqu'à ses portes.

Bourges avait eu la magnificence avec le duc Jean; elle eut la vertu avec Jeanne de Valois, femme divorcée de Louis XII, et à laquelle le duché de Berry fut donné en apanage.

Au XVIe siècle, Bourges devint le berceau du protestantisme. L'université, habituée aux recherches de l'esprit, adopta tout entière les principes de la réforme. En 1531, un élève de Noyon, déjà curé de Pont-l'Évêque, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, arriva à Bourges attiré par le bruit qu'y faisait le mouvement religieux. Ce jeune prêtre étudia sous le jurisconsulte Alciat et l'helléniste Wolmaer. En 1532, l'élève dont la vive et puissante intelligence avait ébloui ses maîtres, quitta Bourges y laissant un ami, Théodore de Bèze, et les germes d'un schisme nouveau.

Le curé de Pont-l'Évêque s'appelait Jean Chauvin ou Calvin.

Il ne s'était pas éloigné que déjà les bûchers s'allumèrent à Bourges.



Maison de Cujas, à Bourges.

C'était alors la ville de l'analyse et de l'examen. Marguerite de Valois, qui nourrissait un secret penchant pour le calvinisme, y donnait asile aux savants chassés de Paris. L'un d'eux, Jacques Amyot y succéda à Wolmaer. Mais en même temps que les sciences philosophiques étaient cul-

tivées à Bourges, la poésie y brillait encore d'un vif éclat.

C'était le temps où le banni de Liesse, François Hubert, écrivait, entre autres fables, *les Animaux malades de la peste*, dont La Fontaine s'est emparé, et dans laquelle l'âne s'accuse d'avoir mangé la paille que son maître avait mise dans ses souliers ; à quoi le loup répond :

> Comment! la paille au soulier demeurée
> De son seigneur, manger à belles dents!
> Et si le pied eût été là dedans,
> La tendre chair eût été dévorée!

Cujas vint à Bourges pour la troisième fois en 1586 et y acheta, pour dix-huit cents écus d'or au soleil, l'hôtel Salvi bâti au XVIe siècle. Il y mourut en 1590, et avec lui périt l'éclat de l'Université berrichonne.

Il y avait trente ans déjà que les guerres de religion avaient ensanglanté Bourges enlevée en 1562 par le comte de Montgomery, celui-là même qui avait tué Henri II d'un coup de lance. Quand les calvinistes quittèrent la ville, ce n'était plus qu'un monceau de ruines, dont la vue irrita profondément Charles IX, lorsqu'en 1563 il visita le Berry.

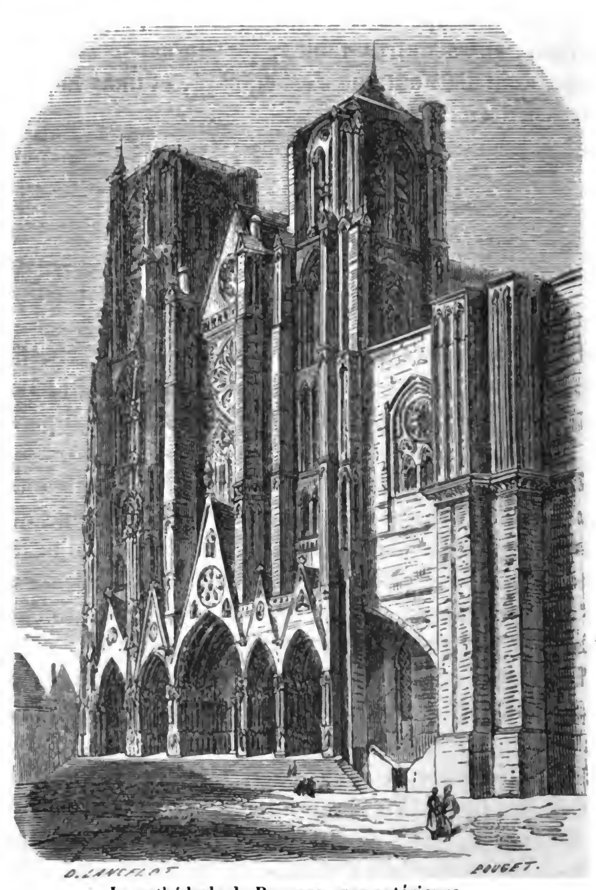
Les catholiques usèrent de représailles durant la nuit de la Saint-Barthélemy, et les fossés de Bourges s'emplirent de cadavres huguenots.

Enfin, en 1594, le seigneur de La Châtre reconnut l'autorité du roi Henri IV et lui remit Bourges avec la grosse tour où le jeune duc de Guise avait été proclamé roi en 1588.

Avec la Ligue finit l'histoire de Bourges qui s'évanouit dans l'histoire générale du royaume.

Si Bourges a perdu sa Sainte-Chapelle et le palais royal, détruits par un incendie le 31 juillet 1693, la capitale du Berry a conservé de magnifiques monuments qui sont comme les traditions vivantes du passé. Ainsi, par exemple, la ca-

thédrale, la maison de Jacques Cœur, la maison de Cujas, et la maison dite de Louis XI.



La cathédrale de Bourges, vue extérieure.

L'église de Saint-Étienne, autrefois cathédrale métropolitaine, primatiale et partriarcale, a été dédiée le 5 mai 1324, après avoir été commencée dans le XIIIe siècle. C'est l'un des plus vastes, des plus riches, des plus somptueux, des plus

magnifiques monuments que l'art catholique ait laissés non-seulement en France, mais encore en Europe.

Située sur une éminence, au cœur de la ville, l'église de Saint-Étienne écrase de sa masse imposante les groupes de maisons confusément accroupies à ses pieds. C'est une montagne de pierres que le ciseau des artistes du moyen âge a



Intérieur de la cathédrale de Bourges.

patiemment fouillée pour en tirer une innombrable population de saints, de vierges, de martyrs, d'évêques, de dé-

mons, d'anges, de goules, de gargouilles, de moines, de diables, d'animaux fantastiques; partout la pierre vit et palpite, s'anime, se tord, s'agite et raconte à l'esprit la touchante épopée chrétienne. C'est une incroyable et magnifique ornementation; là où le travail a pu mordre on voit s'épanouir une gerbe de fleurs rayonnantes, de rosaces, de figurines, c'est comme un manteau de lierre sur le tronc d'un chêne; la sculpture enveloppe le monument; c'est la grâce et la richesse alliées à la grandeur : un gigantesque édifice criblé de joyaux. La profondeur des voûtes et l'élégance téméraire des piliers qui séparent les cinq nefs de la cathédrale répondent à la magnificence des portails dont les voussures sont un poëme de pierre qui a pour sujet capital le jugement dernier.

L'inscription suivante :

> Ce fut l'an mil cinq cent et six,
> De décembre le dernier jour,
> Que par un fondement mal prix,
> De Saint-Étienne chût la tour.

gravée sur la tour nouvelle, rappelle l'écroulement qui compromit la cathédrale au commencement du XVIe siècle.

Au travers des guerres, des incendies et des vicissitudes de trois siècles, la maison que Jacques Cœur fit bâtir sur le fief de la Chaussée, en 1443, nous est arrivée intacte et charmante comme un bijou qu'on aurait serré dans son étui.

Cette maison, qui fut restituée aux deux fils séculiers de Jacques Cœur, en 1457, et vendue, en 1501, par le petit-fils de l'argentier, passa successivement dans les familles Turpin, Chambellan et de L'Aubépine, et arriva aux mains du grand Colbert qui la céda, en 1682, à la ville de Bourges.

Elle sert aujourd'hui de palais de justice à la cour royale, au tribunal civil et à la justice de paix.

L'hôtel de Jacques Cœur a la forme d'un parallélogramme

irrégulier dont la cour intérieure est fermée de deux portes d'inégale dimension.

Aussitôt qu'on est entré dans cette cour, on est frappé de l'aspect charmant de cet édifice, l'un des plus complets que nous ait laissés le xve siècle. L'élégance des formes, la grâce des détails, la finesse des sculptures, la sveltesse exquise de la tour principale, séduisent tout d'abord l'imagination. Partout, à l'extérieur comme à l'intérieur, reparaissent les signes de l'argentier, le cœur et la coquille reproduits dans les arabesques, les vitraux, les clefs de voûte et les têtes de clous enfoncés dans les portes. L'illustre argentier, qui portait pour devise : *A vaillant cœur rien d'impossible*, a prodigué, dans toute l'ornementation de la cour et des appartements, des emblèmes qui rappellent la destination de ces pièces ou des singularités de sa propre vie. Ainsi, par exemple, on remarque, au-dessus de la porte qui ouvre sur la chapelle, un prêtre avec un enfant de chœur et un mendiant; un bas-relief représentant des arbres fruitiers indique la salle à manger; un chapiteau sur lequel on distingue Jacques Cœur lui-même auprès d'un coffre-fort se trouve dans la salle où l'argentier renfermait ses finances, et qui sert aujourd'hui de secrétariat du parquet. Dans cette même salle, qui a conservé une serrure bizarrement compliquée, celle-la même que le trésorier du roi avait fait forger pour mettre ses écus d'or à l'abri d'une surprise, on remarque un autre chapiteau composé de quatre personnages : Jacques Cœur et Agnès Sorel causant, un bouffon et le roi Charles VII caché dans le feuillage d'un arbre, derrière sa maîtresse et son conseiller qu'il a tout l'air d'écouter.

Parmi beaucoup d'autres figurines sculptées sur les panneaux de la tour, se retrouvent encore Jacques Cœur et sa femme, Marie Léodepart, fille d'un valet de chambre du duc Jean et petite-fille de Jean Roussart, maître de la monnaie de Bourges.

La galerie couverte qui régnait autour du rez-de-chaussée a disparu, ainsi qu'une statue équestre du roi Charles VII, qui figurait au-dessus du portail, sur l'un des balcons. Quant à l'intérieur, il a dû subir quelques mutilations et quelques arrangements pour approprier les lieux au service auquel on les destinait. La grande chambre du conseil siége dans la chambre à coucher de Jacques Cœur; la cour d'assises se réunit dans la salle à manger; on a transformé l'office en salle des jurés, et le bureau de l'un des facteurs de l'argentier en parquet du procureur général.

De la galerie à jour qui couronne l'hôtel on jouit d'une vue immense qui domine la ville et une grande étendue de campagne où rampe l'Eure parmi les prés. On y arrive par l'escalier d'une tour en spirale d'une grande légèreté.

Là n'est pas le seul édifice curieux de Bourges. Il en est un autre connu dans la ville sous le nom de maison de Louis XI, qui présente un grand intérêt au double point de vue archéologique et pittoresque.

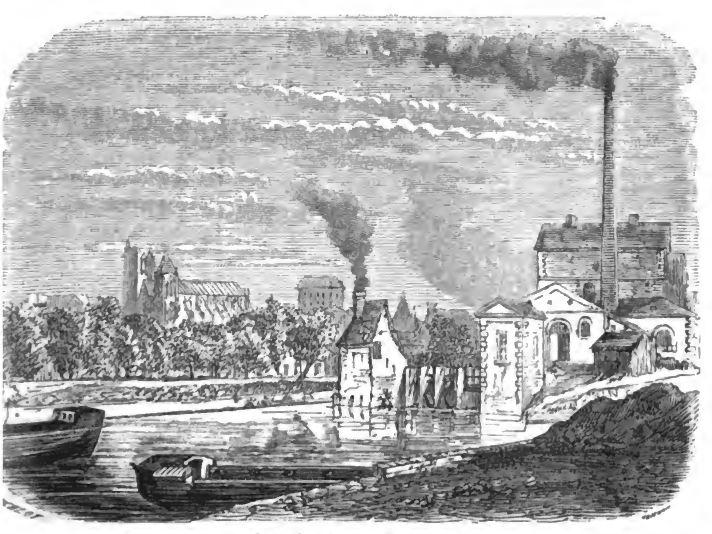
Il est bien difficile, sinon impossible, de dire pourquoi ce curieux monument, bâti sous le règne de François Ier, a reçu le nom historique de maison de Louis XI. C'est de la fantaisie populaire où la vérité n'a rien à démêler. Au-dessus de la porte d'entrée, un artiste inconnu a sculpté le buste du roi Priam autour duquel s'enroule une inscription gothique dont la date est de 1512, bien que le monument lui-même ne soit pas antérieur à l'an 1526. Mais, à cette époque, on avait la coquetterie de l'antiquité, et l'on vieillissait volontiers les édifices.

Si la façade la maison de Louis XI est fort simple, bien que décorée d'arabesques, la cour, au contraire, disposée en terrasses dans la moitié de son pourtour, est merveilleusement ornée des plus fines sculptures. Deux tourelles s'élèvent aux angles opposés aux terrasses; celle du côté de la rue conduit, par un charmant escalier à hélice, à un belvé-

dère d'une grâce extrême ; l'autre, bâtie en encorbellement, s'appuie sur une de ces figures bizarres, comme les architectes de la renaissance en prodiguaient dans toutes leurs constructions. Le rez-de-chaussée se recommande par une cheminée d'un travail magnifique ; sur le manteau, on voit sculptés : à droite, la salamandre de François Ier ; à gauche, le porc-épic de Louis XII.

Mais la merveille, le bijou de cet édifice, est l'oratoire. Le plafond, composé de trois grandes dalles, est divisé en trente caissons contenant chacun des bas-reliefs, rébus d'un travail exquis et d'une délicatesse pleine de goût.

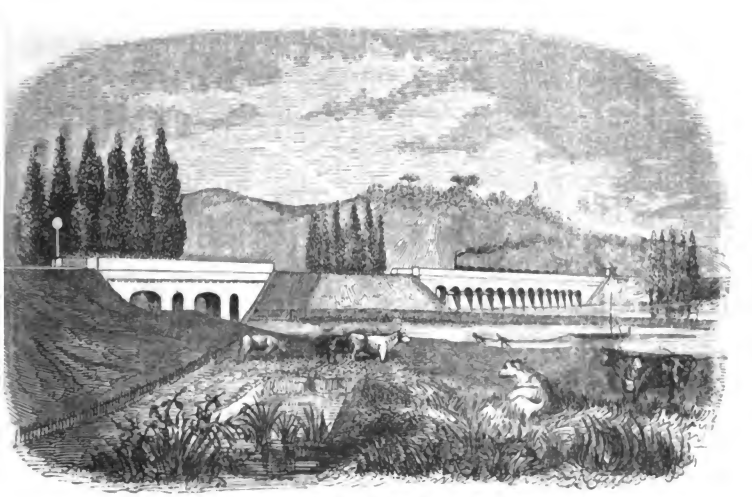
La maison de Louis XI, telle que le temps nous l'a laissée, peut rivaliser avec tous les monuments que la France doit à l'architecture du moyen âge et de la renaissance.



Les Forges, à Bourges.

Bourges possède une bibliothèque publique, un cabinet le physique, un musée de peinture et d'antiquités, des

collections intéressantes, des cercles littéraires, des sociétés de savants, qui témoignent du zèle que la patrie de Bourdaloue apporte encore à l'étude des lettres et des arts; mais le temps n'est plus où elle voyait s'élever dans son sein les magnifiques et gracieux monuments que nous allons quitter.



Pont sur l'Allier et sur le canal.

IV.

DE BOURGES A NEVERS.

Le chemin dit adieu à la vieille capitale du Berry, à la cité fidèle où un roi de France errant trouva un dernier mais sûr asile, et court vers le sud-est dans la direction du Bourbonnais, aujourd'hui l'Allier. Le chemin de fer qui traverse le département du Cher dans toute sa largeur de l'ouest à l'est, voit disparaître derrière les brumes de l'horizon la haute cathédrale de Bourges, dont l'ombre austère abrita tant de rois et de capitaines, et s'enfonce dans ces paisibles campagnes où de si nombreux troupeaux errent en liberté.

Les moutons, on le sait, sont une des richesses et peut-être la plus importante du Berry, et c'est pourquoi sans doute

la ville de Bourges reconnaissante porte trois moutons d'or, deux et un, dans son écu d'azur. *Le mouton a le pied d'or*, disent les Suédois, et cette hyperbole, qui indique quels avantages sont inhérents au mouton, explique assez pourquoi les Berrichons possesseurs de landes et de terres vagues se livrent à l'éducation de cet animal. Un travail de M. de Trudaine, qui parut en 1778 et qui estimait au chiffre de 102 600 000 fr. la somme payée annuellement par la France pour l'acquisition des laines étrangères, détermina le gouvernement à naturaliser en France les espèces que le roi de Castille, don Pèdre IV, et plus tard le cardinal Ximenès avaient introduites de Barbarie en Espagne, et qui avaient régénéré la race en Angleterre et en Suède. L'établissement royal de Rambouillet fut alors formé.

M. de Phélippeaux, archevêque de Bourges en 1725, avait importé dans le Berry des moutons espagnols achetés en Roussillon ; mais deux hommes, M. Heurtaut de Lamerville, député de la noblesse aux états généraux, et M. de Béthune, duc de Charost, imités plus tard par M. Busson de Villeneuve, furent les premiers qui donnèrent une vive impulsion à cette branche d'industrie en croisant les mérinos tirés de Rambouillet avec les moutons du Berry.

On estime aujourd'hui à plus de six cent mille la quantité de moutons qui paissent dans le département du Cher. Ces troupeaux si nombreux ont pour domaines ces vastes terres laissées en jachères qui parsèment le Berry de leurs solitudes.

Les environs de Bourges, coupés par l'Auron et le canal du Berry, ont cet aspect mélancolique propre aux pays plats. De grands marais l'enveloppent, et de longs rideaux de peupliers indiquent le cours des ruisseaux et la limite des champs.

Les curiosités architecturales n'y sont pas nombreuses, on y remarque cependant l'église romane de Plaimpied, une

des plus curieuses du département. Elle date du xie siècle et fut longtemps l'église d'une abbaye fondée en ce lieu par Richard, archevêque de Bourges, en 1080. Elle affecte la forme d'une croix latine terminée par trois absides circulaires. Les trois nefs en plein cintre reposent sur des piliers à chapiteaux ornés et variés. Le clocher, placé au milieu du transsept, indique par ses arcs en ogives que sa construction, postérieure à celle de l'église, est du xiiie siècle.

Un peu plus loin, vers le sud, et tout auprès de Verly, voici le château de Bois-sire-Aimé, dont il ne reste plus que d'imposantes ruines.

Comme le château féerique de *la Belle au bois dormant*, le château de Bois-sire-Aimé est situé au plus épais d'une forêt. Il fut autrefois la propriété de Jacques Trousseau, vi-comte de Bourges, et s'appelait alors Bois-Trousseau; mais Charles VII l'ayant acheté le donna à la belle Agnès Sorel, et du séjour de la maîtresse et du roi lui vient son nom poé-tique et galant de Bois-sire-Aimé. En 1680, il devint la pro-priété de Colbert.

L'ancienne chapelle du château est encore ornée de pein-ures du xvie siècle, représentant les quatre Évangélistes et e couronnement de la Vierge par le Christ.

La hâche du bûcheron trouble seule le morne silence de es solitudes où tant de chevaliers passèrent en faisant son-ier leurs armures.

Au nord de Bourges, on rencontre les Aix-d'Angillon, *Arx-dom-Gillonis*, c'était autrefois un château fort que fit âtir un seigneur de Sully du nom de Gillon ; une ville im-ortante et ceinte de murailles se groupa sous le château ; nais vinrent les guerres des xive et xve siècles, et prise et accagée la ville est restée sous le coup de ces désastres ; ne vieille tour, unique débris du château, sert à pré-ent de prison ; l'église (Saint-Ithiers) appartient au style oman.

Un peu au sud d'Aix-d'Angillon, et plus près de Bourges, s'élève le château de Brécy, c'est l'un des plus beaux et des mieux conservés du Berry.

Voici maintenant à Saint-Éloy de Gy le château de Dame, qui fut reconstruit vers la fin du XIV[e] siècle, après avoir été détruit au commencement de la guerre de Cent ans. Le château de Dame a appartenu à Agnès Sorel, qui l'habitait pendant que Charles VII séjournait à Mehun. Dans quelle vallée et sur quelle colline du Berry ne retrouve-t-on pas le souvenir d'Agnès Sorel !

Si les guerres, au temps des Anglais, ravagèrent le château de Dame, d'autres guerres, pendant la Ligue, le visitèrent. Que de fois ne fut-il pas pris et repris par les catholiques et les protestants ! L'enceinte fort étroite du château était défendue par des tours rondes et carrées et protégée par une ceinture de fossés. Il relevait du château de Mehun, dont le seigneur avait droit à une redevance annuelle de deux éperons d'argent et de douze pains pour ses chiens.

De son ancien éclat, le château de Dame a conservé quelques meubles qui ont appartenu, dit-on, à Agnès Sorel, et un portrait qui représente Charles VII en hercule, et entouré de guerriers qui le pressent de quitter Omphale. Au bas du portrait on lit cette inscription en lettres d'or : *Véritable portraicture de Hercule emmaillosté de peau de lion, donné par le roi à la tendre Agnès*, 1451.

Mais laissons la ville baignée par l'Auron, l'Yèvre, l'Yévrette, qui se joignent à ses pieds, et suivons le chemin de fer qui s'éloigne du canal du Berry et passe à Moulins-sur-Yèvre, première station après Bourges.

Moulins-sur-Yèvre est un village semblable à tous les villages ; mais les antiquaires regardent le hameau de Maubranche, qui en est voisin comme l'une des vingt villes détruites par les Bituriges à l'époque de l'envahissement des Gaules par César. On y a découvert l'emplacement d'un

camp romain. Sur la foi d'une inscription trouvée en cet endroit en 1687, on veut même que Maubranche ait été la ville gauloise de Solimara.

C'est à Jacques Cœur, le fameux argentier, qu'on doit le château de Maubranche.

Le souvenir de Jacques Cœur, comme celui d'Agnès Sorel, vit un peu partout dans le Berry.

Savigny en Septaine succède à Moulins-Sur-Yèvre et Avord succède à Savigny. Les archéologues ont découvert sur le territoire d'Avord les vestiges d'un camp romain; mais les Romains n'ont-ils pas laissé en tous lieux des traces de leur passage et de leur domination dans ces provinces qui virent les luttes de la Gaule envahie contre Rome victorieuse. Avord dépend du canton de Baugy, où les rois de France battaient monnaie au VII[e] siècle. Baugy avait un châfort dont l'histoire est mêlée à celle de nos guerres intestines pendant le XIII[e] siècle et pendant la Fronde. Le prince de Condé, qui le possédait, en avait fait une place d'armes et un point de ralliement; mais les troupes du roi l'ayant pris, il fut rasé en 1652. Il n'en reste plus que des débris épars entourés d'énormes fossés, dont l'un a près de 60 pieds de largeur.

La locomotive touche à Baugy-sur-Craon, atteint bientôt Nérondes, chef-lieu de canton, où les artistes remarquent une église romane, et touche à la Guerche, qui est la dernière station avant d'arriver au département de l'Allier. Le chemin de fer est entré dans le département du Cher à Thénioux, petite commune de l'arrondissement de Vierzon, et en sort à Cuffy, petit bourg de l'arrondissement de Saint-Amand.

La Guerche ou la Guierche fait remonter son origine au temps de la domination romaine. Une voie militaire y passait allant vers la capitale des Bituriges, *Avioricum*. Les nombreuses médailles trouvées sur son sol font foi de la haute importance qu'avait alors la Guerche.

Après l'invasion des barbares, la Guerche devint une puis-

sante baronnie qui eut pour chef, au XIIe siècle, un certain Guillaume des Barres. Est-ce le terrible compagnon d'armes de Philippe Auguste, ce paladin fameux qui fut le rival de Richard Cœur de Lion, au dire de la chronique chevaleresque ? On ne sait.

La féodalité se retrouve encore à la Guerche dans les fossés de son enceinte carrée, et ses quatre vieilles portes ouvrant aux quatre angles et restaurées au XVIIe siècle.

La Guerche est voisin du Château-Renaud, qui doit sa reconstruction au fameux Mansard. Les mœurs pacifiques du XVIIIe siècle ont remplacé les mœurs guerrières du XIVe. Les remparts sont devenus des terrasses et les tours des pavillons.

Ce Château-Renaud relevait du château fort de Germigny-l'Exempt, dont le sire Aimon, dit *Vaire-Vache*, fut assiégé par Louis VI, qui était venu au secours de la veuve et du fils d'Archambaud, sire de Bourbon, menacés par leur voisin. Aimon résista aussi longtemps que son donjon, ses remparts, ses fossés, ses machicoulis le lui permirent, mai vaincu et forcé de se rendre, il fut emmené en France pou être jugé par les barons.

A l'époque où l'apanage de la maison ducale de Bourbo fut confisqué par suite de la trahison du connétable, Germigny fut donné par la comtesse d'Angoulême, mère du roi Louise de Savoie, à Philibert Dabois de La Bourdaisière, qu fut tué en 1525 à la bataille de Pavie.

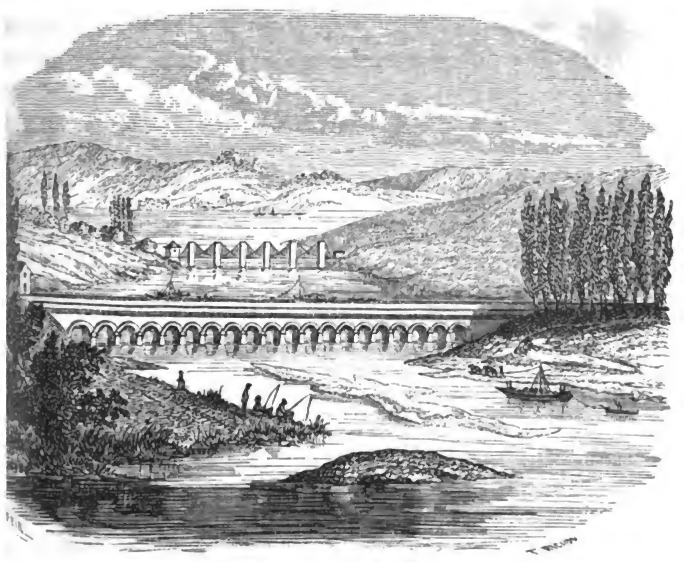
Au XIIe siècle, Germigny fut érigé en marquisat en faveu de M. de La Fuselière, qui, en 1708, était premier lieutenant général de l'artillerie de France.

Si Germigny n'a plus son château, on y voit encore un église, dont les artistes admirent le porche byzantin orn d'un tympan où est figurée l'adoration des mages.

La station de la Guerche franchie, on arrive au Guétin extrême limite du département du Cher, que l'Allier et l Loire séparent du département de la Nièvre.

Le Guétin est le point où le chemin du Centre bifurque de nouveau et jette avant de prendre la direction de Moulins un court tronçon de huit kilomètres qui s'arrête à Nevers.

Autrefois le Guétin était un fief féodal, voisin de Cuffy, où quelque temps le bâtard de Mauléon, qui tenait pour les Anglais, domina le pays en l'année 1388 ; aujourd'hui le Guétin n'est plus remarquable que par le magnifique pont aqueduc qui fait passer une rivière au-dessus de l'Allier et joint le canal du Berry au canal de la Loire.



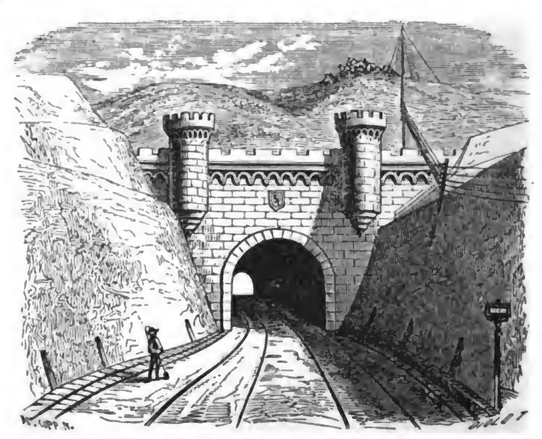
Pont aqueduc du Guétin.

Ce magnifique travail d'art que les voyageurs ne manquent jamais de visiter prouve assez que le génie moderne 'a rien à envier au génie antique pour la hardiesse des constructions et leur solidité. Tandis que de nombreuses arques descendent ou remontent l'Allier, d'autres barques esamment chargées passent à cent pieds au-dessus du ni-

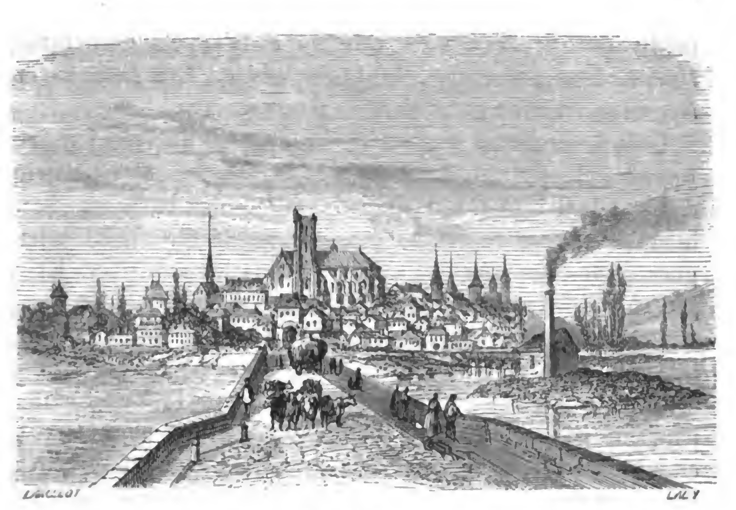
veau de la rivière; et, un peu plus loin, à quelques centain de mètres en amont, on entend le sifflement des locomotive qui glissent sur le viaduc jeté d'un bord à l'autre de l'Allie

Le pont-aqueduc du Guétin est voisin du lieu où l'Alli s'unit à la Loire. Au point extrême où leurs eaux se confon dent, au Bec-d'Allier, la rivière est l'égale du fleuve par l largeur de son cours et la puissance de ses ondes. Tout l'entour, et traversé à la fois par un canal et deux grand cours d'eau, le paysage a un aspect doux et calme ; de long rideaux de peupliers en dessinent les lignes uniformes, tan dis que sur les prairies que coupent les levées de la Loi paissent de nombreux troupeaux.

Un convoi stationne au Guétin et attend les voyageurs q viennent de Bourges ou de Moulins. Un élan de la machi en feu nous fait en quelques minutes franchir la distan qui sépare le Guétin de Nevers ; on passe un pont jeté sur Loire, on disparaît sous un tunnel, et voici tout à coup N vers assis au penchant d'une colline que couronnent le ha clocher de Saint-Cyr, et les élégantes tourelles du pala ducal.



Tunnel entre Nevers et le Guétin.



Vue de Nevers.

V.

NEVERS.

Nevers est une de ces villes dont l'origine se perd dans la nuit de l'histoire celtique. On dirait qu'elle a commencé avec les Gaules. César la trouva déjà puissante et capitale du pays des Éduens. Il y avait déposé ses trésors, ses bagages, son blé, les otages de la Gaule et les chevaux qu'il avait fait venir d'Espagne et de l'Italie pour les besoins de la guerre.

La ville s'appelait alors Noviodunum, de *nov*, rivière, et *dun*, montagne, *montagne sur la rivière*. Mais brûlée par Éporédorix et Virdumar pendant les terribles guerres qui marquèrent la lutte des Gaules contre Rome, *Noviodunum*

d*

perdit son premier nom celtique et s'appela désormais *Iberus*, *beau printemps*, dont plus tard on fera *Ebirnus* et *Nevirnus*, et enfin par altération *Nevers*.

Quand commença le premier ébranlement du vaste empire romain, et pendant plusieurs siècles, Nevers eut à souffrir des sanglantes et continuelles invasions des barbares. Son histoire confuse et comme noyée dans les troubles et les guerres de cette époque participe à tous les désastres. Érigée en ville épiscopale vers la fin du v[e] siècle ou les premières années du vi[e], la ville de Nevers, qui avait vu Gontran, roi de Bourgogne en 585, Pépin en 763, Charlemagne, et Charles le Chauve plus tard, en 841, faisait alors partie du gouvernement de Bourgogne, dont les ducs étaient en même temps comtés de Nevers; de Drogon, fils de Pépin, maire du palais, ce titre, avec tous les droits et tous les priviléges qu'il entraînait, passa tour à tour à Arnould, fils de Drogon, à Charles Martel, à Gérard de Roussillon, à Robert le Fort, duc de France, à Bernard, duc de Septimanie, qui constitua sur sa tête le marquisat de Nevers.

Pendant un siècle à peu près les descendants de Bernard jouissent du Nivernais, qui touchait alors aux frontières du royaume de Provence; mais en 960, à la mort de Seguin II, le marquisat de Nevers fit retour aux ducs de Bourgogne.

Othon et Henri le Grand, tous deux frères de Hugues Capet et ducs de Bourgogne, furent tour à tour comtes de Nevers.

Le mariage de Mahault, fille de Otte-Guillaume, porta le comté de Nevers dans la maison de Landerik ou Landry, seigneur de Metz-le-Comte, et à partir de cette époque l'hérédité, qui n'avait été qu'un fait accidentel, devint un droit.

Les comtes souverains de Nevers font la guerre, battent monnaie, lèvent les impôts et rendent la justice en leur nom; mais deux siècles après être entré par les femmes dans la maison de Metz-le-Comte, le fief de Nevers entre successivement par des mariages dans les maisons de Courtenay, en

184, de Donzy, en 1199, de Forez, en 1226, de Bourgogne, en 259, de France, en 1265, de Flandre, en 1271, des Valois de Bourgogne, en 1369, de Clèves, en 1491. Érigé, en 1538, n duché-pairie par François Ier, le fief de Nevers passa en 565 entre les mains des Gonzague de Mantoue, qui, en 1659, e vendirent au cardinal Mazarin. Le cardinal, à sa mort, le aissa à son neveu Philippe Julien Mancini, dont le fils sous e nom de duc de Nivernais, hérita des droits et des privilèges attachés à ce titre, et en jouit jusqu'au jour où la Convention fit disparaître les derniers vestiges de la féodalité n brisant les couronnes et les écus.

Ce duc de Nivernais, Louis-Jules Bourbon Mancini Mazaini, duc et pair, naquit en 1716 à Paris. Il fit d'abord la uerre en Italie sous le maréchal Villeroi; mais il avait à la ois des mœurs douces et une santé faible si bien qu'il abandonna de bonne heure le métier des armes. Quoique pluieurs fois ambassadeur à Rome, à Berlin, à Londres, et nembre des conseils du roi Louis XVI, sous le ministère de I. de Vergennes, il avait plus de goût pour les lettres que our la politique. Membre de l'Académie en remplacement e Massillon, il fut de tout temps lié avec les écrivains et les hilosophes qui l'aimaient pour la finesse de son esprit et aménité de son caractère. Il fut un instant mis en prison endant la Terreur et en sortit après le 9 thermidor pour nourir peu d'années après, en 1798. Grand seigneur, M. le uc de Nivernais écrivit des fables; académicien, il protégea es lettrés; ancien pair du royaume, il présida l'assemblée lectorale de la Seine après la chute de Robespierre, et mouut chargé d'ans, le dernier de sa race, laissant après lui uit volumes d'œuvres diverses et la réputation d'un parfait onnête homme.

L'histoire de Nevers, comme celle de la plupart des granes cités du moyen âge, est pleine de récits merveilleux au ujet des fêtes offertes par la ville lors des entrées des sei-

gneurs suzerains. La coûtume voulait qu'on offrît des tonneaux de vins, des barils d'hippocras, de la vaisselle d'argent, de riches étoffes et d'autres présents. Les notables couraient aux portes, les habitants se paraient de leurs plus beaux habits, on dressait sur les places publiques des échafauds où des acteurs religieux représentaient les mystères de la Passion. Mais ces fêtes et ces présents avaient une somptuosité nouvelle quand les rois de France, de qui relevaient les comtes et les ducs de Nevers, venaient visiter la ville. C'est ainsi que tour à tour on y reçut au milieu de grandes démonstrations de joie Charles VI, en 1394, Louis XI, en 1476, la reine Anne de Bretagne, en 1501, Louis XII, en 1508, Anne d'Autriche, en 1622, et Louis XIV, en 1659.

Il ne faut pas croire cependant sur la foi de ces récits pompeux qui gardent quelque chose de la naïveté du moyen âge, que l'histoire de Nevers ne soit tissée que de fêtes joyeuses et de représentations symboliques avec un long cortége de processions où figurent les échevins. Nevers a eu sa bonne part de guerres, de siéges et d'incendies.

Un désastre qui n'était pas le premier, la prise de Nevers en 952 par le comte de Paris, Hugues le Blanc, qui prit la ville d'assaut et la livra aux flammes, réduisit Nevers à une si triste condition qu'elle eut beaucoup de peine à sortir de ses ruines. Les chroniqueurs eux-mêmes semblent avoir oublié son nom, on l'appelle *Nivedunum*, altération du vieux nom celtique de *Noviodunum* et *ce n'est plus qu'un château fort ancien*, *et son étendue est à peine celle d'un village*, disent-ils.

Enfin, en 1194, le comte Pierre de Courtenay ferma la ville, alors ouverte de toutes parts, d'une enceinte de murs et de fossés qui avait 1700 toises de circuit et dont une partie fut vendue en 1725 par le duc de Nevers.

Un incendie terrible qui éclata, en 1308, ne laissa debout

que quelques maisons. Il est vrai qu'à cette époque la ville était presque en totalité bâtie en bois.

Pendant les furieuses guerres du XIVe et du XVe siècles qui déchirèrent la France aux prises avec les Anglais, Nevers vit périr deux de ses comtes, morts vaillamment les armes à la main, Louis III à la bataille de Crécy et Philippe à la bataille d'Azincourt ; mais, ruinée et entraînée par les chances de la guerre, Nevers, soumise aux Anglais, ne reconnut pas le *roi de Bourges*, comme on appelait alors Charles VII.

Aux guerres civiles qui, sous les armagnacs et les bourguignons, avaient ravagé le pays, succédèrent les guerres religieuses entre les catholiques de La Fayette et les protestants du prince de Condé.

Les maladies épidémiques connues généralement alors sous le nom de peste dévastèrent Nevers en 820 et 1094. La ville fut en quelque sorte dépeuplée. On les voit reparaître en 1399, 1412, 1455, 1456, 1461, 1467, 1474, 1475, 1498, 1516, 1522, 1530, 1563, 1582, 1599, 1606, 1627, 1673, 1746, 1782. Est-ce assez ? Et l'esprit n'est-il pas épouvanté par la fréquence de ces maux cruels ? Qu'est-ce donc que le choléra moderne auprès de ces pestes qui chassaient les habitants de leurs maisons et faisaient de villes florissantes des villes désertes !

La ville de Nevers telle qu'on la voit aujourd'hui, ouverte et sans aucun de ces remparts qui lui donnaient encore, vers la fin du XVIe siècle, un aspect guerrier, est une des plus jolies du centre de la France. Assise sur la rive droite de la Loire et sur la pente d'un coteau que couronnent la cathédrale et le palais ducal, elle présente une silhouette pittoresque aux voyageurs qui passent sur le fleuve. Si, dans quelques-unes de ses parties, telles par exemple que les rues du Commerce, de Nièvre, de la Préfecture, les places Saint-Sébastien et Guy-Coquille, elle a le mouvement, la vie et l'élégance des villes modernes que l'industrie et le luxe visitent,

dans les quartiers où s'ouvrent la rue du Doyenné, la rue aux Ouches, la rue des Sept-Prêtres, et qui descendent vers la Loire, elle rappelle les villes anciennes semées çà et là de constructions gothiques.

La ville moderne offre aux promeneurs la magnifique promenade du Parc, ombreuse et verdoyante comme une forêt, le jardin si coquet et l'hôtel de la préfecture, les quais sur la Loire, le pont si hardiment jeté sur ce fleuve capricieux, les grandes casernes voisines du Parc. La ville ancienne montre la cathédrale de Saint-Cyr, le palais ducal, la vieille porte du Crou, la tour Saint-Éloi, les églises de Saint-Étienne et de Saint-Sauveur.

Les édifices modernes ne méritent pas une longue attention. Les casernes sont de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les quais sont de 1732; quant à l'arc de triomphe de la porte de Paris, il fut élevé en 1746 en mémoire du vainqueur de Fontenoy. La ville, à cette occasion et pour célébrer la gloire et les vertus de Louis XV, demanda des vers à M. de Voltaire. Voltaire en fit de très-mauvais, et la ville les lui paya cent louis.

Que les temps sont changés! combien d'écoliers, n'en déplaise à Voltaire, en fourniraient de meilleurs aujourd'hui pour cent sous.

En faut-il une preuve, voici ces vers en totalité. Et d'abord sur le fronton extérieur on lisait :

Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs,
Au père de l'État, au maître de nos cœurs.

Puis sur le fronton intérieur :

A ce grand monument qu'éleva l'Abondance,
Reconnaissez Nevers et jugez de la France!

Enfin sous l'arc même :

Dans ces temps fortunés de gloire et de puissance
Où Louis, répandant les bienfaits et l'effroy,

Triompha des Anglois aux champs de Fontenoy,
Et faisoit avec lui triompher la clémence,
Tandis que tous les arts aimés et soutenus
Embellissoient l'État que sa main sceut défendre,
Tandis qu'il renversoit les portes de la Flandre,
Pour fermer à jamais les portes de Janus,
Les peuples de Nevers, en ces jours de victoire,
Ont voulu signaler leur bonheur et sa gloire;
Étalés à jamais, augustes monumens,
Le zèle et la vertu de ceux qui vous fondèrent,
Instruisés l'avenir, soyez vainqueurs du tems,
Ainsi que le grand nom dont leurs mains vous ornèrent.

Par monsieur de VOLTAIRE, *historiographe du Roy.*

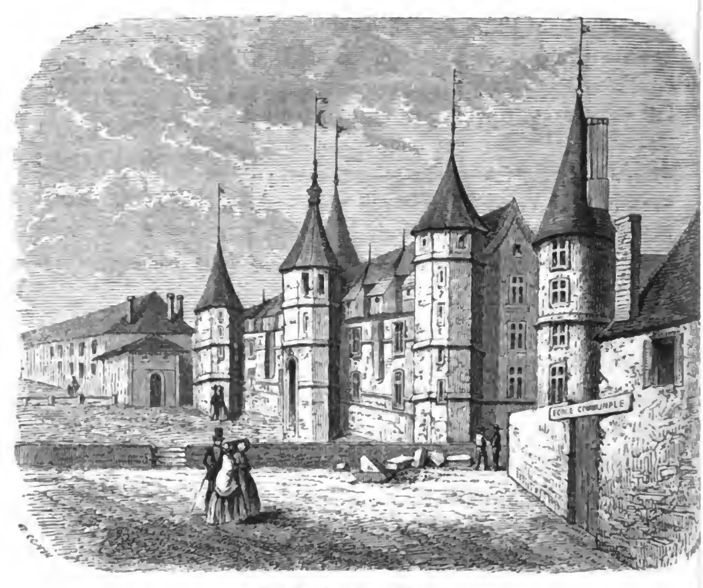
On me dira peut-être que c'est de la poésie officielle, et que la poésie officielle n'est jamais bien bonne. C'est vrai, mais M. de Voltaire, qui a fait tant de jolis vers, si charmants et si spirituels, pouvait ne pas rimer ceux-ci ou les faire meilleurs. Et n'oublions pas surtout qu'ils ont été payés cent louis !

La cathédrale et le château sont à côté l'un de l'autre et dominent la ville qui s'étend à leurs pieds jusqu'à la Loire et au ruisseau du Crou.

Le château est un de ces élégants palais où les grandes maisons féodales de France abritaient leur splendeur. Celui qu'on voit encore à Nevers et auquel une intelligente restauration est sur le point de rendre son ancien éclat, date d'une époque où déjà on pensait aux plaisirs de la paix plus qu'aux dangers de la guerre. Il est de la fin du XVe siècle et a été élevé par les Clèves. Plus de donjon aux épaisses murailles, plus de créneaux, mais une façade accompagnée de trois tours charmantes, deux aux extrémités, une chargée d'ornements délicats au centre.

Aux deux côtés de cette tour centrale où tourne la spirale du grand escalier, l'uniformité de la ligne droite est coupée

par deux demi-tourelles aux trois quarts engagées dans le mur, et que des consoles soutiennent à leur naissance.



Palais ducal, à Nevers.

La restauration qui destine ce monument au service du tribunal de Nevers fera reparaître sur la tour centrale les bas-reliefs où brillaient parmi des sujets de chasse les écussons variés des maisons de France, de Brabant, de Limbourg, d'Anvers, de Nevers, de Rethel, des Clèves, des Gonzagues. Les figurines, les ornements de l'attique, les arcs élégants des portes cintrées, la frise où courent les deux branches noueuses qui accompagnent les armes de la maison de Clèves, tout porte dans ce monument le caractère gracieux de la renaissance.

Le mur crénelé qui fermait la cour du château en 1595 fut remplacé par une belle grille dont la république a fait

fabriquer des piques. Le parallélogramme qui donne devant la façade est de 1608.

Du vieux château abandonné par les Clèves il ne reste plus qu'une puissante muraille percée de quelques embrasures et située derrière le réservoir. Un jardin a remplacé les terrasses de ce vieux château où les guerres avaient imprimé de glorieuses cicatrices; dans ce jardin on voit encore un ravissant tombeau de la fin du xve siècle.



La porte du Crou.

Des fortifications élevées par le comte Pierre de Courtenay, réparées au xive siècle et vendues en grande partie en 1725

par le duc de Nevers, la porte du Crou et la tour Saint-Éloi restent seules debout.

La tour du Crou, qui date de 1393, peut donner, tant elle est conservée, une idée exacte du système défensif employé à cette époque, avant que l'usage du canon fût connu.

Autrefois la vieille cité de Nevers présentait au regard ébloui une curieuse dentelure de clochers et de tours qui disaient assez de combien d'églises et de monastères son enceinte était semée. Il n'y a plus d'autre clocher aujourd'hui que celui de la cathédrale.

Les historiens et les archéologues font remonter la cathédrale à l'époque des premiers évêques de Nevers, qui datent de Clovis. Elle fut d'abord placée sous l'invocation de la Vierge et des saints martyrs Gervais et Protais; en 817 elle reçut un nouveau patron, saint Cyr, auquel elle est restée fidèle.

Cette première église disparut en 910. L'évêque Atton la releva; mais, de son œuvre qu'il voulait diviser en trois parties sur le plan des basiliques, et que peut-être il ne put achever, il ne reste plus que la partie rectangulaire où quatre larges cintres romans sont portés par deux lourds piliers saxons. En 1188, l'évêque Théobald fit bâtir en pierres le toit de l'église qui n'était alors que de chaume.

En 1211, un incendie détruisit la cathédrale. L'évêque Guillaume de Saint-Lazare la reconstruisit, et cette fois tout en pierre; mais l'église ne fut complétement achevée qu'au XIVe siècle, et ce fut Pierre de Palude, patriarche de Jérusalem, qui la consacra et la dédia en 1331. Le chœur élevé à l'extrémité orientale de la nef et sensiblement incliné à droite, inclinaison qui rappelle celle de la tête du Christ sur la croix, date de cette époque où l'architecture ogivale apparaît dans toute sa pureté et tout son éclat.

Les cinq travées de la nef et le chœur primitif sont du XIIIe siècle avec les voûtes s'appuyant sur des colonnes

saxonnes, l'ogive encore élargie, les arcades un peu lourdes, avant que le style gothique eût entièrement triomphé du roman.



La cathédrale, à Nevers.

Deux portails donnent accès dans l'église; la porte de Saint-Christophe, qui est de 1280 et dont les archivoltes portaient avant 93 un double rang de saints, de saintes et d'anges, et la porte de Loire qui fut construite en 1490 par l'évêque Pierre de Fontenay, et où l'on admire encore deux ceps de vigne et une branche de chêne du travail le plus délicat.

Parmi les curiosités architecturales de la cathédrale, il faut citer en première ligne une cage d'escalier de la renais-

sance placée dans un des transsepts d'Atton, et le clocher commencé en 1507 par l'évêque Bohier et terminé en 1528. Les parois du sud et de l'orient sont ornées de figures de saints portant le glaive ou le bourdon.

L'une des plus vieilles églises de Nevers et en même temps l'une des plus remarquables est l'église de Saint-Étienne.

Cette église fut d'abord un monastère où l'Irlandais saint Colomban, à son passage à Nevers, en 602, établit des religieuses. A cette époque lointaine et barbare, les monastères étaient les seules retraites où l'homme pût encore abriter sa vie et sa conscience, le seul asile ouvert aux lettres, aux arts, aux sciences, dont les guerres et l'invasion avaient dispersé les débris. Les abbés et les évêques catholiques, protégés par leur caractère religieux, allaient de ville en ville, de province, en province et groupaient autour de la croix pastorale les fidèles qui cherchaient dans la prière et l'étude un refuge contre les malheurs du temps.

L'église, commencée en 1063 et consacrée le 13 décembre 1097 par saint Yves, évêque de Chartres, est un curieux spécimen de l'architecture religieuse. Il y règne une unité assez rare dans les monuments que nous a laissés le moyen âge, bien que cette unité ait été gâtée en partie par l'adjonction d'une chapelle du xv[e] siècle, qui remplace un hémicycle roman, et les colonnes corynthiennes substituées aux colonnes romanes dans les absides du fond.

Des trois clochers qui décoraient la sombre masse de la vieille basilique, il n'en reste plus qu'un à moitié abattu; mais telle que le temps nous l'a conservée, l'église de Saint-Étienne présente encore, vue du bas de la rue de Charnier, un aspect imposant et plein d'austérité.

Le monastère et l'église de Saint-Étienne ont été longtemps la propriété des moines bénédictins de l'abbaye de Cluny.

Un autre édifice religieux offrait aux artistes et aux archéo-

logues un précieux objet d'études ; mais, dans la nuit du 14 au 15 février 1838, l'église de Saint-Sauveur s'écroula,



Église de Saint-Étienne, à Nevers.

ne laissant que des ruines là où on admirait dans la nef et le chœur le style roman fleuri de la fin du XIIe siècle, une crypte du Xe, un clocher ogival du XIIIe, et les chapiteaux romans les plus bizarres et les plus variés.

La fondation de Saint-Sauveur est due à Charlemagne. Que de noms glorieux attachés à l'histoire de ces édifices !

Comme il a possédé le monastère de Saint-Étienne, l'or-

dre des bénédictins a occupé, jusqu'en 1709, le prieuré de Saint-Sauveur.

On peut voir encore dans la rue Saint-Genès les restes d'une abbaye de bénédictines qui, fondée en 624 par l'abbé de Saint-Maur les Fossés, Théodulphe Bobolène, fut d'abord occupée par des religieuses soumises à la constitution de saint Columban.

L'église de cette abbaye, dont les salles, des premières années du XIIIe siècle, servent aujourd'hui de celliers et de vinaigrerie, est un monument curieux de l'art gothique. Parmi les richesses artistiques qu'on peut encore y découvrir, on remarque un portail dont le bandeau est chargé de figures sculptées. Une seule a été épargnée par le marteau. « Elle est revêtue d'une draperie si parfaitement rendue et jetée avec tant de grâce, dit M. Mérimée, qu'elle fait penser à celles de la frise du Parthénon. »

Une autre église qui date du IXe siècle et qui refaite au XIIe, ruinée au XVe, fut réparée aussitôt après et abandonnée en 1784 sur la demande des habitants, montre ses débris au haut du Parc dans un champ de vignes ; mais cette église ruinée, dont le portail rappelle l'époque romane, est célèbre par un de ces drames violents dont l'histoire des temps féodaux est comme semée.

Un homme de race noble avait accusé Rathier ou Racher, comte de Nevers, qui fut tuteur de Charles le Simple, d'avoir séduit Alix, femme de Richard le Justicier, duc de Bourgogne.

C'était un crime de forfaiture, et, d'après le droit féodal, le comte de Nevers, vassal du duc, devait perdre son fief.

L'accusateur était, nous l'avons dit, de race noble, et se nommait le chevalier Alicher ou Alicier. Le comte lui jeta son gant et réclama contre lui le jugement de Dieu.

Un lieu fut choisi auprès de l'église de Saint-Loup, les deux champions s'y rencontrèrent armés de toutes pièces et

fondirent l'un sur l'autre avec une telle force que tous deux tombèrent morts au premier choc.

Le comte Rathier fut enterré dans le monastère, et les religieux, jusqu'en 1704, ont prié pour le repos de son âme.

Nevers avait encore d'autres églises, Saint-Troès, Saint-Pierre, Saint-Arigle, Saint-Laurent; des monastères, des couvents; mais la révolution a passé par là, et de ces pieuses maisons il ne reste que quelques murailles, quelques bas-reliefs, quelques tombeaux. Nevers qui avait des bénédictins, avait aussi des minimes, des jacobins, des observantins, des capucins, des carmélites, des ursulines et des visitandines.

Mais ce dernier nom ne rappelle-t-il pas le jésuite Gresset et *Vert-vert?* C'est à Nevers que le fameux perroquet a vécu; c'est au couvent des visitandines de la rue Saint-Martin que se mangeaient ces fameuses sucreries célébrées en de si jolis vers.

Gresset, né à Amiens, était entré chez les jésuites dès l'âge de seize ans. Ses études finies, il avait été envoyé à Nevers où on le retrouve régent de rhétorique au collége dirigé par les révérends pères. Le démon de la poésie, qui lui avait fait écrire déjà *la Chartreuse* et *les Ombres*, le harcelant de nouveau, il mit au monde le fameux *Vert-vert*, que son amour-propre de poëte le poussa à montrer discrètement en manuscrit à plusieurs personnes. Ces personnes alléchées par une première lecture en parlèrent à d'autres et le poëme fit bientôt grand bruit.

La supérieure des visitandines était femme quoique religieuse, et la curiosité la piquant, elle pria Gresset de lui faire faire la connaissance de son célèbre perroquet. Le jésuite résista d'abord, mais il était poëte, et il céda enfin sous la condition expresse que la supérieure assisterait seule à la lecture. Elle y consentit et le poëme entra au couvent.

Bien assuré d'être seul avec la supérieure, le poëte commença ; mais arrivé à ces deux vers :

> Enfin avant de paraître au parloir,
> On doit, au moins, deux coups d'œil au miroir,

voilà que le jésuite est tout à coup interrompu par un grand éclat de rire.

C'était la congrégation tout entière qui riait. Cachée derrière une tenture, elle assistait à la lecture sans être vue.

Il faut croire que Gresset continua malgré cette trahison. Mais les pères jésuites, s'ils goûtaient l'esprit du poëme ne goûtaient pas l'indiscrétion du poëte. Gresset admonesté quitta la compagnie de Jésus et partit pour Paris, où, libre de tout lien, il se maria et s'adonna au théâtre. Si on n'avait pas eu *Vert-vert*, peut être n'aurait-on pas eu *le Méchant.*

Nous ne quitterons pas Nevers sans faire une promenade sur le pont de la Loire.

Ce pont séparé en trois parties avant le XVIIe siècle, le pont de Loire, le pont de Notre-Dame et le pont de l'Official, n'a pas été plus heureux que les autres ponts ses voisins. Emporté ou brisé par le fleuve à différentes époques, rebâti sous l'administration du grand Colbert en 1670, rompu de nouveau en 1796, il a été rétabli dans l'état où on le voit aujourd'hui, seulement dans ces dernières années. C'est de l'extrémité de ce pont sur la rive gauche de la Loire que la ville se présente sous son aspect le plus pittoresque.

Nevers, qui avait vu César, vit le premier consul Bonaparte le 9 pluviôse an X. La ville illumina à cette occasion.

Un poëte est né à Nevers, ce poëte était un menuisier. Maître Adam Billaud, *Virgile au rabot*, comme on disait alors, apprit à rimer en apprenant son état de menuisier. Le cardinal Richelieu, auprès duquel il fut admis en 1638, lui ayant donné un *vestement neuf*, une pension de cent écus et de quoi acheter une maison, il devint de mode de lui ac-

corder des pensions. Il en eut du prince de Condé, du duc de Guise, du vicomte d'Arpajon, de Gaston d'Orléans, et toujours de cent écus.

C'était plus qu'il n'en fallait pour vivre grassement; mais, s'il en faut croire *les Chevilles* et *le Vilebrequin*, ces deux volumes de poésies où les plaintes et les réclamations sont rimées de toutes parts, les payements de tous ces cents écus n'arrivaient pas toujours.

Cet Adam Billaud, que la princesse de Gonzague avait nommé huissier de la chambre des comptes, avait pour ami et pour compatriote un autre poëte, Jacques Carpentier de Marigny, qui chansonna le cardinal Mazarin, voyagea en Allemagne et en Sicile, fut chambellan de la reine Christine, et créé baronnet par Charles d'Angleterre.

Tandis que maître Adam Billaud faisait des chansons, la Fronde agitait le Nivernais, et l'abbesse des bénédictines de Nevers, Gabrielle Andrault de Maulevrier-Langeron amassait dans son couvent trois cents mousquets destinés au régiment de son frère. C'était l'époque des quatrains et des duels, des mazarinades et des combats; les grands seigneurs et les grandes dames arrangeaient leur vie comme un roman, et quand on ne conspirait pas on faisait de petits vers.

Nevers, qui a vu naître un poëte menuisier, a vu mourir un roi abbé.

Ce roi, d'abord jésuite à Rome, est Jean Casimir, qui devint roi de Pologne à la mort de son frère Wladislas, dont il épousa la veuve Marie de Gonzague, ancienne duchesse de Nevers.

Ayant abdiqué en 1668, il mourut, en 1672, à Nevers dans le couvent de Saint-Martin, dont il était abbé.

Ce roi mitré savait au besoin manier l'épée. Étant en Pologne un jour de bataille, il voit tout d'un coup les soldats reculer en désordre, il court au plus épais de la mêlée et

entend crier de tous côtés par les fuyards : « Nos officiers sont morts !

— Eh! ne suis-je pas votre officier, s'écrie Jean Casimir ; suivez-moi ! »

Les soldats ranimés le suivent, et l'ennemi perd la bataille.

Les environs de Nevers ont mille beautés charmantes, des bois, des prés, de frais vallons où passent la Loire, l'Allier, la Nièvre, doux paysages accidentés de collines et qu'ombragent de profondes forêts ; vingt châteaux en couronnent les hauteurs, et l'industrie moderne mêle aux souvenirs historiques qu'ils rappellent les prodiges de son activité.

Mais, avant de parcourir ces campagnes où passèrent tant de cavaliers, depuis ceux que César menait avec ses légions contre les Arvernes de Vercingétorix jusqu'aux gentilshommes batailleurs de la Fronde, laissez-moi vous conter une légende qui s'est perpétuée dans la mémoire des habitants.

Le pape saint Grégoire avait envoyé à Nevers, pour achever la ruine du paganisme déjà chancelant, un prêtre de noble origine nommé Arégius, vulgairement Aré. Un jour qu'il revenait de la province d'Aquitaine, Aré dépêcha un des hommes de sa suite pour annoncer sa prochaine arrivée. Cet homme, qui s'appelait Our, trouva la Nièvre débordée ; mais, voulant obéir à son seigneur, il tenta le passage et se noya. Aré, ayant eu avis de cette fin tragique, se rendit au bord de la rivière et pria Dieu, afin que le corps de son serviteur qui était venu à son appel recouvrât la vie : ce qu'Aré obtint à l'instant, dit la légende.

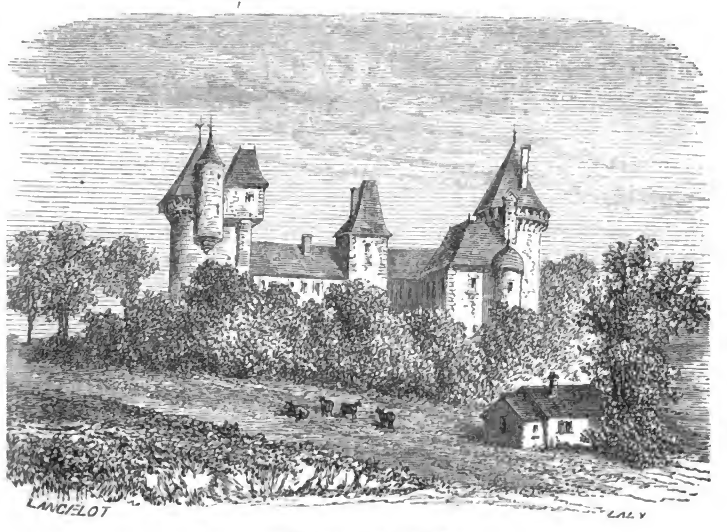
Our, assure-t-on, vécut encore de longues années, et le pont qui fut rebâti à l'endroit du miracle reçut le nom de pont Saint-Our, qu'il porte encore. On voit là les débris mutilés d'une chapelle dédiée à sainte Agathe.

Ce même Arégius, porté par les fidèles de Nevers à l'épiscopat en récompense de son zèle et de ses vertus, vint à

mourir. Un miracle prouva, dit la légende, avec quelle joie le ciel recevait cette âme chrétienne. Le corps avec une croix et des cierges allumés avait été mis dans un bateau pour être transporté à Decize, où les funérailles devaient avoir lieu; le bateau chargé de ces saintes dépouilles remonta seul le cours de la Loire, et le clergé et le peuple suivaient de la rive, en chantant les psaumes et les cantiques, cette miraculeuse translation.

Environs de Nevers.

Voici sur une hauteur, en face d'Urzy, le château des



Le château des Bordes.

Bordes, dont la solide construction, avec son parallélogramme fortifié d'une tour à chacun de ses angles, rappelle le XIVe siècle.

Des deux ailes du château l'une n'a jamais été achevée, l'autre a été abattue il y a quelque vingt ans. Une tour car-

rée défend encore la porte devant laquelle s'abaissait un pont-levis à l'époque où les seigneurs des Bordes étaient dans tout l'éclat de leur puissance féodale.

On doit à cette famille le sire de Bourdillon, seigneur des Bordes, qui fut maréchal de France et ambassadeur de Henri II à la diète d'Augsbourg.

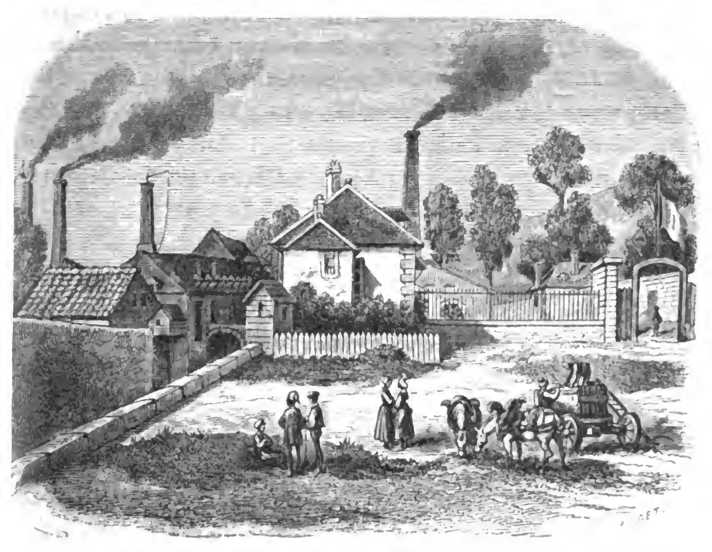
Une très-petite distance sépare les Bordes et leurs tourelles de Guérigny, où l'État possède une usine qui fournit d'ancres toute la marine militaire.

En 888, la terre de Guérigny appartenait à l'église de Saint-Cyr. Au XIIIe siècle, un étranger, Babaut de La Chaussade, vint s'y établir, et donna par son activité et son intelligence une importance extrême aux forges qui formaient l'une des principales branches d'industrie de la localité. Les forges de Cosne, de Forcesnay, de Saint-Aubin, de Lavache, achetées par ses soins, s'ajoutèrent au premier établissement et en augmentèrent la prospérité. En 1781, Louis XVI reprit pour le compte de l'État l'établissement fondé en quelque sorte par Babaut de La Chaussade, et le récompensa par cette acquisition des services qu'il avait rendus à l'État en fournissant la flotte de tous les objets de fer dont elle avait eu besoin pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique.

Autour du bel établissement de Guérigny, le touriste rencontrera Bizy, dont le vieux château du XVe siècle a été remplacé par un château du temps de Louis XV; la puissante tour de Frasnay-les-Chanoines, qui marque encore la place où fut un manoir féodal, le château de Villemessant, avec cette façade intérieure contemporaine de Jacques Cœur, et cette tourelle en saillie dont la coquetterie et l'élégance appartiennent à la renaissance; Poiseux avec ses deux tours carrées du XVIe siècle; enfin la *grotte des Fées*.

La grotte ou fontaine des Fées s'ouvre dans un rocher sous un rideau de lierres, de chèvrefeuilles et de coudriers. L'eau

qui jaillit se perd tout auprès de la source et reparaît, après



Usines de Guérigny.

un voyage souterrain, à quelques centaines de pas plus loin, au milieu des prés.

La fontaine des Fées a sa légende tout comme si elle coulait en Bretagne ou aux bords du Rhin.

La source cachée arrive des campagnes souterraines et entoure un palais où gémissent captifs les curieux qui ont, en pénétrant dans la grotte, surpris les fées endormies au bord de la fontaine. Une voie secrète qui va de Lyon à Paris passe dans la grotte, dit la légende, et les fées en voyage y font halte quelquefois pour se reposer.

On voit que ces fées n'aimaient pas être troublées dans leur sommeil, et cependant il y a peu d'années encore, lorsqu'un paysan brisait un outil en travaillant, il demandait secours à ces fées et déposait douze sous devant le rocher pour se les rendre favorables.

Une source d'eau moins féerique mais plus utile se répand aux environs de Nevers, c'est la source minérale de Pougues. C'est au séjour qu'y fit le duc de Nevers, Charles de Gonzague, en 1568, que ces eaux doivent leur réputation. Henri III, Catherine de Médicis, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, les visitèrent tour à tour; le prince de Conti y vint pendant trois années de suite et signala sa présence par la plantation d'une avenue de tilleuls qui conduit à la source.

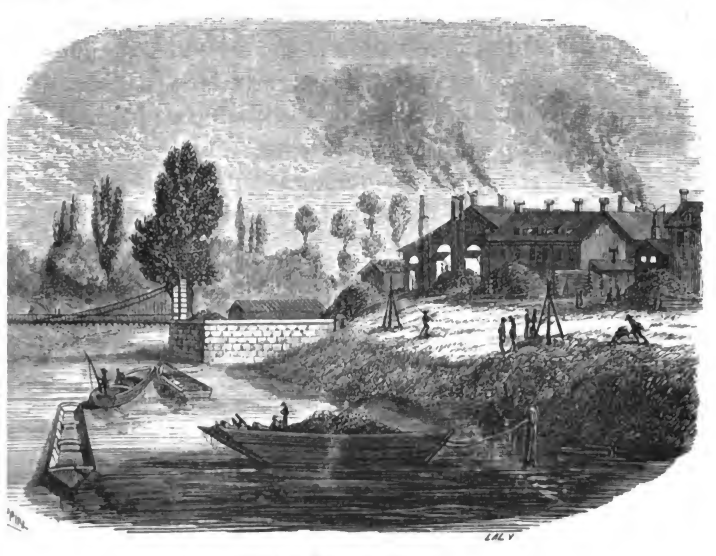
Entre Pougues et Nevers, mais plus près de Nevers, et sur le bord même de la Loire, voici Fourchambault.

L'industrie éclate dans toute sa puissance à Fourchambault, dont le nom provient d'un *four* qui fut établi en cet endroit par un seigneur nommé *Archambault*. L'usine que MM. Boignes y firent construire en 1821, sous la direction de M. Georges Dufaud, ancien élève de l'École polytechnique, porte ses produits dans tous les coins de la France. Elle a fait les môles gigantesques du pont de Cubzac et les arcs en fonte du pont du Carrousel; elle fait aujourd'hui des rails, des coussinets, des roues pour les locomotives et les wagons.

Cette usine, qui emploie un nombre considérable d'ouvriers, travaille nuit et jour; sur le sol couvert de dalles en fonte, le fer rouge s'allonge en barres, s'aplatit en feuilles, s'aiguise en clous, se tord en cercles; une puissante machine à vapeur fait marcher tous les laminoirs et entretient l'activité partout. C'est un bruit terrible qui ne cesse pas, et au milieu de l'usine un peuple d'ouvriers pétrit le fer qui sort embrasé de la fournaise.

Quand on pénètre, pour la première fois, dans cette sombre usine au-dessus de laquelle flamboie la nuit un panache d'étincelles, le souvenir mythologique des forges de Vulcain vous saisit. La vapeur siffle, les tenailles grincent, d'énormes roues tourbillonnent avec une vitesse insensée, le retentissement métallique du fer éclate partout, et dans ce

ɔruit formidable se meuvent avec une précision terrible de ıilencieux pistons, des marteaux énormes et des ciseaux for-



Usines de Fourchambault.

ıidables qui obéissent aveuglément à la main intelligente ɜ l'homme qui les dirige.

Un service continuel de voitures et d'omnibus entretient s communications entre Nevers et Fourchambault. La ve de la Loire au point où un pont suspendu franchit le ɜuve est noire de minerai, et là sur le bord s'arrêtent à ute heure les bateaux chargés de fonte et de houille pour service de l'usine.

Si de la Loire nous repassons dans l'Allier, nous trouvens entre autres châteaux ceux d'Apremont et de Grosuvre : Apremont sur la rive droite, Grossouvre sur la ve gauche.

Apremont est une demeure féodale du xiv[e] siècle. Il s'é-ve, ainsi que son nom le dit assez, au sommet d'une âpre

colline qui commande le cours du fleuve. Le donjon, armé de machicoulis et ceint de créneaux, conserve dans ses vigoureuses murailles un boulet au-dessous duquel est inscrite la date 1429. On raconte que ce boulet est un salut militaire adressé par l'héroïque Pucelle à son retour de Saint-Pierre-le-Moutier, au seigneur du château, qui tenait pour les Anglais.

La tradition parle de grands caveaux qui mettaient le château d'Appremont en communication avec le château de Meaulec par-dessous l'Allier, à l'aide d'un souterrain dont la trace est perdue.

Le château de Grossouvre a conservé de sa splendeur féodale du XIVe siècle une admirable tour à diamants; mais Grossouvre est encore aujourd'hui comme autrefois une des forges les plus importantes de France. On y conserve une gueuse qui date de 1500.

Si nous traversons l'Allier, en nous rapprochant des rives de la Loire, qui sont voisines de Nevers, nous rencontrerons les ruines majestueuses des châteaux de Chevenon et de Rosemont.

Chevenon était l'une des plus formidables résidences de la province, et ce qui en reste encore le prouve assez.

Mais Rosemont est peut-être, par son aspect pittoresque, la grandeur de ses ruines, et l'imposante physionomie de ses tours à demi écroulées, un des châteaux féodaux les plus bizarres et les plus beaux que l'on puisse voir.

Autour de son polygone irrégulier, on comptait autrefois six tours rondes en y comprenant le donjon. Sous ces gigantesques constructions ouvraient de vastes souterrains qui communiquaient avec Saint-Parize-le-Châtel.

La tradition raconte que le château de Rosemont fut construit en une nuit par les fées, qui depuis lors n'ont pas cessé de l'habiter.

Rosement a appartenu aux Thiange, aux Gamache, et aux Chambrun.

Et maintenant que nous avons parcouru Nevers et ses monuments, Nevers et ses ruines, Nevers et ses environs, où la richesse des créations industrielles le dispute à la richesse des souvenirs historiques, reprenons le wagon qui a hâte de nous rapprocher de Moulins, vers lequel court le chemin de fer.

Mais d'abord il faut retourner au Guétin et attendre le convoi qui arrive de Bourges.



Tour Saint-Eloi, à Nevers.



Tunnel entre le Guétin et Moulins.

VI.

DU GUÉTIN A MOULINS.

La première station qu'on rencontre après le Guétin c'est Mars.

Mars possède une église byzantine dans le style roman fleuri et n'est pas très-éloigné du joli château que Meaulec doit à la renaissance. Les premiers seigneurs de Meaulec étaient des hommes formidables. Le plus ancien, qui date du IVe siècle, vécut cent quarante ans; son fils Robert, qui n'avait pas moins de sept pieds, fut à cause de cette haute taille surnommé *Baise-porte*. Le troisième, Hugues, petit-fils de Robert, ayant suivi Louis IX en Égypte, y fut fait prisonnier par les Sarrasins, qui lui crevèrent les yeux, parce que, dit la chronique, *il était homme, de sorte qu'ils en pouvaient avoir du déplaisir à l'avenir*.

Mais la vapeur nous emporte à travers un pays charmant, et nous voici à Saint-Pierre-le-Moutier.

Saint-Pierre-le-Moutier, qui fut un monastère à l'origine, comme l'indique assez son nom, et que Charles le Chauve donna en 842 aux moines d'Estrées-Saint-Jenon, chassés de leur abbaye par les Normands, Saint-Pierre-le-Moutier garde le souvenir de la Pucelle d'Orléans. La ville était alors aux mains des Anglais, qui, à l'abri de ses fortifications, ravageaient impunément la province. L'héroïque Jeanne accourt du nord de la France, où le roi Charles VII venait d'être sacré, et donne l'assaut à la ville. Ses soldats sont repoussés; mais, alors appliquant l'échelle contre le mur et jetant son casque, elle rallie autour d'elle les Français, les anime de son courage, et Saint-Pierre-le-Moutier est emporté.

Mais il était dans les destinées de Saint-Pierre de voir souvent l'ennemi : reprise par les Anglais, mêlée à tous les troubles de ces temps calamiteux, la ville catholique, pendant les guerres de religion, fut surprise par les Allemands huguenots, et soumise par un parti de ligueurs venus de l'Auvergne. Malgré toutes ces vicissitudes, Saint-Pierre a conservé sa basilique du xve siècle; le tympan à sculptures bysantines de la porte qui communiquait avec le cloître est une de ces merveilles que les artistes recherchent et admirent.

Aux environs de Saint-Pierre-le-Moutier, on voit encore le fameux donjon de Langeron, dont la puissance et les colossales dimensions ne sont surpassées que par la *Quiquengrogne* de Bourbon-l'Archambault.

Quelques minutes encore et le convoi touche à la station de Saint-Imbert. Ce village, qui fut un prieuré de bénédictins, n'a rien de remarquable. Mais que de châteaux et de ruines féodales tout auprès.

Voici la Ferté-Langeron qui dort entre ses larges fossés;

Chantenay et sa vieille église romane en décombres ; un peu plus loin et vers le sud, Dornes, qui fut aux Coligny et qui garde sur sa porte d'entrée la devise : *Votis potior*, et le millésime 1547 ; et Parisolles ruiné entre ses tours effondrées et ses fossés profonds.

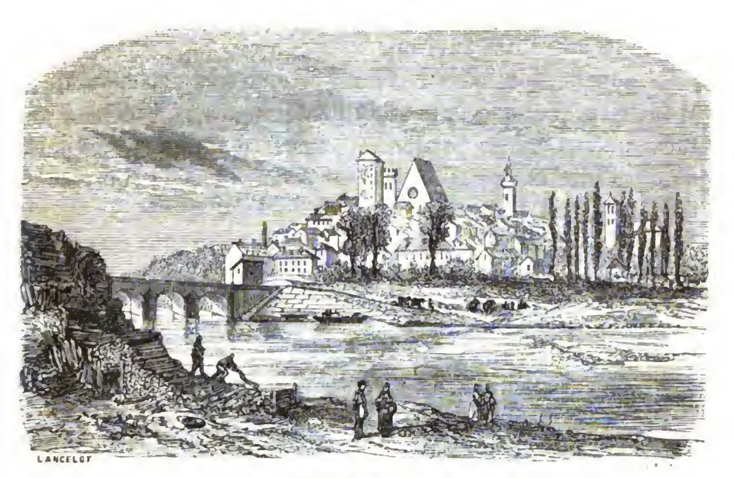
Dornes a vu naître l'évêque constitutionnel du Calvados, Claude Fauchet, qui refusa de voter la mort de Louis XVI, et mourut sur l'échafaud avec Charlotte Corday. De sa puissance féodale, Dornes a gardé quatre tours du XVe siècle, entre lesquelles s'étendent des bâtiments coquets qui rappellent la maison de Raphaël à Rome.

Les habitants de Dornes soutiennent avec orgueil que leur cité n'a jamais été prise par les Anglais.

Parisolles a été l'aigle guerrier d'Agnès Sorel. La belle et vaillante maîtresse de Charles VII y soutint bravement un siége contre les Anglais. Les quatre tours à demi abattues montrent encore sur leurs rudes flancs la trace profonde des boulets incrustés dans la pierre.

Villeneuve-sur-Allier est la dernière station avant d'arriver à Moulins. Non loin de Villeneuve et de son église romane en mauvais état, on rencontre le joli manoir d'Avrilly, qui doit à la fille de Louis XI, Anne de France, la porte du château et les charmants pavillons qui se marient avec tant de grâce au vieux donjon carré du XIVe siècle qui les domine ; et, non loin d'Avrilly, voilà le Riau avec son donjon accompagné de deux tours en briques, le Riau, où Sterne rencontra Marie assise contre un peuplier et près de son chien Sylvio.

Ainsi, dans ce beau pays, les souvenirs littéraires se mêlent aux souvenirs de guerre et d'amour. Agnès Sorel et Sterne, Jeanne d'Arc et le menuisier de Nevers.



Vue de Moulins.

VII.

MOULINS.

Voici que le chemin de fer touche à Moulins, chef-lieu du département de l'Allier, et jadis capitale de cette province du Bourbonnais, dont la maison de race royale a fini par monter sur le trône de France.

Tous les dictionnaires de géographie vous diront que Moulins, siége d'un évêché, de la 6[e] légion de gendarmerie, d'une subdivision militaire, et de la 23[e] conservation forestière, possède un tribunal de première instance et un tribunal de commerce, un lycée, une garnison de cava-

lerie, une société d'émulation, un dépôt de haras, et une foule d'établissements d'utilité publique, tels que pépinière, écoles normales primaires, etc.... La population de Moulins est de 16 000 âmes environ.

Le nom de Moulins n'a pas une origine très-aristocratique. Il lui vient d'une grande quantité de moulins qui étaient situés sur des étangs voisins. Étangs et moulins ont disparu aujourd'hui, et une ville avec ses promenades et son réseau de rues a pris leur place.

L'antiquité de Moulins ne remonte pas non plus très-haut. Le premier document historique où il en soit fait mention est un testament d'Adhémar Ier, sire de Bourbon, et encore ce testament ne parle-t-il que d'une tour du château. Cet Adhémar ou Aymar descendait d'un frère de Charles Martel, et tenait ce fief de Charles le Simple.

On nous permettra bien de ne rien dire des Aimon et des Archambault qui succédèrent à cet Adhémar. C'est une histoire confuse et mêlée de batailles qui nous mène jusqu'aux premières années du XIIIe siècle, où l'on voit Mahault, fille unique d'Archambault VIII, porter la seigneurie de Bourbon dans la famille des sires de Dampierre par son mariage avec Guy de Dampierre, seigneur de Saint-Dizier.

Dès cette époque, la maison de Bourbon prend un rang considérable parmi les grandes maisons de la monarchie. Moulins est une ville; et Archambault IX, dit le Grand, après avoir ajouté Montluçon et la vallée du Cher à ses domaines, est tué plus tard à la bataille de Cognac.

Archambault, qui avait suivi saint Louis dans son expédition en terre sainte, mourut dans l'île de Chypre, laissant deux filles, dont l'une, la cadette, Agnès, avait, par son mariage avec Jean, frère d'Eudes de Bourgogne, conféré à son mari le titre de sire de Bourbon, la seigneurie de Bourbon lui ayant été abandonnée par sa sœur aînée, Mahault, héritière du comté de Nevers et mariée à Eudes de Bourgogne.

Veuve de Jean et remariée à Robert d'Artois, neveu de saint Louis, Agnès mourut en 1288, laissant pour unique héritière sa fille du premier lit, Béatrix de Bourgogne, qui avait épousé en 1272 le sixième fils de saint Louis, Robert de France, comte de Clermont en Beauvoisis.

Du premier sire de Bourbon Aymar ou Adhémar, à la mort d'Agnès de Bourbon, c'est-à-dire de 913 à 1288, il y a quinze seigneurs ou dames de Bourbon, partagés en deux branches successives, Bourbon l'Ancien et Bourbon-Dampierre. Le mariage de Béatrix, unique rejeton de cette famille avec l'un des fils du roi de France, rehaussa la splendeur de la maison de Bourbon.

Deux fois déjà la ligne masculine de la maison de Bourbon s'était éteinte, une première fois par la mort d'Archambault VIII, une seconde fois par la mort d'Archambault X; mais, alliée par les femmes de la famille royale de France, la maison de Bourbon, qui donna son nom aux fils de saint Louis comme elle l'avait donné au sire de Dampierre et à Jean de Bourgogne, se trouva dès lors plus intimement liée à l'histoire du royaume.

Après avoir pris possession du Bourbonnais au mois de juin 1288, Robert abandonna à son fils aîné, Louis Ier, la baronnie de Bourbon et divers autres apanages.

La grandeur de la maison de Bourbon prit son essor avec Louis Ier, dit le grand. Armé chevalier à dix-sept ans par Philippe le Bel, il prit part aux rudes guerrres des Flandres et se trouva aux batailles de Furnes, de Courtray et de Mons-en-Puelle, et plus tard à celle de Cassel, où il déploya les qualités d'un grand capitaine.

Le sire de Bourbon était alors duc et pair, grand chambrier de la couronne, charge qui devint héréditaire dans la maison de Bourbon, et portait sur son écu les armes de France ajoutées à celles des Bourbonnais. Il avait, en 1311, épousé Marie, fille de Jean II, comte de Hainaut.

Louis Ier jeta avant de mourir les fondements du donjon de Moulins, qui fut achevé par ses successeurs.

A Louis Ier succéda Pierre Ier, qui fut blessé à Crécy en 1346, et tué à Poitiers en 1356.

Mais ce ne fut que vers 1328, après le retour de Louis II, duc de Bourbon, prisonnier en Angleterre, que Moulins devint la résidence habituelle des princes de cette maison. Cette ville, qui avait grandi avec ses maîtres, était alors flanquée de murs et percée de quatre portes à ponts levis.

Louis II, qui fut l'un des meilleurs lieutenants de Charles V et l'un des quatre tuteurs de Charles VI, ajouta à son duché le Beaujolais et la principauté de Dombes, et mourut en 1410, laissant la réputation d'un vaillant homme de guerre et d'un bon prince.

Le fils de Louis II dit le Bon, Jean V, fait prisonnier à Azincourt en 1411, mourut à Londres après dix-huit ans de captivité.

A Charles Ier, fils de Jean Ier, et longtemps ami du Dauphin qui fut Louis XI, succéda son fils Jean II, duc de Clermont, et beau-père du roi Louis XI, dont il avait épousé la sœur.

Ce Jean II jouissait d'une grande réputation militaire, avant même d'hériter du duché de Bourbon, et devint plus tard connétable de France pendant la minorité du roi Charles VIII.

Jean II mourut sans héritier et laissa la couronne ducale à son frère Pierre II, qui avait épousé, étant sire de Beaujeu, Anne, fille du roi Louis XI.

En la personne de Pierre II, en 1502, sans postérité mâle, s'éteignit pour la troisième fois la descendance masculine de la maison de Bourbon, dont Robert de France avait pris les armes et le nom.

Sa fille Suzanne, unique héritière de tous les biens que Pierre II avait laissés à sa veuve Anne de Beaujeu, épousa

Charles de Montpensier, second fils de Gilbert de Montpensier, qui était lui-même arrière-petit-fils de Jean Ier, duc de Bourbon.

Charles de Montpensier, duc de Bourbon, devint fameux plus tard sous le titre de connétable de Bourbon.

Si, au mois de mai 1505, Moulins avait vu les magnificences déployées par Anne de Beaujeu à l'occasion du mariage de sa fille la duchesse Suzanne avec le jeune Charles de Montpensier, auquel elle apportait en dot les comtés de Gien et de Châtellerault, et la basse Marche, plus tard Moulins assista aux joutes et aux tournois qui furent célébrés sur la place des Lices pour fêter la présence de François Ier, qui, sur la demande du connétable, aurait consenti à tenir son fils sur les fonts baptismaux.

Moulins était alors, par la magnificence qu'y déployait Charles III, comme la capitale d'un second royaume, enclavé dans le royaume de France; mais on sait l'histoire du connétable de Bourbon.

Ce grand homme de guerre qui avait suivi Louis XII en Italie et protégé la Bourgogne contre les Suisses, qui, élevé à l'école des La Palisse et des Bayard, contribua au gain de la bataille de Marignan, qui combattit vaillamment en Champagne contre l'empereur Charles-Quint, et qui semblait être l'épée et le boulevard de la France, traita un jour avec l'implacable ennemi de sa patrie, ce même empereur Charles-Quint, et passa en Italie, où ses vieux compagnons d'armes le trouvèrent devant eux et face à face, dans ces mêmes campagnes où si souvent ils l'avaient vu combattre à leur tête.

Ce fut un moment terrible dans l'histoire du connétable. Veuf et privé de son fils unique, il avait vu tous ses biens mis sous séquestre par ordre du roi, qui, jaloux de la puissance et du grand nom du connétable, obéissait aux suggestions de sa mère Louise de Savoie, alors d'autant plus

irritée contre Charles de Bourbon, qu'elle l'avait plus aimé.

Déjà le duc Charles avait subi les injustices de la cour, où dominait l'influence de Duprat, son compatriote et son ennemi; toutes ses pensions et tous ses traitements lui avaient été retirés; on avait refusé de l'indemniser des dépenses qu'il avait faites à Milan, où il avait été laissé comme lieutenant général, après la bataille de Marignan, pendant la guerre de Champagne; le commandement de l'avant-garde auquel il avait droit en qualité de connétable; le séquestre mis sur ses domaines à l'instigation de la reine, qui, proche parente d'Anne de Beaujeu, mère de la duchesse Suzanne, réclamait l'héritage des biens immenses laissés par elle, acheva d'aigrir le duc de Bourbon déjà froissé dans son orgueil et blessé dans son ambition.

Charles-Quint lui promettait la main d'une de ses filles, deux cent mille écus de dot, et pour lui la création d'un royaume indépendant qui comprendrait la Provence, le Bourbonnais, l'Auvergne et le Dauphiné pris à la France.

Le connétable hésita; mais de si magnifiques promesses l'éblouirent, et l'homme qui avait combattu à Marignan près de François I[er] donna parole qu'il se prononcerait pour l'empereur aussitôt que le roi de France et son armée auraient franchi la frontière pour se rendre en Italie, où la guerre allait éclater.

François I[er] eut vent des projets du duc de Bourbon; lui qui avait eu la pensée de confier la régence du royaume à Louise de Savoie, et la lieutenance générale au connétable manda sur-le-champ à celui-ci l'ordre de le suivre en Italie.

Le connétable répondit qu'il était malade.

François I[er] partit pour Moulins. Le connétable le reçut au lit.

Entre ces deux hommes dont l'un avait des torts à se re-

procher, et dont l'autre méditait une trahison, l'entrevue fut solennelle.

Le roi fit part au connétable des soupçons qui pesaient sur lui.

« Mais vous êtes de la maison de France et de la famille de Bourbon, qui n'a jamais produit de traître, ajouta-t-il; je me fie à vous.»

Et le roi, laissant un gentilhomme près du connétable, partit pour Lyon.

Aussitôt que le roi eut quitté Moulins, le duc Charles monta à cheval et se rendit à Chantelles où il se fortifia de son mieux. Cette fois le doute n'était plus possible, François Ier donna ordre à quatre compagnies d'hommes d'armes de marcher sur Chantelles et de ramener le connétable mort ou vif.

La résistance était impossible, au besoin une armée aurait suivi ces quatre compagnies. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1523, le duc de Bourbon, suivi d'un seul gentilhomme de sa maison, et, déguisé en domestique, partit pour l'Italie, où il arriva par la frontière de Savoie.

Pour mieux dépister les cavaliers lancés à leur poursuite, le duc et le gentilhomme qui l'accompagnait montaient des chevaux ferrés à rebours.

On sait le reste. La défection du connétable fit manquer la campagne d'Italie. Le royaume était attaqué partout à la fois, au nord, au midi, à l'est; le roi fut contraint de rester en France, et le connétable commença cette guerre désastreuse et terrible qui fut marquée par la mort héroïque de Bayard, le siége de Marseille, la bataille de Pavie, le sac de Milan, et se termina pour lui à la prise de Rome, où une balle le tua au moment où il dressait une échelle contre les murailles pour donner l'assaut.

C'était le 6 mai 1527.

Il y avait alors près de quatre ans que le connétable de Bourbon combattait contre son roi et son pays.

Le 7 juillet 1527, un arrêt du parlement de Paris ayant déclaré le duc de Bourbon atteint et convaincu du crime de félonie et de lèse-majesté, tous ses domaines, ainsi que tous ses biens meubles et immeubles, furent réunis à la couronne.

Le Bourbonnais, réuni à la couronne, partagea la fortune de la couronne. Tour à tour, et depuis la mort de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, Charles de France, duc d'Orléans, troisième fils de François Ier, Catherine de Médicis, Henri, duc d'Anjou, Élisabeth d'Autriche, veuve de Charles IX, et Louise de Savoie, veuve de Henri III, reçurent le Bourbonnais en apanage.

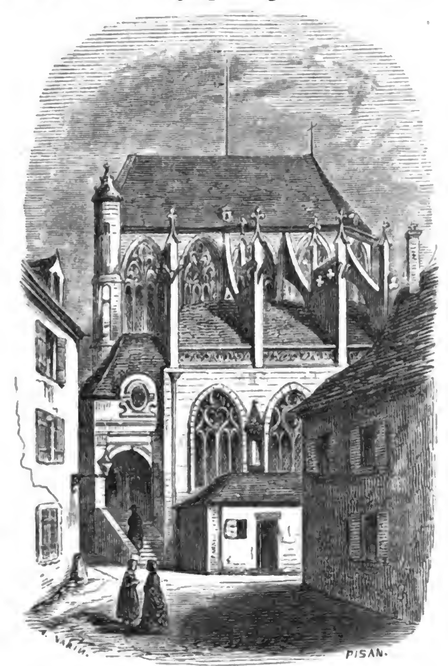
Pendant cette période, les guerres religieuses ravagèrent le Bourbonnais; on se battait partout en France à cette époque, et autour de Moulins comme ailleurs. Catholiques et protestants dévastaient et pillaient à qui mieux mieux le pays où, quelque trois cents ans plus tard, les entreprises industrielles, mines et chemins de fer, auraient seules la puissance d'émouvoir les esprits.

Enfin le fils de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon, Henri, roi de Navarre, monta sur le trône de France. Henri IV descendait en ligne masculine et directe au huitième degré de Louis Ier, duc de Bourbon, fils de Robert de France, comte de Clermont et fils lui-même de saint Louis. Après que Henri de Navarre fut monté sur le trône, le Bourbonnais fut donné tour à tour en douaire, en 1611, à Marie de Médicis, veuve de Henri IV; en 1643, à Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, en usufruit; et cette princesse ayant, en échange du duché d'Albret, renoncé à cet apanage en 1661, le Bourbonnais fut donné à Louis II, prince de Condé, et il resta dans cette famille jusqu'au moment où, en 1789, la révolution détruisit les apanages et les fiefs.

On voit par ce rapide aperçu que la place que Moulins

tient dans l'histoire n'a de valeur que par la maison de Bourbon. De sa splendeur ducale sous Louis Ier et Pierre II, il ne reste rien qu'une cathédrale inachevée et un palais détruit. C'est bien peu, comme on voit.

Cette cathédrale, Notre-Dame de Moulins, appartient par le style à la troisième époque ogivale; elle fut fondée en



Cathédrale de Moulins.

1380 par le duc Louis II, et achevée en l'état où on la voit aujourd'hui, par Pierre II et sa femme, Anne de France. Elle n'a été poussée qu'au tiers de la grandeur, qui lui était promise dans les plans originaux, mais le chœur terminé, on oublia le reste. L'argent manquait peut-être cependant, et pour donner à l'église les proportions qui lui sont dues, un crédit de quinze cent mille francs a été alloué par le gou-

vernement à raison de cinq cent mille francs par an pendant trois ans.

De toutes les richesses que possédait l'église Notre-Dame de Moulins avant 93, les anciens vitraux, les boiseries et les stalles du chœur, les grilles en fer du même chœur, statues et tableaux, on ne voit plus que deux volets qui paraissent provenir d'un rétable d'autel, et qui représentent Pierre de Bourbon et Anne de France, et une pierre tombale incrustée dans le mur, sur laquelle est sculptée en demi-relief une figure de cadavre rongée par les vers.

C'est horrible dans toute sa beauté.

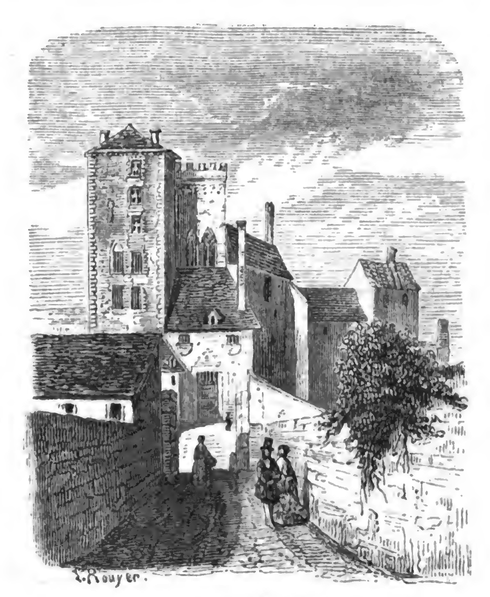
Dans le rond-point, derrière le chœur, on remarque un saint sépulcre avec des figures de pierre en ronde-bosse et peintes : nous n'en parlons que pour mémoire.

Le palais ducal, commencé peut-être dès le x[e] siècle par les sires de Bourbon, qui avaient une tour ou donjon à Moulins, fut successivement agrandi pendant les XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles. Le duc Louis II, le connétable et Catherine de Médicis contribuèrent surtout à l'embellir.

Quand le duc Charles de Bourbon y reçut François I[er], et lui donna ces magnifiques fêtes, qui offusquèrent la majesté royale, le château de Moulins était l'une des principales résidences de France. Mais de cette masse de constructions qui présentaient, dans leur ensemble, tous les styles d'architecture, depuis le lourd et puissant donjon des époques féodales jusqu'aux délicatesses de l'art sous les Valois, les seules choses qui subsistent sont une grande tour carrée, la *Mal Coiffée*, haute de sept étages, sombre et menaçant édifice qui domine la ville et sert aujourd'hui de prison, et un pavillon, dans le plus charmant style de la renaissance, construit par Catherine de Médicis.

On vient de passer à l'ombre de la prison qui dresse en l'air ses murailles inflexibles; des masures d'où sortent des pans de murs crevassés ferment la rue à droite et à gauche,

lorsque tout à coup, sous l'ombrage frémissant de grands arbres, qui lui font un rempart de verdure, apparaît un pavillon où s'étalent, dans toute leur grâce exquise, les élégances et les délicatesses de l'art au XIIIe siècle. Arabesques merveilleusement sculptées, encadrements de fenêtres cise-



Le donjon de Moulins.

lées comme un bijou, clefs de voûte fouillées du ciseau le plus fin, porche délicieux; rien ne manque à ce joli petit bâtiment qui fut, dit-on, l'oisellerie du château, et qui sert à présent de caserne de gendarmerie.

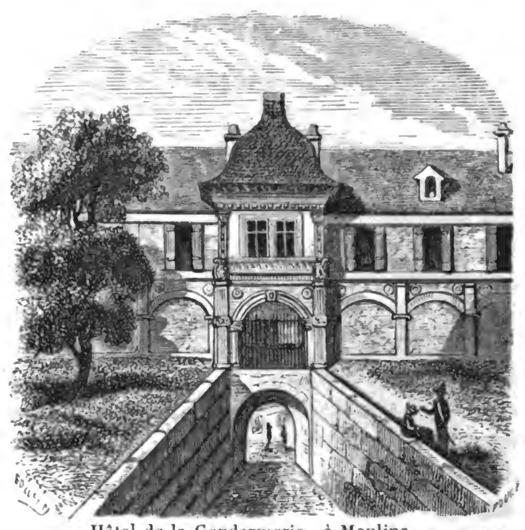
O décadence !

Ce n'est pas, mon Dieu ! que la gendarmerie ne soit à mes yeux un corps des plus estimables et des plus utiles, mais des bottes fortes et des bonnets à poil au milieu de ces ravissantes frises, de ces corniches ornées avec tant de goût,

quelle étrangeté! Des pages, je le veux bien, mais des gendarmes!

Il est vrai qu'il n'y aura peut-être plus de pages, et qu'il y aura toujours des gendarmes.

Une frise qui court sur la façade du pavillon est coupée de médaillons portant tour à tour, sur leur face blanche, un cerf ailé, un ceinturon fermé par une boucle et les deux lettre A. P. entrelacées. D'autres médaillons en forme d'écus,



Hôtel de la Gendarmerie, à Moulins.

et dont les armoiries fleurdelisées ont été effacées, sont fermés par une couronne ducale. Autour des arcs en plein cintre du porche, la feuille et la fleur du chardon hérissent leurs dentelures finement découpées, et dans une des ceintures enroulées parmi les arabesques, on lit, sculpté en creux et peint en noir, le mot *Espérance.*

Tous ces emblèmes rappellent un souvenir historique qui a sa grâce et sa poésie.

Le duc de Bourbon, Pierre Ier venait de mourir, bravement tué à Poitiers en faisant un bouclier de son corps au roi Jean.

Louis II, le bon duc, comme on l'appelle encore, lui succéda. Son premier soin fut d'engager tous ses biens pour racheter le corps de son père déposé sans sépulture dans l'église de Poitiers et de payer les dettes qu'il avait contractées dans la guerre contre les Anglais. Après que le fils eut accompli ce pieux devoir, ce fut le tour du vassal de la couronne, du chevalier.

Louis de Bourbon négocie la mise en liberté du roi prisonnier, et, choisi pour un des otages qui devaient garantir l'exécution du traité, il resta huit ans en Angleterre. Quand il reparut à Moulins, le bon duc trouva le Bourbonnais dévasté, ruiné, pillé, et, dans sa plus grande partie, aux mains des Anglais.

Il réunit ses compagnons d'armes, fonde à Moulins, le premier de l'an 1369, l'ordre de l'Espérance, et en un mois il reconquiert toutes les places qui étaient au pouvoir de l'Anglais.

Le nouvel ordre avait pour insigne une ceinture brodée d'or et fermée d'une agrafe représentée par un écu d'or orné de perles, et sur lequel était écrit le mot *Allen*. Le fermoir portait au centre une figure de la Vierge entourée de feuilles de chardon en émail vert, et la devise de l'ordre, inscrite sur la ceinture, était le mot *espérance*.

Allen, en anglais, signifie *tous*. Était-ce un souvenir de la captivité de Louis II.

Les chevaliers de l'ordre devaient être au nombre de vingt-six; et l'un des premiers fut le brave Duguesclin que le bon duc avait eu pour frère d'armes dans la guerre contre les Anglais, et qu'il reçut chevalier au château de Moulins.

Mais d'autres événements et d'autres fêtes amenèrent d'autres hommes dans le château de Moulins, agrandi d'âge en âge, et auquel chaque génération laissait son empreinte. Il

avait vu les lourdes armures des croisés, il vit plus tard les toques de velours des raffinés. Après les joutes et les tournois qui, pendant quinze jours, marquèrent la splendide hospitalité offerte à François Ier par le connétable de Bourbon, le château vit les fêtes qui accompagnèrent le mariage du roi de Navarre, Antoine de Bourbon-Vendôme, avec Jeanne d'Albret, célébré à Moulins le 20 octobre 1548; Catherine de Médicis y passa avec le roi Charles IX, le cardinal de Lorraine, le chancelier de l'Hospital, l'amiral de Coligny et tous ces seigneurs, ligueurs ou protestants qui portaient si fièrement leurs haines, leur ambition et leurs épées. En 1598, le 26 septembre, et les guerres civiles apaisées, Henri IV y fut reçu avec des transports d'allégresse; Louis XIII, passant à Moulins avec le terrible cardinal de Richelieu, s'y arrêta pour visiter la duchesse de Montmorency qui, depuis la décollation de son mari, s'était retirée dans le couvent des visitandines; et plus tard, pendant deux jours, Louis XIV, encore jeune et dans toute la pompe d'un règne qui commençait par des victoires, y reçut, avec sa mère Anne d'Autriche, en 1649, les hommages de la noblesse et de la province. Déjà à d'autres époques on y avait vu Bayard, Charles VIII, Henri II, Marie de Médicis, Élisabeth d'Autriche.

Mais entre tous les châteaux les plus éprouvés de France, ceux-là par la guerre et ceux-ci par l'effort du temps, le château de Moulins fut peut-être le plus malheureux. Il eut bien à soutenir un siége ou deux; quel château de France n'a pas couru la même aventure? Mais là n'est pas la cause de ses plus grands désastres. Un ennemi implacable a poursuivi le château de Moulins et ne s'est lassé de le poursuivre qu'après l'avoir détruit; cet ennemi, c'est l'incendie. A diverses reprises et à diverses époques, il l'a ravagé, et une dernière fois, dans la nuit du 2 au 3 juin 1755, il l'a mis dans l'état où on le voit aujourd'hui.

A l'une des extrémités de l'emplacement immense qu'oc-

cupait autrefois le château ducal, s'élève une tour carrée haute de 30 mètres, c'est le clocher de la ville, après avoir été le beffroi du château. On le connaît, à Moulins, sous le nom populaire de *Jacquemard*. La cloche actuelle, qui pèse six milliers, a été fondue en 1656. Elle a eu la reine Anne d'Autriche pour marraine. Jacquemard date du XIVe siècle.



Le Beffroi (Jacquemard), à Moulins.

Il est à Moulins un monument curieux, qui rappelle un des épisodes les plus terribles de notre vieille histoire. C'est le tombeau que Marie-Félicie Orsini, princesse des Ursins, fit élever à son mari, le duc de Montmorency, décapité à Toulouse par ordre du cardinal de Richelieu.

Ce tombeau, en marbres de différentes nuances et décoré de statues d'un assez beau style, se voit dans la chapelle du

lycée, ancienne église du couvent des visitandines, où la veuve cacha son deuil après qu'elle eut obtenu, en 1646, que les restes mutilés du duc lui fussent rendus.

A demi couché sur la pente d'un coteau qui baigne l'Allier, Moulins s'entoure d'une ceinture de promenades où le platane, le tilleul, le marronnier prodiguent l'ombre et la fraîcheur. Un large et magnifique pont, jeté sur l'Allier, unit Moulins aux casernes de cavalerie et aux campagnes de la rive gauche.

Ce pont, qui compte treize arches de 14 mètres d'ouverture et une longueur de 300 mètres sur une largeur de 140, est dû à l'ingénieur Régemorte, qui l'éleva de 1753 à 1763.

L'Allier, comme sa voisine la Loire, est une des rivières les plus capricieuses qui soient en France. Elle coule un peu par-ci, un peu par-là, un peu partout. Un jour elle se promène d'un air tranquille comme un honnête bourgeois qui prend l'exercice après déjeuner ; le lendemain, c'est un écolier en vacance qui bat la campagne et fait le diable ; la veille, elle est à droite et le lendemain à gauche, et quand elle se fâche, rien ne l'arrête. Moulins en savait quelque chose. Entre la ville et la rivière, c'était une lutte sans fin ni trêve. La ville faisait un pont, la rivière l'emportait; la ville recommençait et la rivière recommençait aussi. Six fois déjà, en 1420, 1435, 1579, 1632, 1685, 1689, l'Allier avait démoli le pont.

Enfin Mansard vint à Moulins ; Mansard, qui avait bâti les Invalides, pouvait bien faire un pont en province ; mais à peine le pont était achevé, qu'une inondation vint, en 1700, et l'emporta.

La pauvre ville avait bien le droit d'être un peu découragée. Mais M. de Régemorte, premier ingénieur des *terriers et levées*, comme on disait alors, voulut vaincre la difficulté et la vainquit. Le pont qu'il édifia, sur les plus larges proportions, a résisté aux crues de 1790, 1835 et 1846.

Deux grands hommes de guerre, le maréchal de Villars, qui sauva la France à Denain, et le général de Berwick, qui, avec le duc de Vendôme, assura la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V, sont nés à Moulins. On voit encore, rue de la Cigogne, l'hôtel dans lequel la mère du duc de Berwick accoucha, en 1671, en revenant des eaux de Bourbon.

Mais laissons le beffroi et le donjon, laissons les promenades et le pont, laissons cette salle enfumée de l'hôtel Maltaverne, où J. J. Rousseau entendit une représentation du *Devin de village*, et ne faisons pas plus longtemps attendre la locomotive qui rugit.

Le chemin de fer traverse le Bourbonnais et court vers l'Auvergne.

Déjà le pays qu'il coupe a l'aspect plus varié. Les chaînes de collines ondulent dans la campagne; des forêts profondes forment le cercle de l'horizon. Derrière ces forêts, derrière ces collines, ce sont les montagnes du Puy-de-Dôme.

Nous laissons, autour de Moulins, Neuvi avec sa vieille église et son château neuf, celui-ci tout grand, celle-là toute petite; Montilly, qu'ombrage la forêt domaniale de Bagnolet; Avernes, où les notables du chef-lieu voisin ont leurs villas; Yseure, qui possède le plus vieux monument des environs de Moulins, une église romane dont la cloche pèse 5000 kilogrammes : c'est la plus grosse du département. Yseure, dont le nom dérive, au dire des antiquaires, de *Isidis ara*, autel d'Isis, et qui, malgré ce souvenir du paganisme, n'en garde pas moins le petit séminaire diocésain; et, après un parcours de 13 kilomètres, nous touchons à Bessay, première station, après Moulins, dans la direction de Clermont.

Bessay a des tumulus pour les archéologues, une vieille église pour les artistes et trois foires pour les industriels; mais non loin voici les débris du château de Saint-Gérard de Vaux, qui passe pour avoir été la terre la plus considé-

rable du Bourbonnais, et qui appartint au frère d'Agnès Sorel, pour passer ensuite dans la famille de La Guiche.

Le wagon poursuit sa course, touche à la Ferté Hauterive, traverse l'Allier à Saint-Loup, et gagne Varennes : on est alors à 29 kilomètres de Moulins et à 250 d'Orléans.

C'est à Varennes, tout auprès de Vichy, que s'arrête momentanément le chemin de fer du centre. 35 kilomètres le séparent encore de Clermont-Ferrand, où il arrivera l'année prochaine.

Varennes est assis au confluent du Valençon et de l'Allier. C'était autrefois une ville forte, ceinte de remparts dont il reste quelque trace, ayant des seigneurs particuliers qui relevaient du duc de Bourbon. Attaquée par Charles VII pendant la guerre dite du *Bien public*, la ville se rendit et décida la soumission du duc de Bourbon, Charles V.

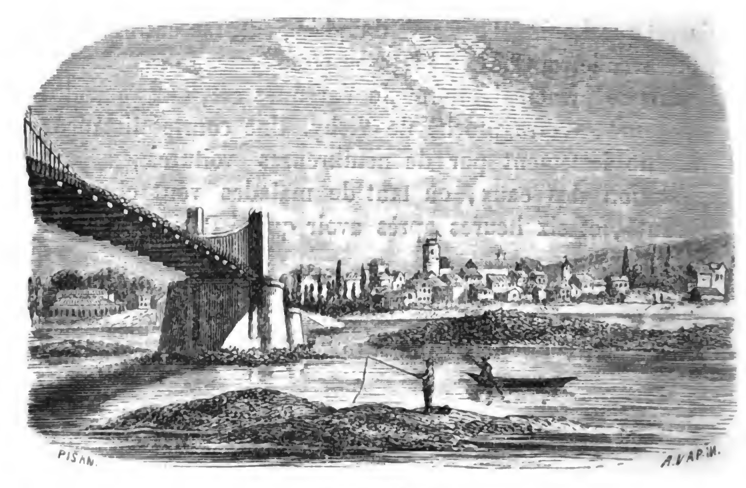
On remarque, tout auprès de Varennes, le château de Gayette, qui fut, par un don de M. Pingré de Farainvilliers, conseiller au grand conseil du roi, transformé en hôpital en 1696. La terre qui dépendait du château dépend aujourd'hui de l'hôpital; desservi par des sœurs de charité, cet hospice contient cent vingt lits, soixante pour les hommes, soixante pour les femmes.

Les touristes visitent, aux environs de Varennes, les ruines du château de Billy, qui fut autrefois une châtellenie; le plateau de Saint-Germain des Fossés, d'où la vue s'étend sur un pays riche et varié; et Cusset, petite ville voisine, qu'une ravissante promenade au bout du Sichon réunit à Vichy.

Autrefois, ville forte, Cusset avait quatre portes et quatre tours qui répondent à ses quatre faubourgs modernes, de la Barys, de Saint-Antoine, des Capucins et du Pont-de-la-Mère. La ville, qui a le tribunal civil de l'arrondissement, tandis que La Palisse en a le sous-préfet, doit son origine à un couvent de bénédictins, fondé au XIe siècle. C'est à

Cusset que Louis XI, encore dauphin, eut une entrevue célèbre avec le roi Charles VII, son père.

Mais le principal intérêt de Varennes est, aux yeux des voyageurs, d'être proche de Vichy. Une courte distance, franchie lestement par de nombreuses voitures, sépare la station des eaux, où tant de malades vont chercher la santé, et six heures après avoir quitté Paris, on est à Vichy.



Vue de Vichy.

VIII.

VICHY.

Varennes est à seize kilomètres de Vichy. Ce n'est plus qu'une promenade que les voitures et les omnibus franchissent en une heure.

Vichy est une ville qui n'existe guère que pendant quatre mois, du 15 mai au 20 septembre. C'est alors la saison des eaux. Pendant ces quatre mois, c'est bien certainement la ville la plus animée qui soit en France. Elle se lève à trois heures du matin et se couche à minuit. Le matin elle prend des bains, le soir elle va au concert ou au bal. Les jours de pluie elle fait de la musique ou joue au whist. Quand il fait beau elle organise des cavalcades pour rendre visite à l'Ar-

doisière, au château de Randan, au château d'Effiat, au château de Bourbon-Busset, et de loin elle salue le Puy-de-Dôme, qui lève son front majestueux à l'horizon.

Les étymologistes ont trouvé dans l'origine du nom de Vichy un moyen de disputer un peu. Ceux-là l'ont fait dériver de deux mots celtiques, *gwich* ou *wich*, signifiant *force*, *vertu*, et *I*, *eau;* ce sont les plus ambitieux. Ceux-ci, les modestes, prétendent que Vichy vient par corruption de *vicus*, mot générique par lequel les Romains désignaient les petits bourgs. Et, en effet, après la conquête, les vainqueurs fondèrent un établissement aux *Aquae Calidæ*, qui bouillonnaient sur les bords de l'Allier, et bientôt un village ne tarda pas à s'élever aux environs. On voit que l'origine de Vichy date des *Commentaires* de César.

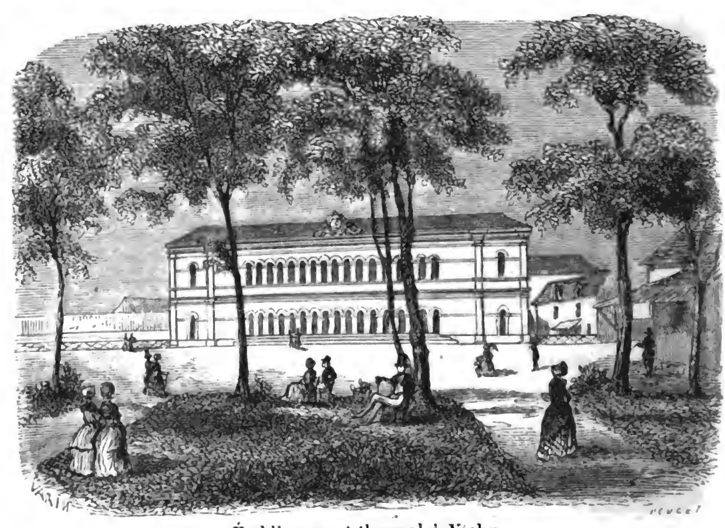
César lui-même passa à Vichy en revenant du siége de Gergovie, où il avait poursuivi Vercingétorix.

Vichy, qui n'a pas plus de mille habitants, et qui n'est même pas, dans la hiérarchie administrative, chef-lieu de canton, se partage en ville vieille et en ville neuve, ou, pour parler le langage des habitants, *Vichy-la-ville* et *Vichy-les-Bains*.

Vichy la ville, située au bord même de la rivière, est une agglomération de maisons mal groupées que domine le vieux donjon. C'est là qu'on retrouve les ruines presque effacées du couvent des Célestins et que les antiquaires ont découvert dans les fouilles des poteries et des statuettes romaines, des médailles à l'effigie de Claude et de Néron, des vestiges de sépulcres et d'aqueducs. Vichy-les-Bains entoure de ses maisons blanches et de ses hôtels l'établissement thermal où tant de malades viennent chercher la guérison.

La première de ces deux villes est pour les indigènes; la seconde est pour les étrangers, et ferme ses portes quand arrive le mois d'octobre. Toutes deux communiquent avec l'Auvergne par un pont suspendu dont l'extrémité se lie au

rivage par un ouvrage en bois jeté sur un bras de l'Allier Ce pont, qui n'existait pas avant 1835, a eu déjà le sort du pont de Moulins. Quoique jeune, il a été emporté deux fois en 1835 et en 1846. L'Allier est toujours l'Allier, au commencement comme à la fin de sa course.



Établissement thermal à Vichy.

La réputation de Vichy ne date guère que de la fin du dernier siècle, bien que déjà un hospice civil y eût été fondé sous le règne de Louis XIV. Le voyage de Mmes Adélaïde et Victoire de France, en 1787, fut une heureuse fortune pour l'avenir de Vichy, où l'on ne voyait encore qu'un petit bâtiment connu sous le nom de *Maison du roi*, et où elles décidèrent la construction d'un grand établissement ; mais la révolution vint les surprendre au milieu de leurs projets, et ce fut Mme la duchesse d'Angoulême qui, longtemps après, en 1815, posa la première pierre du magnifique établissement qu'on admire aujourd'hui.

Elle y prenait encore les eaux en 1830, lorsque le roi

Charles X signait les ordonnances qui devaient le ramener en exil avec la fille infortunée de Louis XVI.

Déjà Vichy avait vu Mme de Sévigné et Fléchier : Mme de Sévigné, qui voulait qu'en cherchant bien aux bords de l'Allier on y *trouvât des bergers de l'Astrée*, et Fléchier qui rima pour Vichy les seuls vers qu'il ait jamais faits.

L'importance de Vichy s'accroît tous les jours. On y trouvait à peine dix hôtels autrefois. Il y en a cinquante aujour-



La source de l'hôpital.

d'hui, il y en aura bientôt cent, tous vastes, confortables et bien tenus, si les hôtels à bâtir ressemblent aux hôtels

bâtis. En l'état des choses, Vichy peut loger quatre mille personnes. Il en logera six mille dans deux ans. C'est assez joli pour une ville qui a tout au plus mille habitants. Que sera-ce quand la nouvelle compagnie qui a obtenu la concession des eaux de Vichy aura dépensé le million qu'elle est tenue de consacrer en cinq années à des travaux d'utilité et d'embellissement?

Les sources de Vichy sont au nombre de sept, dont cinq



La grande grille.

principales qui sont le *Grand Puits carré*, situé sous la galerie nord de l'établissement et qui sert à alimenter la plus

grande partie des baignoires et des douches, et dont la température est la plus élevée; la *Grande Grille* située à l'extrémité de la même galerie nord ; tout à côté le *puits Chomel* ou *Petit puits;* la *fontaine Rosalie* ou *source de l'Hôpital*, située à l'extrémité du parc, sur la place de l'Hôpital ; enfin



La source des Célestins.

la *source des Célestins* ou le *Rocher*, qui filtre presque au bord de l'Allier, à la base d'un grand rocher calcaire. Les deux autres sont situées à une certaine distance de Vichy sur la

route de Cusset ; elles portent le nom de *fontaine des Acacias* et *source Lucas.*

Les eaux de Vichy dégagent toutes, mais dans des proportions qui varient avec leur degré de température, des bulles de gaz acide carbonique auxquelles on attribue les vertus stimulantes qui les rendent si actives dans les affections de l'estomac et du foie.

L'analyse des eaux de Vichy a donné pour toutes les sources des résultats à peu près identiques; le bicarbonate de soude en forme la base; viennent ensuite, en quantités notables, le *muriate de soude* et le *sulfate de soude* ou sel de *Glauber.*

Les sources des Célestins, où l'oxyde de fer et la silice se présentent en plus grande quantité, sont surtout propres au traitement de la goutte et de la gravelle.

Le parc de Vichy est une des promenades les plus verdoyantes qui soient en France. Il se compose de profondes avenues d'arbres touffus couvrant de leur ombrage épais de vastes pelouses coupées de bassins. La montagne verte, les bords du Sichon, où s'allonge l'avenue des peupliers, connue sous le nom de promenade de *Mesdames*, en souvenir de Mmes Adélaïde et Victoire de France; la côte Saint-Amand, le *Saut de la chèvre*, la cascade du *Jour saillant* appellent encore les baigneurs amoureux d'excursions champêtres. Une cavalerie formidable de chevaux et d'ânes parcourt la ville, toujours prête à partir pour les promenades du voisinage ou les châteaux lointains.

Et ce ne sont pas les châteaux qui manquent. Voici Randan ,qui fut tour à tour possédé par les familles de Polignac, de La Rochefoucauld, de Foix, de Lorges, avant de passer aux mains de Mme Adélaïde, sœur du feu roi Louis-Philippe, qui l'acheta, en 1820, du duc de Choiseul, et qui, par son testament, le laissa à son neveu, le duc de Montpensier. Les décrets du 22 janvier ayant obligé les princes

de la maison d'Orléans à vendre toutes les propriétés qu'ils avaient en France, Randan a été acquis, avec toutes ses dépendances, par M. le duc de Galiera.

Le château, qui fut autrefois un monastère de bénédictins, est construit en briques et flanqué de deux grosses tours, d'où la vue s'étend sur un pays magnifique. Tous les meubles et tous les tableaux de prix ont été enlevés, et Randan attristé attend que de nouveaux maîtres rendent à son



Le château de Randan.

parc immense, à ses terrasses, à ses grands appartements, à ses cuisines cyclopéennes l'éclat et la vie qui en ont disparu.

Voici maintenant le château d'Effiat, où le favori de Louis XIII, Cinq-Mars, reçut le jour; il est tel encore qu'on le voyait au temps du cardinal avec ses fortes murailles, ses tours menaçantes, ses lambris de chêne sculpté et les sombres tentures qui abritèrent l'enfance du favori.

Faut-il citer les châteaux de Bussy et de Maumont, et encore le château de Bourbon-Busset?

Ce dernier, l'un des plus vastes de la contrée, et où l'on voit encore une haute tour, appelée *la tour de Riom,* passa



Le château de Bourbon-Busset.

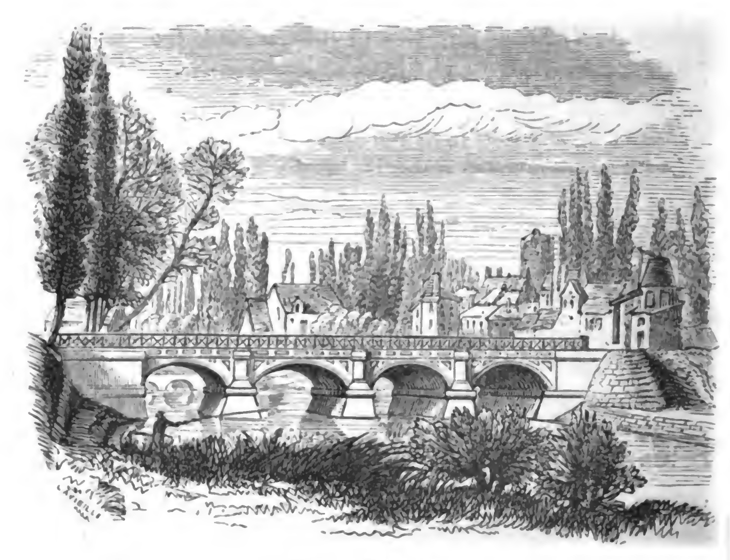
dans la maison de Bourbon par le mariage de Marguerite d'Allègre avec Pierre de Bourbon. De son ancienne splendeur féodale, il a gardé de longs corridors, des escaliers en spirale, de vastes souterrains voûtés, de larges salles décorées de peintures noires à personnages religieux, de profondes cheminées, et surtout sa position, d'où le regard s'étend jusqu'à la cathédrale de Clermont, et couvre une campagne fertile que baignent la Dire et l'Allier.

Si le jour appartient à la promenade, le soir, à Vichy, appartient à la musique et à la danse. Strauss et son archet feraient danser des paralytiques, et, grâce au ciel, les bai-

gneurs de Vichy ne sont rien moins que cela. Les salons de l'établissement sont commodes et spacieux. L'ochestre a le secret de ces valses et de ces polkas qui fascinent les Parisiennes, et dès que la ritournelle jette au vent du soir les premières notes de sa mélodie, il n'y a plus de malades à Vichy.

Le plus cruel ennemi des baigneurs de Vichy, c'est l'appétit. Les eaux de la Grande Grille, comme celles de l'Hôpital, ont la propriété particulière d'exciter la fibre des estomacs les plus paresseux. A peine les premiers jours se sont-ils écoulés, que l'appétit, naguère endormi, se réveille et livre au patient qui l'endure les assauts les plus furieux. Mais que le patient se garde bien de céder à ces nouvelles excitations. Pareil à saint Antoine, il doit veiller sur lui et renfermer son appétit dans les bornes d'une sage frugalité. Malheur à l'imprudent qui succomberait à la tentation ! Une gastrite effroyable suivrait bientôt son intempérance.

Et maintenant laissons le chemin du Centre courir vers Clermont à travers les prairies, à travers les forêts; l'Auvergne lui ouvre sa ceinture de montagnes et lui creuse un lit dans ses vallées. Encore un effort, et l'industrie aura conquis le rude pays des Arvernes comme l'avait conquis César.



Viaduc d'Issoudun.

IX.

DE VIERZON A CHATEAUROUX.

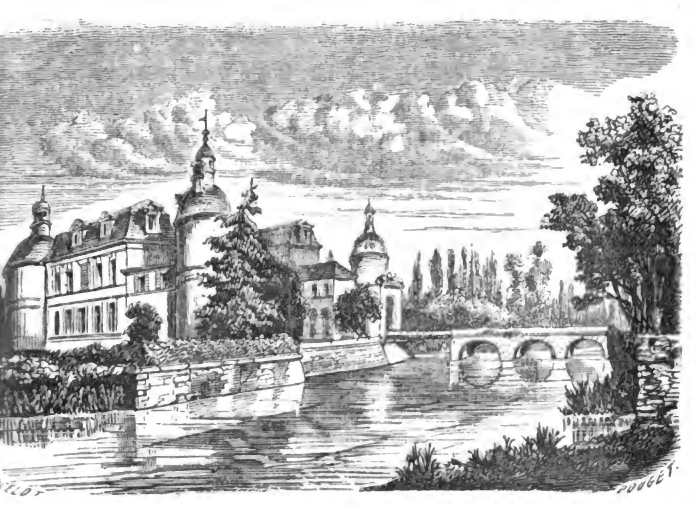
Issoudun.

La bifurcation du chemin de fer se rencontre à un kilomètre à peu près de Vierzon : la ligne qui vient de s'infléchir au sud-est pour gagner Bourges descend perpendiculairement vers le midi jusqu'à Reuilly d'où, pour atteindre Châteauroux, elle tourne vers le sud-ouest.

Le paysage qu'on parcourt de Vierzon à Issoudun a une grande analogie avec celui qu'on vient de traverser aux abords de la ville industrielle. Cependant la quantité de vi-

gnobles augmente à mesure qu'on s'enfonce dans le bas Berry. Ces vignobles jouissaient autrefois d'une réputation et d'une faveur qui ont bien déchu aujourd'hui ; on les préférait aux vins de la Bourgogne et du Bordelais, et c'étaient les coteaux du Berry qui fournissaient les vins français par excellence. A cette époque-là, les plus grands seigneurs du royaume buvaient les vins de Suresne et d'Argenteuil et les trouvaient fort bons.

Les ingénieurs ont trouvé dans ce côté du Berry les mêmes difficultés de terrain qu'ils avaient rencontrées dans la traversée de Lamotte-Beuvron à Vierzon ; ce sont les mêmes argiles fluentes, les mêmes sables ; mais tous les obstacles ont été vaincus par la persévérance et l'habileté qui ont présidé à l'exécution des travaux.



La Ferté.

Trois stations séparent Vierzon d'Issoudun, Chery, Reuilly et Sainte-Lizaigne, petits villages que nourrit l'agriculture et tout peuplés de vignerons. Tout à l'entour s'étend cet agreste

et doux pays du Berry que Mme George Sand a célébré, pays un peu sauvage, mais paisible et pittoresque et qui a gardé les vieilles mœurs du temps passé.

Issoudun est une des villes de province les plus calmes qui se puissent rencontrer ; les incendies lui ont donné, en brûlant les vieilles maisons, un moyen terrible mais rapide d'avoir des rues droites et propres, larges et bien aérées. Les 12 000 habitants qui vivent dans la ville, divisée en haute et basse, par la Théols, s'occupent de commerce et d'industrie, modestement et sans grands efforts. La parcheminerie emploie encore beaucoup de bras quoique cette fabrication n'ait plus l'importance qu'elle avait autrefois. Quant à la chapellerie elle est morte.

Les faubourgs d'Issoudun sont occupés par des vignerons qui partent dès l'aurore et rentrent le soir la taille voûtée par leurs rudes travaux.

Entre toutes les laines du Berry si renommées, les laines d'Issoudun sont particulièrement recherchées. La Théols donne la vie à un grand nombre de blanchisseries dispersées sur ses bords. C'est encore là une des branches les plus importantes du commerce local.

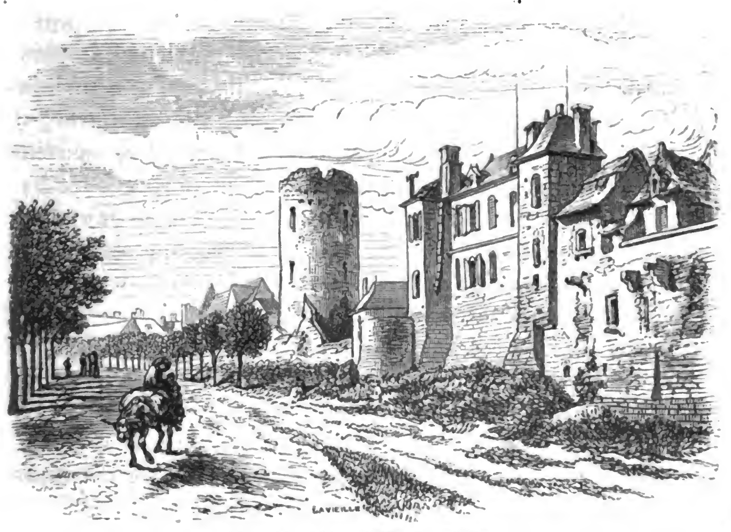
Jadis siége d'une justice royale, Issoudun est à présen chef-lieu du premier arrondissement du département d l'Indre.

Issoudun, avant Pépin, faisait partie du duché d'Aquitaine et passa après la conquête sous la suzeraineté de princes de Déols. En 1018, Eudes, dit l'Ancien, baron d Châteauroux, laissa la ville à son fils puîné qui fut la tig d'une maison nouvelle de seigneurs particuliers.

L'histoire d'Issoudun se confond jusqu'au XIIe siècle avc l'histoire générale du pays; mais, durant les guerres d Richard Cœur de Lion et de Philippe Auguste, la ville fu prise et reprise plusieurs fois jusqu'au jour où Jean san Terre l'ayant cédée en dot à sa nièce Blanche de Castille

mariée au roi, père de Louis IX, Issoudun entra dans le domaine de la couronne.

Plus tard, et pendant les désastres du royaume, sous les règnes de Charles VI et Charles VII, Issoudun partagea avec Bourges et Meheung-sur-Yèvre le périlleux honneur de servir d'asile à l'amant d'Agnès Sorel.



Tour de Charles VII, à Issoudun.

Ce fut dans le château d'Issoudun que le connétable de Richemont s'empara de Pierre de Giac.

Avant cette époque de guerres intestines qui poussa la France aux portes du tombeau, Issoudun, suivant la fortune des fiefs échangés, vendus ou conquis, passa tour à tour aux mains des sires de Culan et des comtes de Clermont. Un instant cette seigneurie faillit appartenir à un maître étranger; Louis XII, qui entretenait des relations fréquentes avec les princes Italiens, en investit César Borgia en 1498; mais

son union avec le pape ayant été rompue, il reprit à César ce qu'il lui avait donné.

Les priviléges dont les rois de France, et notamment Charles VIII, avaient doté Issoudun, avaient inspiré aux habitants de cette ville un grand amour pour la royauté. Ils en fournirent des preuves éclatantes pendant la Ligue et pendant la Fronde.

Ce fut pendant les troubles qui accompagnèrent la minorité de Louis XIV que les habitants signalèrent leur héroïsme. En 1651, les Frondeurs attaquèrent la ville avec une furie incroyable; tandis que les citoyens étaient aux remparts, un incendie éclata dans la ville. Impassibles devant ce nouveau désastre qui menaçait leurs familles et leur fortune, les habitants continuèrent à combattre les ennemis et ne coururent au feu qu'après les avoir repoussés. L'incendie avait alors consumé 1200 maisons et fait périr plus de 600 personnes, enfants, femmes et vieillards.

Louis XIV se rendit quelque temps après à Issoudun. Ce jour-là il répondit aux échevins qui lui offraient les clefs de la ville : « Les habitants d'Issoudun savent trop bien garder leurs portes et m'ont donné trop de preuves de leur fidélité, pour que je ne trouve pas ces clefs fort bien entre leurs mains. » Et il les leur rendit.

Trente-quatre ans après, Louis XIV, alors dans tout l'éclat de sa puissance, ruina ces mêmes habitants par la révocation de l'édit de Nantes, et les contraignit à s'expatrier pour fuir les persécutions religieuses.

Il ne reste plus des anciens monuments historiques d'Issoudun que quelques débris de la forteresse, restaurée en 1836.

Châteauroux.

En quittant la patrie du banni de Liesse, le chemin de fer court dans un pays planté de vignobles, et gagne enfin la

plaine immense dans laquelle le chef-lieu du département de l'Indre est assis.

L'Indre traverse cette plaine, semant la fécondité sur ses bords. Verdoyante, ombreuse et fertile autour de la ville, la plaine, à mesure qu'elle s'éloigne de l'Indre, devient aride et sablonneuse. Vingt manufactures, des maisons de campagne, de grandes filatures remplissent de leur mouvement les abords de Châteauroux ; l'eau de la rivière imprime la vie à une armée de machines que l'industrie moderne multiplie et qui apportent l'abondance dans la population. Parmi ces fabriques, celle de M. Muret de Bord, connue sous le nom de Château-du-Parc, se recommande par l'excellence de ses produits. Un comptoir de la Banque de France est venu activer ses opérations commerciales, et Châteauroux précipite son mouvement ascensionnel avec une merveilleuse activité.

Le chemin de fer du Centre, en mettant la ville en communication directe avec Paris, a augmenté cette prospérité ; et le courant des idées achèvera de faire ce qu'a si bien commencé l'industrie.

Déjà la ville vieille s'efface devant la ville neuve; les rues s'élargissent; de grandes et commodes maisons s'élèvent sur l'emplacement de bicoques enfumées, et l'édilité s'efforce, par ses soins intelligents, d'approprier la cité aux habitudes et au mouvement modernes.

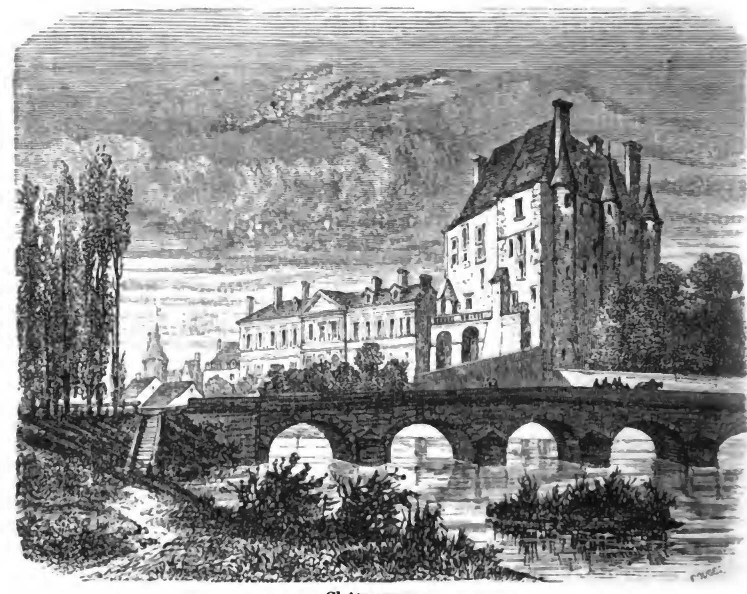
L'ancien château, situé sur une éminence, et dont on a fait l'hôtel de ville, couronne Châteauroux de ses fortifications assez bien conservées. C'est, au milieu du XIXe siècle, le dernier représentant du moyen âge.

Châteauroux doit son origine à un bourg bâti sur la rive droite de l'Indre ; ce bourg romain, qui garde encore des ruines imposantes et une belle église, comme témoignage de son antiquité, portait alors le nom de *Vicus Dolensis ;* de ce nom la corruption a fait Déols.

Ce bourg s'appelle aujourd'hui Bourg-Dieu.

Le bienheureux saint Ludre (Lusorius, fils de Léocade, sénateur romain) y fut enterré dans un tombeau magnifique, au dire de Grégoire de Tours.

Sous Charlemagne, Déols et les terres qui en dépendaient devinrent la propriété d'un des vassaux du puissant empereur, et ce vassal fut la tige des seigneurs de la principauté déoloise.



Châteauroux.

L'un des princes de cette maison, Ebbon, fonda, sur la rive droite de l'Indre, un couvent de moines de l'ordre de saint Benoît d'Aniane, dont Bernon, abbé de Cluny, prit la direction.

Ce couvent devint avec le temps, les donations et les priviléges, une des plus puissantes communautés religieuses du royaume de France.

En 968, le pape Jean XIII assit sa prospérité en la déclarant franche et quitte de toute dépendance.

Raoul le Large, fils d'Ebbon, fit construire en face de l'abbaye de Déols un château fort qui commandait la rive droite et le cours de l'Indre, et qui, du nom de son fondateur, prit celui de Château-Raoul.

Jusqu'en 1117, époque où Raoul VI laissa pour unique héritière de ses vastes domaines une fille en bas âge du nom de Denise, issue de son mariage avec une fille naturelle de Geoffroy Plantagenêt, la principauté de Déols suivit toutes les vicissitudes d'un temps où les guerres étaient incessantes; les siéges, les combats, les surprises, les batailles forment toute son histoire; les Normands et les Hongrois se ruèrent sur son territoire; ses princes partirent pour la terre sainte, et, quand l'héritage tomba sur la tête d'un enfant, l'Angleterre et la France, c'est-à-dire Henri II, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, s'en disputèrent la suzeraineté.

Denise épousa en secondes noces André de Chauvigny, vaillant chevalier, en qui commença une maison illustre.

La baronnie de Château-Raoul, dont on avait fait déjà Châteauroux, fut mêlée à toutes les guerres et à tous les désastres qui marquèrent le règne des premiers Valois.

La maison de Chauvigny s'éteignit en 1497 en la personne d'André III, qui venait de voir sa baronnie de Châteauroux érigée en comté par Charles VIII. Un vassal qui avait eu un de ses aïeux, André II, tué à Poitiers, et un autre, Guy II, armé chevalier par Duguesclin, méritait bien cette faveur.

Hardouin de Maillé de La Tour-Landri et Françoise d'Aumont, enfants de Henriette de Chauvigny, tante d'André III, héritèrent, au XVIe siècle, de la plus grande partie de ses biens. On vit alors deux branches parallèles de barons de Châteauroux, celle des Maillé et celle des d'Aumont.

Charles IX érigea de nouveau la baronnie en comté en faveur de ce brave maréchal d'Aumont, qui avait vaillamment

servi sous cinq rois; cette même faveur, Henri III l'accorda à François de Maillé de La Tour-Landri.

Antoine d'Aumont, en 1612, et Jean de Maillé, en 1613, vendirent leur part à Henri II, prince de Condé; et, en 1616, les deux seigneuries furent érigées en duché-pairie en faveur du même prince avec union des baronnies de Bourg-Dieu, de la Châtre, etc.

Un peu plus tard, l'abbaye de Déols, dont les biens immenses excitaient la convoitise du nouveau maître de Châteauroux, en même temps que ses immunités blessaient son orgueil de prince du sang, fut enfin sécularisée.

Entre les mains du prince de Condé, le duché de Châteauroux prit parti pour la Fronde contre la cour.

Louis XV l'acquit en 1736 de Charles de Bourbon, prince de Clermont, et en fit don à Marie-Anne de Nesle, sa maîtresse, qui devint duchesse de Châteauroux.

Quand elle fut morte, le duché fit retour à la couronne.

Maintenant des filatures ont remplacé les remparts et la ville guerrière fabrique du drap.

INDEX.

Aix-d'Angillon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bourges, situé sur le Collins; appelé autrefois forteresse de Gillon, 56. — *Population :* 1550 habitants.

Allouette (tranchée et tunnel de l'), 13.

Appremont (château d'), 84.

Avernes, 86.

Avord, 58.

Avrilly (manoir d'), 89.

Baugy-sur-Craon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bourges, 58.— *Population :* 1229 habitants.

Beauvoir (château de), 24.

Bessay, 106.

Billy (château de), 107.

Bizy, 81. — *Industrie :* Fonderie et aciérie.

Bois-Sire-Aimé (château de), 56.

Bordes (château des), 80.

Bourbon-Busset (château de), 116.

Bourg-Dieu ou **Bourg-Déols**, à 2 kilomètres de Châteauroux. L'église renferme un tombeau orné de sculptures curieuses et très-vénéré par les habitants du pays, qui vont y faire des prières pour obtenir la guérison de la fièvre; ce tombeau est celui d'Eude, fils de Léocade, qui vivait au IIIe siècle, 50.

Bourges, 27. — *Bibliothèques et collections :* Une bibliothèque publique de 20000 volumes; un cabinet de physique. — *Biographie*, 33. — *Cercles :* Deux cercles littéraires. — *Cultes :* Catholique; un archevêché; un séminaire supérieur; un petit séminaire. — *Distance de Paris :* 235 kilomètres. — *Eaux minérales :* Plusieurs sources.— *Établissements de bienfaisance et d'assistance publiques :* L'hospice de la Maternité.—*Établissements horticoles et agricoles :* Une belle pépinière. — *Établissements militaires :* Les casernes; la Salpêtrière. — *Foires :* 3 et 20 mai; 20 et 26 juin; 10 et 24 août; 17 octobre; 2 et 11 novembre; 26 décembre (20 jours); le mercredi des Cendres. — *Histoire*, 28. — *Hôtels :* de France; de la Boule d'Or; du Bœuf; de la Croix d'Or; de la Poste aux Chevaux; de l'Espérance. — *Industrie et commerce :* Fabriques de draps fins et communs; couvertures de laine; bonneterie; indiennes; coutellerie renommée; grains; vins; bestiaux; laines; chanvre; bois; fer. — *Instruction publique :* Une académie; un lycée; une école normale. — *Justice :* Une cour impériale; un tribunal de commerce. — *Maisons remarquables :* La maison de Jacques Cœur, 40; la maison de Cujas, 37 et 38; la maison dite de Louis XI. — *Monuments :* La cathédrale, 38; le palais archiépiscopal; l'obélisque élevé à la mémoire de Béthune-Charost; l'hôtel de ville; un théâtre. — *Musées :* de peinture, d'antiquités. — *Physionomie*, 27. — *Population :* 25 037 habitants. — *Rang :* Chef-lieu du département du Cher et siége de la 19e division militaire.— *Situation :* Dans une vaste plaine, au confluent de l'Auron et de l'Yèvre. — *Sociétés savantes :* d'antiquités, d'histoire et de statistique du département du Cher, d'agriculture; comices agricoles. — *Voitures publiques :* pour Montluçon, Saint-Amand, Néris, Dun-le-Roi, la Châtre, Lignières, Châteauneuf, Sancerre, Aubigny, Henrichemont, Guéret, la Charité, Montargis, Gien, Clermont-Ferrand, Clamecy.

Brécy (château de), 57.

Bussy (château de), 116.

Chantenay, 89.

Château-Renaud, 59.

Châteauroux, 50. — *Bibliothèques et collections :* Une bibliothèque publique. — *Biographie :* Châteauroux est la patrie du bénédictin David Percheron et du poëte dramatique Guymond de la Touche. — *Cafés :* de la Comédie, du Commerce, du Bosquet, de la Renaissance, de Paris. — *Distance de Paris :* 266 kilomètres. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publiques :* Un hospice. — *Foires :* 1er mai (chevaux); 7 septembre; 9 octobre; 30 novembre; 21 décembre; premier samedi de carême; tous les samedis depuis le 1er juin jusqu'au 1er juillet. — *Histoire*, 50. — *Hôtels :* de France, Sainte-Catherine et de la

Poste, de la Promenade. — *Industrie et commerce* : Fabriques de draps; filatures de laine; tanneries; corroieries; fer; grains; bestiaux; volaille. — *Instruction publique* : Une académie; un collége; une école normale. — *Monuments* : Saint-Martin, où l'on voit la tombe d'une princesse de Condé; Saint-André, qui renferme les cercueils en pierre des chevaliers de La Tour Landry; le Château-Raoul, devenu l'hôtel de ville; l'hôtel de la préfecture, construit en 1825; la salle de spectacle. — *Physionomie*, 50. — *Population* : 15 931 habitants. — *Rang* : Chef-lieu du département de l'Indre, et siége de la 4e subdivision de la 19e division militaire. — *Situation* : Sur une petite colline, au milieu d'une belle plaine, près de la rive gauche de l'Indre. — *Voitures publiques* : pour Toulouse, Tulle, Brives, Aurillac, Périgueux, Sarlat, Cahors, Limoges, Argenton, la Souterraine, Guéret, Bordeaux, La Châtre.

Chéry, 46.

Chevenon (château de), 85.

Cuffy, 58.

Cusset. — *Histoire* : 107. — *Industrie et commerce* : Fabriques de cardes, lacets de soie, laine, coton; filatures de coton, de laine; une papeterie. — *Instruction publique* : Un collége. — *Justice* : Un tribunal civil de 1re instance. — *Population* : 5510 habitants. — *Rang* : Chef-lieu de canton de l'arrondissement de La Palisse (Allier). — *Situation* : Sur la rive gauche du Iolan.

Dame (château de), 57.

Dornes, 89. — *Biographie*, 89. — *Histoire*, 89. — *Industrie et commerce* : bestiaux, chevaux, poterie, quincaillerie. — *Population* : 1282 habitants.

Efflat (château d'), 116.

Fées (grotte des), 81.

Ferté-Beauharnais (château de la), 11.

Ferté-Hauterive, 107.

Ferté-Langeron (la), 88. — *Industrie* : une forge. — *Population* : environ 1200 habitants. — *Situation* : près de la rive droite de la Loire.

Ferté-Saint-Aubin (la), 10. — *Distance de Paris* : 146 kilomètres. — *Population* : 2117 habitants. — *Rang* : Chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orléans (Loiret). — *Situation* : sur la rive gauche du Cosson.

Focey, 21. — *Industrie et commerce* : fabrique de porcelaine. — *Population* : environ 800 habitants.

Fourchambault, 83.

Frasnay-les-Chanoines (tour de), 81.

Gare d'Orléans, 5.

Gayette (château), 107.

Germigny-l'Exempt, 58.

Grossouvre (château de), 85.

Guerche (la), 58. — *Distance de Paris* : 283 kilomètres. — *Industrie* : hauts fourneaux. — *Population* : environ 1200 habitants. — *Rang* : Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Amand-Mont-Rond (Cher). — *Voitures publiques* : pour Saincoins, Lurcy-Lévy, Fougues-les-Eaux.

Guérigny, 81. — *Industrie* : forges nationales de la Chaussade; fonderie d'ancres pour la marine, grappins, chaînes, projectiles; haut fourneau, forges et aciérie. Cinq cents ouvriers sont occupés dans cette importante usine. — *Population* : environ 800 habitants.

Guétin (le), 59. — *Distance de Paris* : 292 kilomètres.

Huet (château de), 26.

Issoudun, 47. — *Bibliothèques et collections*. une bibliothèque publique. — *Distance de Paris* : 239 kilomètres. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publiques* : deux hôpitaux. — *Foires* : 27 janvier, 2 mai, 23 juin 7 et 21 juillet, 12 septembre, 25 novembre, 24 décembre, le samedi après la mi-carême. — *Histoire*, 47. — *Hotels* : du Lion d'argent, de l'Ecu, des Trois-Rois, de France, de la Pomme-d'Or. — *Industrie et commerce* : laines, vins, céréales, blanchisseries de toiles, 47. — *Instruction publique* : un collége. — *Justice* : un tribunal de commerce. — *Monuments* : ancienne forteresse, 49; quatre églises; une petite salle de spectacle. — *Physionomie de la ville*, 47. — *Population* : 13,346 habitants. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Indre. — *Situation* : sur la Théols, au milieu d'une plaine agréable et fertile. — *Voitures publiques* : pour la Châtre, Aiguerande, Gueret, Bourganeuf, Chénerailles, Aubusson, Boussac, Saint-Amand, Lignières, Châteauneuf, Vatan, Mareuil.

Langeron (donjon de), 88.

Ligne du Centre, 1.

Lignerolles, 20.

Lury, 20. — *Population* : 800 habitants. — *Situation* : près de la rive droite de l'Arnon.

Marmagne, 25. — *Distance de Paris* : 226 kilomètres.

Mars, 87.

Maubranche (hameau de), 58.

Maumont (château de), 116.

Meaulec (château de), 87.

Mehun, 22. — *Distance de Paris* : 218 kilomètres. — *Histoire*, 22. — *Industrie et commerce* : fabriques de porcelaine, de toiles et droguets. — *Population* : 4260 habitants. — *Situation* : sur la rive droite de l'Yèvre.

Menetou, 20. — *Industrie et commerce* : fabrique d'instruments aratoires. — *Population* : 2571 habitants.

Montilly, 106.

Motte-Beuvron (la), 12. — *Distance de Paris* : 162 kilomètres — *Population* : 785 habitants.

Moulins, 90. — *Bibliothèques et collections* : une bibliothèque publique de 19 000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle et de physique. — *Biographie*, 106. — *Cafés* : de l'Etoile, Chinois, Parisien, de Paris, jeune France. — *Cultes* : catholique; un évêché, un grand séminaire. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publiques* : un hôpital. — *Etablissements horticoles et agricoles* : une pépinière départementale. — *Histoire* : 91. — *Hôtels* : de l'Allier, de l'Etoile, Dauphin, de Paris, du Pont-Neuf, du Roulage, des Quatre-Vents, grand hôtel de l'Europe. — *Industrie et commerce* : bois, charbon, houille, fer, bonneterie, corderie, corroierie, ébénisterie; fabrique estimée de coutellerie — *Instruction publique* : une académie, un lycée, une école normale, une école communale de dessin, des cours préparatoires pour les institutrices primaires. — *Justice* : un tribunal de commerce. — *Monuments* : la cathédrale, 98 ; le donjon, 99 ; l'hôtel de la gendarmerie, 100 ; le beffroi, 104 ; le pont sur l'Allier, 105 ; le mausolée du duc de Montmorency, 104 ; le théâtre. — *Population* : 17 318 habitants. — *Rang* : Chef-lieu du département de l'Allier, et siége de la 2e subdivision de la 19e division militaire. — *Situation* : dans une plaine fertile sur la rive droite de l'Allier. — *Sociétés savantes* : société centrale des Amis des arts en province, société de médecine, société d'émulation des sciences, arts et belles-lettres, société d'agriculture et d'horticulture; société philharmonique. — *Voitures publiques* : pour Roanne, Saint-Etienne, Tarare, Lyon, Clermont-Ferrand, Gannat, Saint-Pourçain, Riom, Bourbon-l'Archambault, Limoges, Mâcon, Digoin, Charolles, Dijon, Luzy, Autun, Montluçon, Vichy.

Moulins-sur-Yèvre, 67. — *Distance de Paris* : 245 kilomètres.

Moutons de Berry, 55.

Muids (domaine des), 12.

Nérondes, 58. — *Distance de Paris* : 271 kilomètres. — *Population* : 2615 habitants.

Neuvi, 106.

Nevers, 62. — *Bibliothèques et collections* : une bibliothèque publique de 12 500 volumes. — *Biographie*, 77. — *Cultes* : catholique ; un évêché. — *Distance de Paris* : 304 kilomètres. — *Environs*, 79. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publiques* : une caisse d'épargne. — *Etablissements militaires* : casernes, arsenal, fonderie de canons pour la marine. — *Foires* : 11 janvier (bestiaux), 4 mai, 16 juin, 22 juillet, 2 septembre, 2 décembre. — *Histoire*, 62. — *Hôtels* : d'Europe, de France, Saint-Louis, de la Barre, de la Nièvre, du Poids de la ville. — *Industrie et commerce* : fer acier, bois de construction et de chauffage, faïence et porcelaine. — *Instruction publique* : une académie, un collége, une école normale pour les institutrices, une école de dessin linéaire, de géométrie et de mécanique. — *Justice* : un tribunal de commerce. — *Maisons remarquables* : la maison de maître Adam. — *Monuments*, 67. — La cathédrale de Saint-Cyr, 71 ; Saint-Etienne, 73 ; Saint-Sauveur, 74 ; le palais ducal, 68 ; la porte du Croux, 71 ; la tour Saint-Eloi, 71 ; la préfecture, 67 ; la promenade du parc, 67 ; les quais, 67 ; le pont, 67 ; les grandes casernes, 67 ; l'arc de triomphe, 67 ; le théâtre. — *Physionomie*, 66. — *Population* : 17 045 habitants. — *Rang* : Chef-lieu de la Nièvre et siége de la 2e subdivision de la 19e division militaire. — *Situation* : au confluent de la Nièvre et de la Loire. — *Voitures publiques* : pour Auxerre Clameçy,

Coulanges, Saint-Saulge, Decize, Château-Chinon, Moulins-en-Gilbert, Cosne, la Charité, Chalon-sur-Saône, Autun, Lormes, Prémery, Corbigny, Fourchambault, Fougues-les-Eaux.

Nouan-le-Fuzelier, 12. — *Distance de Paris* : 168 kilomètres.

Ouzy (terre d'), 26.

Parisolles, 89.

Plaimpied, 56.

Poiseux, 81. — *Industrie et commerce* : Forges et hauts fourneaux. - *Population* : environ 750 habitants.

Pougues-les-Eaux, 83. — *Population* : 1178 habitants.

Randan (Château-), 115.

Reuilly, 46. — *Distance de Paris* : 222 kilomètres. — *Industrie et commerce* : Vins, bestiaux. — *Population* : 2586 habitants.

Riau (*le*), 89.

Rosemont (château de), 85.

Sainte-Lizaigue, 46. — *Distance de Paris* : 232 kilomètres. — *Industrie et commerce* : Forge de Reblay.

Saint-Éloy-de-Gy, 57.

Saint-Gérard-de-Vaux (château de), 106.

Saint-Imbert, 88. — *Distance de Paris* : 318 kilomètres.

Saint-Loup, 107.

Saint-Pierre-le-Moutier, 88. — *Hôtels* : de la Poste, du Dauphin. — *Population* : 2406 habitants.

Salbris, 12. — *Distance de Paris* : 180 kilomètres. — *Industrie et commerce* : Fabriques de serges; forges de Belleville. — *Population* : 1676 habitants. — *Voitures publiques* : pour Romorantin, la Ferté-Imbert, Selles-Saint-Denis.

Savigny-en-Septaine, 58.

Sologne, 8.

Source (château de), 8.

Theillay, 12.

Thénioux, 58.

Varennes-sur-Allier, 107. — *Population* : 2461 habitants

Verly, 56.

Vichy, 109. — *Emploi du temps*, 117. — *Histoire*, 110. — *Hôtels* : de Paris. — *Industrie* : Fabrique de bicarbonate de soude et de pastilles de Darcet. — *Physionomie*, 109. — *Population* : 1360 habitants. — *Promenades*, 115. — *Sources* : 113. — *Voitures publiques* : pour Lyon, Clermont, Roanne, Thiers.

Vierzon, 15. — *Distance de Paris* : 203 kilomètres. — *Histoire*, 15. — *Hôtels* : Lebœuf, des Messageries, de la Poste. — *Industrie et commerce* : Forges importantes; manufacture de porcelaine. – *Monuments* : l'Église, 19. *Physionomie de la ville* : 15. — *Population* : 6730 habitants. — *Voitures publiques* : pour Vatan, Graçay.

Villemessant (château de la), 81.

Villeneuve-sur-Allier, 89.

Yseures, 106. — *Culte catholique* : Petit séminaire dirigé par des prêtres de la Compagnie de Jésus. — *Population* : 2998 habitants.

FIN DE L'INDEX.

ENTS.

L. HACHETTE et Cie _ Paris.



TABLE.

Tableau des Stations d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes.. Page 1
Avant-Propos.. 4
I. — D'Orléans à Vierzon.. 5
II. — De Vierzon à Bourges.. 15
III. — Bourges.. 27
IV. — De Bourges à Nevers.. 45
V. — Nevers.. 53
Environs de Nevers.. 71
VI. — De Guétin à Moulins.. 78
VII. — Moulins.. 81
VIII. — Vichy.. 100
IX. — De Vierzon à Châteauroux..
Issoudun.. 110
Châteauroux.. 114
Index.. 119

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

